

Gœtz de Berlichingen à la main de fer

Johann Wolfgang von Goethe

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Acte I

METZLER, SIEVERS, à table ; DEUX CAVALIERS, au coin du feu ; L'AUBERGISTE.

SIEVERS.

Jean, encore un verre d'eau-de-vie, et mesure chrétiennement.

L'AUBERGISTE.

Tu n'as jamais assez bu !

METZLER, bas à Sievers.

Raconte encore une fois ce que tu disais de Berlichingen : Ces Bambergeois se fâchent, à devenir cramoisis.

SIEVERS.

Des Bambergeois ? Que font-ils ici ?

METZLER.

Weislingen est là-haut, depuis deux jours, au château, chez M. le comte ; ils l'ont escorté : je ne sais d'où il vient ; ils l'attendent ; il retourne à Bamberg.

SIEVERS.

Qu'est-il, ce Weislingen ?

METZLER.

Le bras droit de l'évêque ; un puissant seigneur, qui observe aussi Gœtz de près.

SIEVERS.

Qu'il prenne garde à lui !

METZLER, BAS.

Va toujours ! (Haut.) Depuis quand Gœtz a-t-il donc encore des affaires avec l'évêque de Bamberg ? On disait que tout était arrangé et accommodé.

SIEVERS.

Oui, arrangé avec les prêtres ! Quand l'évêque a vu qu'il n'arrivait à rien, et qu'il avait toujours le dessous, il s'est humilié, et s'est empressé de mener à bien l'accommodement. Et le loyal Berlichingen a cédé avec une bonté inouïe, comme il fait toujours quand il a l'avantage.

METZLER.

Dieu le conserve ! L'honnête seigneur !

SIEVERS.

Juge maintenant si ce n'est pas honteux ! Ils lui enlèvent un vassal, au moment où il s'y attend le moins. Mais il les étrillera bien pour cela.

METZLER.

C'est pourtant fatal que son dernier coup ait manqué ! Il en aura été furieusement vexé !

SIEVERS.

Je ne crois pas qu'il ait eu depuis longtemps un pareil chagrin. Juge aussi : tout était signalé au plus juste ; quand l'évêque reviendrait des bains, avec combien de cavaliers, par quelle route ; et, si des traîtres n'avaient décelé la chose, il voulait lui faire profiter son bain et le frotter d'importance.

PREMIER CAVALIER.

Que bavardez-vous là de notre évêque ? Je crois que vous cherchez noise ?

SIEVERS.

Mêlez-vous de vos affaires. Vous n'avez rien à voir à notre table.

DEUXIÈME CAVALIER.

Qui vous permet de parler avec irrévérence de notre évêque ?

SIEVERS.

Ai-je à vous rendre compte ? Voyez donc l'impudent ! (Le premier cavalier donne un soufflet à Sievers.)

METZLER.

Tue-moi ce chien !

DEUXIÈME CAVALIER.

Viens ici, si tu as du cœur. (Ils se battent.)

L'AUBERGISTE, LES SÉPARANT.

Voulez-vous rester tranquilles ! mille diables ! À la porte, si vous avez quelque chose à démêler ! Dans mon auberge, tout doit se passer décemment et sans bruit. (Il met les cavaliers à la porte.) Et vous, ânes que vous êtes, pourquoi commencez-vous ?

METZLER.

Pas tant de sottises, Jean, ou nous te tombons sur le dos. Viens, camarade, nous les rosserons là dehors. (Entrent deux cavaliers de Berlichingen.)

PREMIER CAVALIER.

Qu'y a-t-il ?

SIEVERS.

Eh ! bonjour, Pierre ! Guy, bonjour ! D'où venez-vous ?

DEUXIÈME CAVALIER.

Ne va pas te permettre de dire à personne qui nous servons.

SIEVERS, à voix basse.

Gœtz, votre maître, n'est donc pas loin non plus ?

PREMIER CAVALIER.

Tiens ta langue !... Êtes-vous en querelle ?

SIEVERS.

Vous avez rencontré les drôles là dehors : ils sont de Bamberg.

PREMIER CAVALIER.

Que font-ils ici ?

METZLER.

Weislingen est là-haut, au château, chez monseigneur : ils l'ont escorté.

PREMIER CAVALIER.

Weislingen ?

DEUXIÈME CAVALIER, BAS.

Pierre, c'est une trouvaille ! (Haut.) Depuis quand est-il là ?

METZLER.

Depuis deux jours. Mais il partira aujourd'hui même, à ce que disait un de ces drôles.

PREMIER CAVALIER, BAS.

Ne te disais-je pas qu'il était là ? Nous aurions pu rester aux aguets quelque temps de l'autre côté. Viens, Guy.

SIEVERS.

Aidez-nous d'abord à rosser les Bambergeois.

DEUXIÈME CAVALIER.

Vous êtes deux aussi. Il nous faut partir. Adieu. (Ils sortent.)

SIEVERS.

Chiens de cavaliers ! Si vous ne les payez pas, ils ne lèveront pas la main pour vous.

METZLER.

Je voudrais jurer qu'ils ont un dessein. Qui servent-ils ?

SIEVERS.

Je ne dois pas le dire : ils servent Gœtz.

METZLER.

Bah ! À présent à ceux de là dehors ! Viens ! tant que j'ai un bâton, je ne crains pas leurs broches.

SIEVERS.

Si seulement nous pouvions un jour en faire autant à ces princes, qui nous écorchent tout vifs !

GŒTZ, SEUL, DEVANT LA PORTE, SOUS LE TILLEUL.

Où s'arrêtent donc mes cavaliers ? Il me faut aller et venir, sans cela le sommeil me gagnerait. Déjà cinq jours et cinq nuits aux aguets ! On nous rend bien amer ce peu de vie et de liberté ! Aussi, quand je te tiendrai, Weislingen, je prendrai du bon temps. (Il se verse à boire.) Encore vide ! George ! Tant que j'aurai de cela (il montre la bouteille) et du courage, je rirai de l'ambition et de la ruse des princes… George !… Envoyez donc de tous côtés votre docile Weislingen, chez vos cousins et vos compères ; faites-moi peindre bien noir ! Allez toujours ! Je suis éveillé. Évêque, tu m'as échappé ! Ton cher Weislingen payera pour toi… George ! Ce garçon n'entend-il pas ?… George ! George !

GEORGE, AFFUBLÉ DE LA CUIRASSE D'UN HOMME FAIT.

Monseigneur !

GŒTZ.

Où restes-tu donc ? As-tu dormi ? Quelle diable de mascarade est-ce là ? Viens ici ! Tu as très-bon air. Ne rougis pas, mon enfant. Te voilà brave !... Oui, si tu la remplissais ! C'est la cuirasse de Jean ?

GEORGE.

Il voulait dormir un peu et l'a dégrafée.

GŒTZ.

Il est plus délicat que son maître.

GEORGE.

Ne vous fâchez pas ! Je l'ai dérobée sans bruit et l'ai endossée, et j'ai décroché de la muraille la vieille épée de mon père ; j'ai couru dans la prairie et j'ai dégainé.

GŒTZ.

Et tu as frappé autour de toi ! Tu auras mis dans un bel état les buissons et les ronces ! Jean dort-il ?

GEORGE.

Il s'est éveillé en sursaut à votre voix, et m'a crié que vous appeliez. Je voulais déboucler la cuirasse, quand je vous ai entendu deux fois, trois fois...

GŒTZ.

Va, rends-lui son armure ; dis-lui de se tenir prêt et de voir aussi les chevaux.

GEORGE.

Je les ai bien pansés et rebridés. Vous pouvez monter à cheval quand vous voudrez.

GŒTZ.

Apporte-moi une cruche de vin ; donnes-en aussi un verre à Jean. Dis-lui d'être alerte : c'est l'heure ; j'attends à chaque moment le retour de mes éclaireurs.

GEORGE.

Ah ! monseigneur !

GŒTZ.

Que veux-tu ?

GEORGE.

N'oserai-je vous suivre ?

GŒTZ.

Une autre fois, George ; lorsque nous prendrons des marchands, et que nous enlèverons des voitures.

GEORGE.

Une autre fois ! Vous l'avez déjà dit souvent. Oh ! cette fois ! cette fois ! Je ne ferai que courir par derrière, que guetter à l'écart ; je vous rapporterai les flèches perdues.

GŒTZ.

La prochaine fois, George. Il te faut d'abord un pourpoint, un casque et une pique.

GEORGE.

Prenez-moi avec vous. Si j'y avais été la dernière fois, vous n'auriez pas perdu votre arbalète.

GŒTZ.

Tu sais cela ?

GEORGE.

Vous l'avez jetée à la tête de l'ennemi, et un des fantassins l'a ramassée. Elle fut perdue ! N'est-ce pas que je le sais ?

GŒTZ.

Mes gens t'ont raconté cela ?

GEORGE.

Je crois bien ! En récompense, je leur siffle toute sorte d'airs, quand nous étrillons les chevaux, et je leur apprends mille joyeuses chansonnettes.

GŒTZ.

Tu es un brave garçon.

GEORGE.

Prenez-moi avec vous, que je puisse le montrer !

GŒTZ.

La première fois, sur ma parole. Sans armes, comme te voilà, tu ne peux combattre. Les temps futurs auront aussi besoin d'hommes. Je te le dis, mon enfant, un temps viendra où les princes offriront leurs trésors pour un homme qu'ils haïssent maintenant. Va, George, rends à Jean sa cuirasse et apporte-moi du vin. (George sort.) Où s'arrêtent donc mes cavaliers ? C'est inconcevable… Un moine ! D'où vient-il à ces heures ? (Entre frère Martin.)

GŒTZ.

Révérend père, bonsoir ! D'où venez-vous si tard ? Homme du saint repos, vous faites rougir bien des chevaliers.

MARTIN.

Merci, noble seigneur ! Et je ne suis, pour le moment, qu'un humble frère, s'il s'agit de titres. Augustin est mon nom de couvent, mais j'aime mieux m'entendre appeler Martin, mon nom de baptême.

GŒTZ.

Vous êtes fatigué, frère Martin, et sans doute vous avez soif ! (George revient.) Voici justement du vin.

MARTIN.

Pour moi, un verre d'eau. Je n'ose pas boire de vin.

GŒTZ.

Est-ce votre vœu ?

MARTIN.

Non, monseigneur, ce n'est pas contre mes vœux de boire du vin ; mais, comme le vin est contraire à mes vœux, je m'abstiens d'en boire.

GŒTZ.

Comment entendez-vous cela ?

MARTIN.

Vous êtes heureux de ne pas le comprendre. Boire et manger, c'est, je pense, la vie de l'homme.

GŒTZ.

Fort bien !

MARTIN.

Quand vous avez bu et mangé, vous sentez en vous comme un nouvel être ; vous êtes plus fort, plus courageux, plus propre à votre emploi. Le vin réjouit le cœur de l'homme, et la joie est la mère de toutes les vertus. Quand vous avez bu du vin, vous êtes doublement tout ce que vous devez être ; deux fois aussi vif à imaginer, deux fois aussi entreprenant, deux fois aussi prompt à exécuter.

GŒTZ.

Comme j'en use, c'est vrai.

MARTIN.

C'est aussi ce que je veux dire. Mais nous… (George apporte de l'eau.)

GŒTZ, BAS À GEORGE.

Va sur le chemin de Dachsbach, et couche-toi, l'oreille contre terre, pour écouter si tu n'entends point venir des chevaux, et reviens tout de suite.

(George sort.)

MARTIN.

Mais nous, quand nous avons bu et mangé, nous sommes justement le contraire de ce que nous devons être. Une digestion pénible met la tête à l'unisson de l'estomac, et, dans la langueur d'un lourd sommeil, se produisent des désirs qui deviennent aisément plus forts que nous.

GŒTZ.

Un verre, frère Martin, ne troublera pas votre sommeil. Vous avez beaucoup marché aujourd'hui. (Il lui offre à boire.) À tous les guerriers !

MARTIN.

Dieu vous entende ! (Ils trinquent.) Je ne puis souffrir les gens paresseux, et pourtant je ne puis dire que tous les moines le soient : ils font ce qu'ils peuvent. Je viens de Saint-Guy, où j'ai couché la nuit passée. Le prieur m'a conduit dans le jardin : c'est à présent leur atelier. D'admirables laitues, des choux à souhait, et surtout des choux-fleurs et des artichauts, comme on n'en voit pas en Europe !

GŒTZ.

Ce n'est donc pas votre affaire ? (Il se lève, cherche George et revient.)

MARTIN.

Ah ! je voudrais que Dieu m'eût fait jardinier ou forgeron ! Je pourrais être heureux. Mon couvent est à Erfurt en Saxe ; mon abbé m'aime : il sait que je ne puis rester en repos, et il m'envoie de côté et d'autre, où il y a quelque affaire à suivre. Je vais chez l'évêque de Constance.

GŒTZ.

Encore un coup !... Bon succès !

MARTIN.

Je vous en dis autant.

GŒTZ.

Qu'avez-vous, frère, à me regarder ainsi ?

MARTIN.

C'est que je suis amoureux de votre armure.

GŒTZ.

Auriez-vous envie d'en avoir une ? C'est lourd et pénible à porter.

MARTIN.

Qu'est-ce qui n'est pas pénible dans ce monde ? Et je n'imagine rien de plus pénible que de n'oser être homme. Pauvreté,

chasteté et obéissance… trois vœux, dont chacun, considéré à part, semble ce qu'il y a de plus insupportable à la nature, tant ils sont insupportables tous trois ! Et gémir découragé toute sa vie, sous ce fardeau ou sous le poids, bien plus accablant, du remords ! Ah ! monseigneur, que sont les fatigues de votre vie, auprès des misères d'un état qui, par un désir mal entendu d'approcher de Dieu, condamne les meilleurs penchants, auxquels nous devons la vie, l'accroissement et le succès ?

GŒTZ.

Si votre vœu n'était pas aussi sacré, je vous conseillerais d'endosser une cuirasse ; je vous donnerais un cheval, et nous irions courir ensemble.

MARTIN.

Plût à Dieu que mes épaules se sentissent la force de porter la cuirasse, et mon bras celle de renverser de cheval un ennemi !… Pauvre, faible main, dès longtemps accoutumée à porter les croix et les bannières de paix et à balancer l'encensoir, comment voudrais-tu manier la lance et l'épée ? Ma voix, qui ne sait que psalmodier des ave et des alleluia, serait chez l'ennemi le héraut de ma faiblesse, tandis que vos accents le mettraient en fuite. Sans cela, aucun vœu ne m'empêcherait de rentrer dans l'ordre que mon Créateur lui-même a fondé.

GŒTZ.

Àl'heureux retour !

MARTIN.

Cette santé, je ne la bois que pour vous. Le retour dans ma cage est toujours malheureux. Quand vous retournez, seigneur, dans vos murailles, avec le sentiment de votre vaillance et de votre force, à laquelle nulle fatigue ne peut porter atteinte ; lorsque, pour la première fois, après un longtemps, à l'abri des surprises de l'ennemi, vous vous couchez, désarmé, dans votre lit, et que vous attendez le sommeil, plus délicieux pour vous que pour moi la boisson après une longue soif, alors vous pouvez parler de bonheur !

GŒTZ.

Aussi ces moments-là reviennent-ils rarement.

MARTIN, PLUS ANIMÉ.

Et, quand ils viennent, c'est un avant-goût du ciel… Lorsque vous revenez chargé des dépouilles de vos ennemis, et que vous pouvez vous redire : « J'ai désarçonné celui-ci, avant qu'il ait pu tirer, et j'ai abattu celui-là avec son cheval… » qu'ensuite vous montez à votre château, et…

GŒTZ.

Eh bien ?

MARTIN.

Et vos femmes ! (Il verse à boire.) À la santé de votre femme ! (Il s'essuie les yeux.) Vous en avez une sans doute ?

GŒTZ.

Une noble, une excellente femme !

MARTIN.

Heureux celui qui possède une femme vertueuse ! Sa vie en est doublée. Je ne connais aucune femme, et pourtant la femme fut la couronne de la création.

GŒTZ, à part.

Il me fait pitié. Le sentiment de son état lui ronge le cœur.

GEORGE, accourant.

Seigneur, j'entends des chevaux au galop. Deux !... Ce sont eux certainement.

GŒTZ.

Sors mon cheval ! Que Jean se mette en selle. Adieu, cher frère ! Que Dieu vous accompagne ! Soyez courageux et patient. Dieu vous soutiendra.

MARTIN.

Votre nom, je vous en prie ?

GŒTZ.

Excusez-moi. Adieu. (Il lui présente la main gauche.)

MARTIN.

Pourquoi me tendez-vous la gauche ? Ne suis-je pas digne de la droite d'un chevalier ?

GŒTZ.

Quand vous seriez l'empereur, il faudrait vous contenter de celle-ci. Ma droite, quoiqu'elle ne soit pas inutile dans la guerre, est insensible aux étreintes de l'amitié ; elle ne fait qu'un avec son gant : vous voyez, il est de fer.

MARTIN.

Vous êtes donc Gœtz de Berlichingen ? Je te remercie, mon Dieu, de me l'avoir montré, cet homme que les princes haïssent, et vers lequel se tournent les opprimés ! (Il lui prend la main droite.) Laissez-moi cette main, laissez-moi la baiser !

GŒTZ.

Non, non.

MARTIN.

Laissez-moi. Ô main, plus précieuse qu'une main de reliques, dans laquelle a circulé le sang le plus sacré, instrument sans vie, animé par la confiance du plus noble esprit dans son Dieu !... (Gœtz met son casque et prend sa lance.)

MARTIN.

Il y a longtemps qu'il passa chez nous un moine qui vous avait visité, quand vous essuyâtes ce coup de feu devant Landshut. Comme il nous racontait ce que vous avez souffert, et combien vous étiez affligé d'être mutilé pour votre carrière, et qu'il vous revint à l'esprit d'avoir ouï parler d'un homme qui n'avait non plus qu'une main, et qui néanmoins servit longtemps encore comme un brave cavalier !... Je n'oublierai jamais cela. (Les deux cavaliers arrivent ; Gœtz s'en approche. Ils parlent bas.)

MARTIN, CONTINUANT.

Je n'oublierai jamais comme il dit, avec la plus noble et la plus simple confiance en Dieu : « Et, quand j'aurais douze mains et que tu me refuserais ta grâce, de quoi ces mains me serviraient-elles ? Je puis donc avec une seule… »

GŒTZ, BAS AUX CAVALIERS.

Ainsi, dans la forêt de Haslach. (Il se tourne vers Martin.) Adieu, digne frère Martin ! (Il l'embrasse.)

MARTIN.

Ne m'oubliez pas, comme aussi je ne vous oublierai jamais. (Gœtz s'éloigne.)

MARTIN.

Comme mon cœur était saisi quand je le regardais ! Il ne disait rien, et cependant mon âme devinait la sienne. C'est une volupté de voir un grand homme.

GEORGE.

Révérend père, vous coucherez chez nous, n'est-ce pas ?

MARTIN.

Puis-je avoir un lit ?

GEORGE.

Non, mon père. Je ne connais les lits que par ouï-dire. Dans notre auberge il n'y a que de la paille.

MARTIN.

C'est aussi bon. Comment te nommes-tu ?

GEORGE.

George, mon révérend père.

MARTIN.

George ! Tu as un vaillant patron.

GEORGE.

On dit que c'était un cavalier : je veux l'être aussi.

MARTIN.

Attends ! (Il tire de sa poche un livre de prières, et donne à George une image de saint.) Tiens, le voilà ! Suis son exemple : sois brave et crains Dieu. (Martin s'en va.)

GEORGE.

Ah ! un beau cheval blanc ! Si une fois j'en avais un comme cela !... Et cette armure d'or !... Voilà un vilain dragon !... À présent je tire sur les moineaux... Saint George, rends-moi grand et fort ; donne-moi une lance pareille, une armure, un cheval, et viennent les dragons !

ÉLISABETH, MARIE, LE PETIT CHARLES.

CHARLES.

Je t'en prie, chère tante, conte-moi encore une fois l'histoire de l'Enfant pieux. C'est si joli !

MARIE.

Conte-la toi-même, petit fripon, je verrai si tu as fait attention.

CHARLES.

Attends un peu, que j'y pense… Il y avait une fois,… oui,… il y avait une fois un enfant, et sa mère était malade ; alors l'enfant alla…

MARIE.

Non pas ! Et sa mère lui dit : Cher enfant…

CHARLES.

Je suis malade.

MARIE.

Et je ne puis sortir.

CHARLES.

Et elle lui donna de l'argent et lui dit : Va et achète-toi de quoi déjeuner. Alors vint un pauvre homme…

MARIE.

L'enfant alla, puis il rencontra un vieux homme, qui était… Eh bien ! Charles ?

CHARLES.

Qui était… vieux…

MARIE.

Sans doute ! Qui ne pouvait presque plus marcher, et qui dit : « Cher enfant…

CHARLES.

Donne-moi quelque chose. Je n'ai point mangé de pain hier et aujourd'hui… » Alors l'enfant lui donna l'argent…

MARIE.

Qui devait être employé pour le déjeuner.

CHARLES.

Alors le vieillard dit…

MARIE.

Alors le vieillard prit l'enfant…

CHARLES.

Par la main et dit… Et il devint un beau saint, rayonnant, et dit… : « Cher enfant…

MARIE.

Pour ta bienfaisance, la mère de Dieu te récompense par moi : tout malade que tu toucheras…

CHARLES.

Avec la main… » C'était la droite, je crois…

MARIE.

Oui.

CHARLES.

« Sera guéri aussitôt. »

MARIE.

Alors l'enfant courut à la maison, et, de joie, il ne pouvait parler.

CHARLES.

Et il se jeta au cou de sa mère, et il pleurait de joie…

MARIE.

Alors la mère s'écria : « Qu'est-ce que j'éprouve ? » Et elle fut… Eh bien ! Charles ?

CHARLES.

Elle fut… elle fut…

MARIE.

Tu n'écoutes déjà plus… elle fut guérie. Et l'enfant guérit rois et empereurs, et devint si riche, qu'il bâtit un grand monastère.

ÉLISABETH.

Je ne puis comprendre où mon seigneur s'arrête. Voilà déjà cinq jours et cinq nuits qu'il est parti, et il espérait exécuter si vite son coup de main.

MARIE.

Cela m'inquiète depuis longtemps. Si je devais avoir un tel mari, qui s'exposât toujours au danger, j'en mourrais dès la première année.

ÉLISABETH.

Je remercie Dieu de m'avoir donné plus de fermeté.

CHARLES.

C'est donc nécessaire que mon père sorte à cheval, puisque c'est si dangereux ?

MARIE.

C'est comme cela son bon plaisir.

ÉLISABETH.

Oui, c'est nécessaire, mon cher enfant.

CHARLES.

Pourquoi ?

ÉLISABETH.

Te souviens-tu encore comme il sortit la dernière fois, lorsqu'il t'apporta un petit pain blanc ?

CHARLES.

M'en apportera-t-il encore ?

ÉLISABETH.

Je le pense. Vois-tu, il y avait un tailleur de Stuttgart, qui était fort habile à tirer de l'arc, et qui avait gagné à Cologne le prix du tir.

CHARLES.

Était-ce beaucoup ?

ÉLISABETH.

Cent écus. Et ensuite ils ne voulurent pas le lui donner.

MARIE.

N'est-ce pas, Charles, que c'est vilain ?

CHARLES.

Vilaines gens !

ÉLISABETH.

Alors le tailleur vint trouver ton père, et le pria de l'aider à obtenir son argent. Et ton père sortit à cheval, et enleva à ceux de Cologne une couple de marchands, et les tourmenta jusqu'à ce qu'ils eussent donné l'argent. Ne serais-tu pas aussi sorti à cheval ?

CHARLES.

Non ! il faut passer par une sombre, sombre forêt : il y a des bohémiens et des sorcières.

ÉLISABETH.

Voilà un courageux garçon ! Il a peur des sorcières !

MARIE.

Tu feras mieux, Charles, de vivre un jour dans ton château comme un pieux chevalier chrétien. On trouve dans ses propres domaines assez d'occasions de faire du bien. Les plus honnêtes chevaliers font dans leurs expéditions plus d'injustices qu'ils n'en réparent.

ÉLISABETH.

Ma sœur, tu ne sais ce que tu dis. Dieu veuille seulement que notre fils devienne brave avec le temps, et ne suive pas l'exemple de ce Weislingen, qui se conduit si déloyalement avec mon mari !

MARIE.

Ne jugeons pas, Élisabeth. Mon frère est très-irrité, toi aussi. Dans toute cette affaire, je suis plutôt spectateur, et je puis être plus équitable.

ÉLISABETH.

Il est sans excuse.

MARIE.

Ce qu'on m'a dit de lui m'a disposée en sa faveur. Ton mari lui-même n'en contait-il pas beaucoup de choses aimables et bonnes ? Comme leur jeunesse fut heureuse, lorsqu'ils étaient ensemble pages du margrave !

ÉLISABETH.

Cela peut être ; mais dis-moi ce que peut jamais avoir eu de bon l'homme qui tend des piéges à son meilleur et son plus fidèle

ami ; qui vend ses services aux ennemis de mon mari, et cherche à prévenir par des rapports hostiles notre excellent empereur, qui nous est si favorable !

CHARLES.

Mon père ! mon père ! Le gardien de la tour sonne l'air : « Vivat, ouvrez la grande porte ! »

ÉLISABETH.

Il revient avec du butin. (Entre un cavalier.)

LE CAVALIER.

Nous avons fait bonne chasse ! Dieu vous garde, nobles dames !

ÉLISABETH.

Tenez-vous Weislingen ?

LE CAVALIER.

Lui et trois cavaliers.

ÉLISABETH.

Comment s'est-il fait que vous soyez restés si longtemps ?

LE CAVALIER.

Nous l'attendions au passage, entre Nuremberg et Bamberg ; il ne venait pas, et nous savions pourtant qu'il était en chemin. Enfin nous eûmes de ses nouvelles : il avait fait un détour, et se reposait doucement chez le comte de Schwarzenberg.

ÉLISABETH.

Ils voudraient bien aussi en faire un ennemi de mon mari.

LE CAVALIER.

J'avertis d'abord notre maître. À cheval ! Et nous courons dans la forêt de Haslach. Et voici quelque chose de curieux : comme nous chevauchons ainsi pendant la nuit, un berger gardait justement ses moutons, et cinq loups fondent sur le troupeau, et s'en donnent à cœur joie. Notre maître se mit à rire et dit : « Bon succès, chers camarades ! Bon succès partout et pour nous aussi ! » Et nous fûmes tous réjouis de ce bon présage. Pendant ce temps Weislingen arrive à cheval avec quatre hommes d'armes.

MARIE.

Mon cœur frissonne.

LE CAVALIER.

Moi et mon camarade, ainsi que le maître nous l'avait ordonné, nous nous cramponnons à Weislingen, comme si nous ne faisions qu'un avec lui, en sorte qu'il ne pouvait agir ni remuer, et le maître et Jean tombèrent sur les cavaliers et les firent prisonniers. Un s'est échappé.

ÉLISABETH.

Je suis impatiente de le voir. Arrivent-ils bientôt ?

LE CAVALIER.

Ils montent la vallée : dans un quart d'heure ils seront ici.

MARIE.

Il doit être bien abattu.

LE CAVALIER.

Il a l'air assez sombre.

MARIE.

Son regard me fera mal.

ÉLISABETH.

Ah !... Je vais vite préparer le repas. Vous devez tous avoir grand'faim.

LE CAVALIER.

Rudement !

ÉLISABETH, à MARIE.

Prends la clef de la cave, et tire du meilleur vin ! Ils l'ont mérité. (Elle sort.)

CHARLES.

Tante, je veux aller avec toi.

MARIE.

Viens, mon petit. (Ils sortent.)

LE CAVALIER, seul.

Il ne sera pas tel que son père, autrement il viendrait avec moi à l'écurie.

GŒTZ, WEISLINGEN, CAVALIERS.

GŒTZ, posant sur la table son casque et son épée.

Dégrafez ma cuirasse, et donnez-moi mon pourpoint ! D'être à mon aise me fera du bien. Frère Martin, tu disais vrai !... Vous nous avez tenus en haleine, Weislingen. (Weislingen ne répond rien et se promène dans la chambre.) Ayez bon courage. Venez, désarmez-vous. Où sont vos habits ? J'espère que rien ne sera perdu. (À un de ses hommes.) Appelez ses gens et ouvrez les valises, et veillez à ce que rien ne se perde. Je pourrais aussi vous prêter des miens.

WEISLINGEN.

Laissez-moi ainsi, tout cela m'est égal.

GŒTZ.

Je pourrais vous offrir un habit propre et joli, mais il n'est que de toile. Il m'est devenu trop étroit. Je le portais aux noces de mon gracieux seigneur le comte palatin, alors justement que votre évêque entra si fort en colère contre moi. Quinze jours auparavant, je lui avais coulé bas deux bateaux sur le Mein. Et, avec Franz de Sickingen, à l'auberge du Cerf, à Heidelberg, je monte l'escalier. Avant d'arriver tout en haut, on trouve un palier et une petite balustrade en fer : là se rencontra l'évêque, et, lorsque Franz passa, il lui toucha la main et il me la toucha aussi, comme je le suivais de près. Je ris en moi-même, et j'allai au landgrave de Hanau, que j'aimais de tout mon cœur, et lui dis : « L'évêque

m'a touché la main : je gage qu'il ne m'a pas reconnu. » L'évêque m'entendit, car j'avais eu soin de parler haut, et il vint à nous fièrement… et dit : « Oui, c'est parce que je ne vous ai pas reconnu, que je vous ai touché la main. » Je répondis : « Monseigneur, j'ai bien remarqué que vous ne m'avez pas reconnu, c'est pourquoi je vous rends votre main. » Là-dessus le cou du petit homme devint aussi rouge de colère qu'une écrevisse, et il courut, dans la salle, au comte palatin Louis et au prince de Nassau, et leur en fit ses plaintes. Depuis, nous en avons ri souvent.

WEISLINGEN.

Je vous prie de me laisser seul.

GŒTZ.

Pourquoi cela ? Je vous en prie, soyez de bonne humeur. Vous êtes en mon pouvoir, et je n'en abuserai pas.

WEISLINGEN.

Cela ne m'a pas encore inquiété : c'est votre devoir de chevalier.

GŒTZ.

Et vous savez qu'il est sacré pour moi.

WEISLINGEN.

Je suis prisonnier : le reste est indifférent.

GŒTZ.

Vous ne devriez pas parler ainsi. Si vous aviez affaire à des princes, et s'ils vous tenaient aux fers dans une tour profonde, et que le gardien eût l'ordre de siffler pour vous empêcher de dormir ! (Les valets apportent des vêtements, Weislingen ôte ses armes et s'habille. Entre Charles.)

CHARLES.

Bonjour, mon père !

GŒTZ, L'EMBRASSANT.

Bonjour, mon garçon ! Comment avez-vous passé le temps ?

CHARLES.

Très-bien, mon père ! La tante dit que je suis très-habile.

GŒTZ.

Oh !

CHARLES.

M'as-tu apporté quelque chose ?

GŒTZ.

Pas cette fois.

CHARLES.

J'ai beaucoup appris.

GŒTZ.

Ah !

CHARLES.

Faut-il te conter l'histoire de l'Enfant pieux ?

GŒTZ.

Après dîner.

CHARLES.

Je sais encore quelque chose.

GŒTZ.

Quoi donc ?

CHARLES.

Jaxthausen est un village, avec un château sur la Jaxt ; c'est, depuis deux cents ans, l'héritage et la propriété des seigneurs de Berlichingen.

GŒTZ.

Connais-tu le seigneur de Berlichingen ? (Charles le regarde avec des yeux étonnés. À part.) À force de science, il ne connaît pas son père. (Haut.) À qui appartient Jaxthausen ?

CHARLES.

Jaxthausen est un village et un château sur la Jaxt.

GŒTZ.

Ce n'est pas ce que je demande… Je connaissais tous les sentiers, les chemins et les gués, avant de savoir le nom de la rivière,

du village et du château… Ta mère est-elle à la cuisine ?

CHARLES.

Oui, mon père ! Elle fait cuire des navets et rôtir un agneau.

GŒTZ.

Tu sais encore cela, maître cuisinier !

CHARLES.

Et, pour mon dessert, la tante a fait cuire une pomme.

GŒTZ.

Tu ne peux la manger crue ?

CHARLES.

Elles sont meilleures cuites.

GŒTZ.

Il te faut toujours quelque chose à part… Weislingen, je reviens à l'instant. Il faut pourtant que je salue ma femme. Viens avec moi, Charles.

CHARLES.

Qui est cet homme ?

GŒTZ.

Dis-lui bonjour. Prie-le d'être gai.

CHARLES, tendant la main à Weislingen.

Tiens ! touche là ! Sois gai : le dîner est bientôt prêt.

WEISLINGEN. Il le prend dans ses bras et lui donne un baiser.

Heureux enfant, qui ne connaît de malheur que si la soupe se fait longtemps attendre ! Que Dieu vous donne beaucoup de joie en cet enfant, Berlichingen !

GŒTZ.

Où l'on voit beaucoup de lumière il y a plus d'ombre… Cependant ce serait mon bonheur. Nous verrons ce qui arrivera.

(Ils sortent.)

WEISLINGEN.

Oh ! si je m'éveillais, et que tout cela fût un songe !… Au pouvoir de Berlichingen, dont je m'étais à peine délivré ! dont j'évitais la pensée comme le feu ! que j'espérais de vaincre ! Et lui… l'ancien, le fidèle Gœtz ! Grand Dieu, comment, comment tout cela finira-t-il ? Adelbert, te voilà ramené dans cette salle, où notre enfance se livrait à ses jeux ; quand tu l'aimais, quand tu lui étais attaché comme à ton âme ! Qui peut l'approcher et le haïr ? Hélas ! je ne suis absolument rien ici ! Vous êtes passés, heureux temps, où le vieux Berlichingen était là, assis près de la cheminée, où nous prenions nos ébats autour de lui, et nous aimions comme des anges ! Combien l'évêque et mes amis vont être en peine ! Je le sais, tout le pays prendra part à mon malheur. Qu'importe ? Peuvent-ils me donner ce que je désire ?

GŒTZ, avec une bouteille de vin et des verres.

En attendant que le dîner soit prêt, nous boirons un coup. Venez, prenez place ; faites comme si vous étiez chez vous. Songez que vous êtes encore une fois chez Gœtz. Il y a longtemps que nous n'avons été assis à la même table ; longtemps que nous n'avons vidé une bouteille ensemble. (Il boit à sa santé.) Allons, le cœur joyeux !

WEISLINGEN.

Les temps en sont passés.

GŒTZ.

Dieu nous en préserve ! À la vérité, nous ne retrouverons guère des jours plus heureux qu'à la cour du margrave, lorsque nous avions encore le même lit, et que nous allions courant le jour ensemble. Je me souviens avec joie de ma jeunesse. Vous rappelez-vous encore l'affaire que je me fis avec ce Polonais, à qui je dérangeai par accident, avec ma manche, sa chevelure frisée et pommadée ?

WEISLINGEN.

C'était à table, et il vous porta un coup de son couteau.

GŒTZ.

Alors je le rossai bravement, et là-dessus vous eûtes une querelle avec son camarade. Nous nous soutenions toujours comme de bons et braves garçons, et chacun le savait bien. (Il lui verse à boire et lui porte une santé.) Castor et Pollux ! Cela me faisait toujours du bien au cœur, quand le margrave nous appelait ainsi.

WEISLINGEN.

C’est l’évêque de Wurtzbourg qui avait commencé.

GŒTZ.

C’était là un savant homme, et avec cela si affable ! Je me souviendrai de lui tant que je vivrai ; comme il nous choyait, louait notre union, et estimait heureux l’homme qui est un frère jumeau pour son ami.

WEISLINGEN.

Ne parlons plus de cela.

GŒTZ.

Pourquoi pas ? Après le travail, je ne sais rien de plus agréable que de me rappeler le passé. Oui, quand je reviens à songer comme nous portions ensemble plaisirs et peines, comme nous étions tout l’un pour l’autre, et comme je me flattais alors qu’il en serait ainsi toute notre vie ! Ne fut-ce pas toute ma consolation, lorsque cette main me fut emportée devant Landshut, et que tu me secourus et me soignas mieux qu’un frère ? J’espérais qu’à l’avenir Adelbert serait ma main droite. Et maintenant…

WEISLINGEN.

Oh !

GŒTZ.

Si dans ce temps-là tu m’avais suivi, quand je te pressais de m’accompagner en Brabant, tout se serait bien maintenu. La malheureuse vie de cour t’enchaîna, et l’oisiveté et la complaisance pour les femmes. Je te le disais toujours, lorsque tu fré-

quentais ces femmes impures et frivoles, et que tu leur parlais de mariages malheureux, de filles séduites, de la peau rude d'une troisième, ou de ce qu'elles écoutent volontiers, je te disais : « Adelbert, tu deviens un mauvais sujet. »

WEISLINGEN.

Àquoi bon tout cela ?

GŒTZ.

Plût à Dieu que je pusse l'oublier ou qu'il en fût autrement ! N'es-tu pas aussi libre et d'aussi noble naissance qu'un autre en Allemagne, indépendant, sujet de l'empereur seulement ? Et tu te plies sous des vassaux ! Que gagnes-tu avec ton évêque ? Parce qu'il est ton voisin ? qu'il pourrait t'inquiéter ? N'as-tu pas des bras et des amis, pour l'inquiéter à ton tour ? Tu méconnais la valeur d'un libre chevalier, qui ne dépend que de Dieu, de son empereur et de lui-même ! Tu te rabaisses à n'être que le premier valet d'un prêtre capricieux et jaloux.

WEISLINGEN.

Laissez-moi parler.

GŒTZ.

Qu'as-tu à dire ?

WEISLINGEN.

Tu vois les princes comme le loup le berger. Et pourtant peux-tu les blâmer de veiller au bien de leurs sujets et de leurs États ? Sont-ils donc un moment en sûreté contre les chevaliers félons,

qui attaquent leurs sujets sur toutes les routes, qui dévastent leurs villages et leurs châteaux ? Si maintenant, d'un autre côté, les domaines de notre empereur bien-aimé sont exposés aux attaques de leur éternel ennemi ; s'il demande secours aux États de l'Empire, et qu'ils aient peine à défendre leur vie : n'est-ce pas un bon génie qui leur inspire de songer aux moyens de pacifier l'Allemagne, de maintenir le droit et la justice, pour faire participer chacun, grands et petits, aux avantages de la paix ? Et tu nous blâmes, Berlichingen, de nous mettre sous la défense de ceux dont le secours est proche, tandis que la majesté, éloignée de nous, ne peut se défendre elle-même !

GŒTZ.

Oui, oui, j'entends ! Weislingen, si les princes étaient comme vous les représentez, nous aurions tout ce que nous demandons. Le repos et la paix ! Je le crois bien ! C'est ce que demande tout oiseau carnassier, pour dévorer sa proie à son aise. Le bien-être de chacun ! Qu'ils n'eussent pas d'autres sujets de blanchir ! Et ils se jouent de notre empereur d'une manière indécente. Il a de bonnes intentions et voudrait bien réformer l'État. Et tous les jours arrive un nouveau charlatan, qui propose ceci et cela. Et, parce que le maître comprend vite, et n'a qu'à parler pour mettre mille bras en mouvement, il imagine que tout sera aussi vite et facilement exécuté. Alors paraissent ordonnances sur ordonnances, et l'une fait oublier l'autre ; et ce qui peut servir aux princes dans leur petit commerce, ils s'en font un rempart, et parlent magnifiquement du repos et de la sûreté de l'Empire, jusqu'à ce qu'ils tiennent les petits sous leurs pieds. Je voudrais jurer que plusieurs bénissent Dieu dans leur âme de voir le Turc faire équilibre à l'empereur.

WEISLINGEN.

Vous voyez la chose par votre côté.

GŒTZ.

C'est ce qui arrive à chacun. La question est de savoir de quel côté sont la lumière et la justice, et, tout au moins, vos menées craignent le grand jour.

WEISLINGEN.

Vous pouvez tout dire, je suis votre prisonnier.

GŒTZ.

Si votre conscience est pure, vous êtes libre. Mais qu'est devenue cette paix publique ? Je me souviens encore qu'à l'âge de seize ans, j'accompagnai le margrave à la diète. Quel bavardage que celui de ces princes, et les ecclésiastiques étaient pires que les autres ! Votre évêque étourdissait les oreilles de l'empereur, comme s'il avait eu merveilleusement à cœur la justice, et maintenant il m'enlève lui-même un vassal, dans le temps où nos querelles sont apaisées, où je ne pense point à mal. Tout n'est-il pas arrangé entre nous ? Que veut-il à cet homme ?

WEISLINGEN.

Cela est arrivé à son insu.

GŒTZ.

Pourquoi ne le relâche-t-il pas ?

WEISLINGEN.

Cet homme ne s'est pas conduit comme il le devait.

GŒTZ.

Comme il le devait ? Sur mon âme, il a fait ce qu'il devait, aussi sûr qu'il a été enlevé avec votre aveu et celui de l'évêque. Croyez-vous que je sois d'aujourd'hui dans le monde, pour ne pas voir où tout cela mène ?

WEISLINGEN.

Vous êtes soupçonneux et vous nous faites injure.

GŒTZ.

Weislingen, dois-je parler à cœur ouvert ? Je suis pour vous une épine dans l'œil, si petit que je sois, et Sickingen et Selbitz tout autant, parce que nous sommes fermement résolus à mourir, plutôt que d'être redevables à d'autres que Dieu de l'air que nous respirons, et de vouer notre foi et nos services à d'autres que l'empereur. C'est pourquoi ils tournent maintenant autour de moi ; ils me noircissent auprès de Sa Majesté et de leurs amis et de mes voisins, et ils épient l'occasion de prendre sur moi l'avantage. Ils veulent se défaire de moi, n'importe par quel moyen. C'est pourquoi vous avez enlevé mon vassal, parce que vous saviez que je l'avais envoyé à la découverte ; et il n'a pas fait ce qu'il devait, parce qu'il ne m'a pas trahi auprès de vous. Et toi, Weislingen, tu es leur instrument !

WEISLINGEN.

Berlichingen !

GŒTZ.

Laissons ces discours ! Je suis l'ennemi des explications : on se trompe soi-même ou l'on trompe l'autre, et, le plus souvent, tous les deux.

CHARLES.

Àtable, mon père !

GŒTZ.

Joyeuse nouvelle !... Venez : j'espère que mes femmes vous égayeront. Vous étiez autrefois un galant chevalier ; les dames contaient mille choses de vous. Venez ! (Ils sortent.)

L'ÉVÊQUE DE BAMBERG, L'ABBÉ DE FULDA, OLÉARIUS, LIEBETRAUT, COURTISANS. (Il sont à table. On apporte le dessert et les grandes coupes.)

L'ÉVÊQUE.

Ya-t-il maintenant beaucoup de noblesse allemande à l'université de Bologne ?

OLÉARIUS.

Des nobles et des bourgeois. Et, sans vanité, ils s'y font le plus grand honneur. On a coutume de dire, à l'université, par manière de proverbe : « Studieux comme un gentilhomme allemand. » Car, tandis que les bourgeois s'appliquent honorablement à compenser par des talents le défaut de naissance, les nobles s'efforcent, avec une glorieuse émulation, de relever leur dignité native par les mérites les plus éclatants.

L'ABBÉ.

Ah !

LIEBETRAUT.

Que l'on dise à quoi l'on ne peut s'attendre ! Aussi studieux qu'un gentilhomme allemand ! De mes jours je n'entendis chose pareille.

OLÉARIUS.

Oui, ils font l'admiration de toute l'université. Quelques-uns des plus âgés et des plus habiles reviendront docteurs prochainement. L'empereur sera heureux de pouvoir leur confier les premiers emplois.

L'ÉVÊQUE.

Cela ne peut manquer.

L'ABBÉ.

Connaissez-vous, par exemple, un jeune gentilhomme ?... Il est de la Hesse.

OLÉARIUS.

Il y a beaucoup de Hessois.

L'ABBÉ.

Il s'appelle... il est... Aucun de vous ne le sait-il ? Sa mère était une de... Oh ! son père était borgne... et maréchal.

LIEBETRAUT.

De Wildenholz ?

L’ABBÉ.

Justement… de Wildenholz !

OLÉARIUS.

Je le connais bien. Un jeune homme de grand talent. On le vante surtout pour sa force dans la dispute.

L’ABBÉ.

Il tient cela de sa mère.

LIEBETRAUT.

Mais c’est de quoi son mari ne voulut jamais la vanter.

L’ÉVÊQUE.

Comment disiez-vous que s’appelait l’empereur qui a rédigé votre Corpus juris ?

OLÉARIUS.

Justinien.

L’ÉVÊQUE.

Excellent prince ! Qu’il vive !

OLÉARIUS.

Àsa mémoire ! (Ils boivent.)

L’ABBÉ.

Ce doit être un beau livre.

OLÉARIUS.

On pourrait l'appeler le livre des livres : un recueil de toutes les lois, pour chaque cas la décision prête ; et ce qui serait encore défectueux ou obscur est complété par les gloses dont les plus savants hommes ont orné cet excellent ouvrage.

L'ABBÉ.

Un recueil de toutes les lois ! Peste ! On y trouve donc aussi les dix commandements ?

OLÉARIUS.

Implicite, oui, mais non explicite.

L'ABBÉ.

C'est aussi ce que je veux dire : purement et simplement, sans autre explication.

L'ÉVÊQUE.

Et ce qu'il y a de plus beau, un empire pourrait, comme vous dites, subsister dans la paix et la tranquillité la plus profonde, quand ces lois y seraient complétement établies et bien maintenues.

OLÉARIUS.

Sans doute.

L'ÉVÊQUE.

Àtous les docteurs en droit !

OLÉARIUS.

Je saurai le publier ! (Ils boivent.) Plût à Dieu que l'on tînt ce langage dans ma patrie !

L'ABBÉ.

D'où êtes-vous, savant homme ?

OLÉARIUS.

De Francfort-sur-le-Mein, pour servir Votre Grandeur.

L'ÉVÊQUE.

N'y seriez-vous pas bien notés, vous autres docteurs ? D'où vient cela ?

OLÉARIUS.

C'est assez singulier. J'y allai pour recueillir l'héritage de mon père : la populace m'aurait presque lapidé, quand elle apprit que j'étais un juriste.

L'ABBÉ.

Dieu nous préserve !

OLÉARIUS.

Mais voici d'où cela vient : le tribunal des échevins, qui est en grand honneur bien loin alentour, est entièrement composé de gens qui ne connaissent pas le droit romain. On croit qu'il suffit d'acquérir par l'âge et l'expérience une connaissance exacte de l'état intérieur et extérieur de la ville. Ainsi les bourgeois et le

voisinage sont jugés par de vieilles coutumes et un petit nombre de statuts.

L'ABBÉ.

C'est assez bien.

OLÉARIUS.

Mais c'est loin de suffire. La vie de l'homme est courte, et, dans une seule génération, tous les cas ne se présentent point. Notre code est un recueil de ceux qui se sont rencontrés pendant plusieurs siècles. D'ailleurs la volonté et l'opinion des hommes est changeante ; l'un juge bon aujourd'hui ce que l'autre désapprouve demain : ainsi la confusion et l'injustice sont inévitables. Les lois fixent tout cela, et les lois sont invariables.

L'ABBÉ.

Cela vaut mieux assurément.

OLÉARIUS.

C'est ce que le peuple ne reconnaît pas. Tout avide qu'il est de nouveautés, il déteste souverainement l'innovation qui veut le tirer de son ornière, dût-il s'en trouver beaucoup mieux. Ils ont en horreur le juriste, autant qu'un perturbateur de l'État, un coupeur de bourses, et sont comme furieux, s'il en paraît un qui songe à s'établir chez eux.

LIEBETRAUT.

Vous êtes de Francfort ! J'y suis bien connu. Au couronnement de l'empereur Maximilien, nous avons bien trinqué à la

santé de vos fiancés. Vous vous appelez Oléarius ! Je ne connais personne de ce nom.

OLÉARIUS.

Mon père s'appelait Œlmann. C'est uniquement pour éviter la disconvenance sur le titre de mes ouvrages latins, qu'à l'exemple, et par les conseils de respectables légistes, je me nomme Oléarius.

LIEBETBAUT.

Vous avez bien fait de vous traduire. Nul n'est prophète dans le pays paternel : il aurait pu vous en arriver autant dans votre langue maternelle.

OLÉARIUS.

Ce n'était pas ma raison.

LIEBETRAUT.

Toutes choses ont deux raisons.

L'ABBÉ.

Nul n'est prophète en son pays !

LIEBETRAUT.

Et savez-vous pourquoi, monseigneur ?

L'ABBÉ.

Parce qu'il y est né et qu'il y a été élevé.

LIEBETRAUT.

Oui, ce peut être l'une des raisons. L'autre, c'est qu'une plus intime connaissance de ces messieurs fait évanouir l'auréole de dignité et de sainteté dont un lointain vaporeux les environne à nos yeux trompés, et ce ne sont plus alors que de tout petits bouts de chandelle.

OLÉARIUS.

Il semble que vous soyez établi pour dire des vérités.

LIEBETRAUT.

Comme j'ai le cœur de les dire, la langue ne me manque pas.

OLÉARIUS.

Mais l'adresse pour les bien placer.

LIEBETRAUT.

Où les ventouses tirent, elles sont bien placées.

OLÉARIUS.

On reconnaît les baigneurs à leur tablier, et l'on en souffre tout dans leur service : par précaution, vous feriez bien de porter un bonnet à grelots.

LIEBETRAUT.

Où avez-vous pris vos degrés ? Je vous le demande seulement pour le cas où il m'en prendrait fantaisie, afin d'aller d'abord à la bonne forge.

OLÉARIUS.

Vous êtes bien osé !

LIEBETRAUT.

Et vous bien imposant ! (L'évêque et l'abbè rient.)

L'ÉVÊQUE.

Parlons d'autre chose !... Moins de chaleur, messieurs : à table tout passe... Un autre discours, Liebetraut !

LIEBETRAUT.

Près de Francfort, de l'autre côté du Mein, est un petit endroit qui s'appelle Sachsenhausen...

OLÉARIUS, à l'évêque.

Monseigneur, que dit-on de l'expédition contre les Turcs ?

L'ÉVÊQUE.

L'empereur n'a rien plus à cœur que de pacifier d'abord l'empire, d'étouffer les guerres intestines, et d'affermir l'autorité des tribunaux. Ensuite il marchera, dit-on, en personne contre les ennemis de l'empire et de la chrétienté. Maintenant ses affaires particulières lui donnent encore de l'occupation, et, malgré une paix de quarante années, l'empire est encore une caverne de brigands. La Franconie, la Souabe, le Haut-Rhin et les pays d'alentour sont dévastés par d'insolents et hardis chevaliers : Sickingen, Selbitz le boiteux, Berlichingen à la main de fer, bravent dans ces contrées la majesté impériale...

L'ABBÉ.

Oui, si Sa Majesté n'y prend garde, ces drôles finiront par nous mettre dans un sac.

LIEBETRAUT.

Ce serait un gaillard celui qui mettrait dans un sac le foudre de Fulda !

L'ÉVÊQUE.

Le dernier surtout est, depuis nombre d'années, mon implacable ennemi, et me moleste plus que je ne puis dire ; mais cela n'ira pas loin, j'espère. L'empereur tient actuellement sa cour à Augsbourg : nous avons pris nos mesures ; cela ne peut nous manquer... Monsieur le docteur, connaissez-vous Adelbert de Weislingen ?

OLÉARIUS.

Non, monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Si vous attendez l'arrivée de cet homme, vous aurez le plaisir de voir, en une seule personne, le plus noble, le plus habile et le plus aimable chevalier.

OLÉARIUS.

Ce doit être un homme accompli, pour mériter de tels éloges d'une telle bouche.

LIEBETRAUT.

Il n'a fréquenté aucune université.

L'ÉVÊQUE.

Nous le savons. (Les domestiques courent à la fenêtre.) Qu'y a-t-il ?

UN DOMESTIQUE.

C'est justement Faerber, un des hommes de Weislingen, qui entre à cheval au château.

L'ÉVÊQUE.

Voyez ce qu'il apporte ! Il vient l'annoncer…

(Liebetraut sort. Les convives se lèvent et boivent encore un coup. Liebetraut revient.)

L'ÉVÊQUE.

Quelles nouvelles ?

LIEBETRAUT.

Je voudrais qu'un autre fût chargé de vous les dire. Weislingen est prisonnier.

L'ÉVÊQUE.

Oh !

LIEBETRAUT.

Berlichingen l'a enlevé près de Haslach avec trois de ses gens. Le quatrième s'est échappé pour vous l'annoncer.

L'ABBÉ.

Message de Job !

OLÉARIUS.

J'en suis sincèrement affligé.

L'ÉVÊQUE.

Je veux voir cet homme : faites-le monter !... Je veux lui parler moi-même. Conduisez-le dans mon cabinet. (Il sort.)

L'ABBÉ. Il s'assied.

Encore un coup. (Les domestiques versent à boire.)

OLÉARIUS.

Plairait-il à Votre Grandeur de faire un tour de jardin ? post cœnam stabis, seu passus mille meabis.

LIEBETRAUT.

Vraiment, être assis ne vous est pas bon : vous gagnerez encore une attaque. (L'abbé se lève.)

LIEBETRAUT, à part.

Si je le tiens une fois dehors, j'aurai soin qu'il fasse de l'exercice ! (Ils sortent.)

MARIE, WEISLINGEN.

MARIE.

Vous m'aimez, dites-vous : je le crois volontiers, et j'espère être heureuse avec vous et vous rendre heureux.

WEISLINGEN.

Je ne sens plus qu'une chose, c'est que je suis tout à toi. (Il l'embrasse.)

MARIE.

Je vous en prie, laissez-moi. Je vous ai permis un baiser pour le denier à Dieu, mais vous semblez déjà vouloir prendre d'autorité ce qui n'est vôtre que sous condition.

WEISLINGEN.

Vous êtes trop sévère, Marie : un amour innocent est agréable à Dieu, loin de l'offenser.

MARIE.

Soit ! Mais je ne suis pas rassurée par vos paroles. On m'a appris que les caresses sont comme les anneaux d'une chaîne, fortes par leur assemblage, et que les jeunes filles, quand elles aiment, sont plus faibles que Samson après la perte de ses cheveux.

WEISLINGEN.

Qui vous a appris cela ?

MARIE.

L'abbesse de mon couvent. J'ai vécu auprès d'elle jusqu'à ma seizième année, et c'est avec vous seul que j'ai senti le bonheur dont je jouissais dans sa compagnie. Elle avait aimé, et pouvait

en parler. Elle avait un cœur plein de sentiment. C'était une excellente femme.

WEISLINGEN.

Alors elle te ressemblait. (Il lui prend la main.) Que vais-je éprouver, quand je devrai m'éloigner de vous ?

MARIE, RETIRANT SA MAIN.

Un peu de chagrin, j'espère, car je sais ce que j'éprouverai. Mais il faut que vous partiez.

WEISLINGEN.

Oui, mon amie, et je le veux. Car je sens quelles félicités je m'assure par ce sacrifice. Béni soit ton frère et le jour où il sortit de son château pour me prendre !

MARIE.

Son cœur était plein d'espérance pour lui et pour toi. « Adieu ! nous dit-il au départ, je veux faire si bien que je le retrouverai. »

WEISLINGEN.

Il l'a retrouvé. Que je voudrais n'avoir pas tant négligé, par cette funeste vie de cour, l'administration et la sûreté de mes biens ! Tu pourrais être à moi dès ce jour.

MARIE.

L'attente a aussi ses plaisirs.

WEISLINGEN.

Ne dis pas cela, Marie, ou je craindrai que tu ne sentes moins vivement que moi. Mais je souffre ce que j'ai mérité, et quelles espérances me suivront à chaque pas ! Être à toi seule, ne vivre que pour toi et pour un cercle d'amis ; éloigné, séparé du monde, goûter toute la joie que deux cœurs se donnent l'un à l'autre ! Que sont et la faveur du prince et les applaudissements du monde, auprès de cette simple et unique félicité ? J'ai beaucoup espéré et souhaité, mais ceci surpasse tous mes vœux et toutes mes espérances. (Entre Gœtz.)

GŒTZ.

Votre écuyer est de retour. La fatigue et la faim l'ont mis, peu s'en faut, hors d'état de proférer quelques mots. Ma femme lui donne à manger. Autant que j'ai pu comprendre, l'évêque ne veut pas relâcher mon vassal : on nommera des commissaires impériaux, et un jour sera fixé où l'affaire sera réglée. Quoi qu'il en soit, Adelbert, vous êtes libre ; je ne demande rien de plus que votre main, comme promesse qu'à l'avenir vous n'assisterez mes ennemis ni ouvertement ni secrètement.

WEISLINGEN.

Ma main dans la vôtre !... Qu'il y ait désormais entre nous amitié et confiance inaltérables, comme une loi éternelle de la nature ! Permettez en même temps que je m'assure cette main (Il prend la main de Marie) et la possession de la plus noble femme.

GŒTZ.

Dois-je dire oui pour vous ?

MARIE.

Si vous le dites avec moi.

GŒTZ.

C'est un bonheur que cette fois nos intérêts soient les mêmes. Tu n'as pas besoin de rougir : tes regards en disent assez. Eh bien, oui, Weislingen ! Donnez-vous la main, et je dis : Ainsi soit-il !... Mon ami et mon frère !... Je te remercie, ma sœur ! Tu sais mieux que filer du chanvre. Tu as préparé un fil pour attacher cet oiseau de paradis. Tu ne sembles pas tout à fait à ton aise, Adelbert ! Que te manque-t-il ? Moi, je suis parfaitement heureux. Ce que je n'espérais qu'en rêve, je le vois, et je crois rêver. Ah ! voilà mon songe vérifié. Cette nuit, il m'a semblé que je te présentais ma main de fer, et tu me la serras si fort, qu'elle tomba du brassard comme arrachée. Je fus effrayé et je m'éveillai. J'aurais dû prolonger mon rêve ; je t'aurais vu m'attacher au bras une nouvelle main vivante... À présent il te faut partir, pour mettre en bon état ton château et tes domaines. Cette maudite cour t'a fait négliger l'un et l'autre. Je vais appeler ma femme... Élisabeth !

MARIE.

Mon frère est au comble de la joie.

WEISLINGEN.

Et pourtant je le défie d'être aussi joyeux que moi.

GŒTZ.

Tu auras une agréable résidence.

MARIE.

La Franconie est un beau pays.

WEISLINGEN.

Et je puis dire que mon château se trouve dans la partie la plus belle et la plus agréable.

GŒTZ.

Oui, vous le pouvez et je puis le soutenir. Ici coule le Mein, et peu à peu s'élève la montagne, qui, revêtue de champs et de vignes, est couronnée par votre château ; puis la rivière se courbe brusquement autour du rocher qui porte votre manoir. Des fenêtres de la grande salle, l'œil plonge sur la rivière, et la vue s'étend à plusieurs lieues. (Entre Élisabeth.)

ÉLISABETH.

Que faites-vous ?

GŒTZ.

Viens aussi donner ta main et dire : « Dieu vous bénisse ! » Ils sont unis.

ÉLISABETH.

Si vite !

GŒTZ.

Mais non par surprise.

ÉLISABETH.

Puissiez-vous avoir toujours pour elle la même ardeur que dans le temps où vous l'avez recherchée ! Et puissiez-vous être aussi heureux qu'elle vous est chère !

WEISLINGEN.

Amen ! Je ne veux de bonheur qu'à ce titre !

GŒTZ.

Le fiancé, ma chère femme, va faire un court voyage, car ce grand changement en amène beaucoup de petits. D'abord il s'éloigne de la cour épiscopale, pour laisser peu à peu refroidir cette amitié. Ensuite il arrache ses biens des mains d'avides fermiers. Et… Viens, ma sœur, viens, Élisabeth ! Laissons-le seul. Son écuyer a sans doute pour lui des commissions secrètes.

WEISLINGEN.

Rien que vous ne puissiez entendre.

GŒTZ.

C'est inutile… Franconie et Souabe, vous êtes sœurs maintenant plus que jamais ! Comme nous allons serrer le bouton à ces princes ! (Ils sortent tous trois.)

WEISLINGEN.

Grand Dieu, pouvais-tu bien me réserver, à moi indigne, tant de félicité ? C'en est trop pour mon cœur. Comme j'étais dépendant des misérables que je croyais gouverner, des regards du prince, d'une obséquieuse approbation ! Gœtz, cher Gœtz, tu m'as rendu à moi-même, et, toi, Marie, tu achèves mon change-

ment. Je me sens libre comme dans un air plus pur. Je ne veux plus revoir Bamberg ; je veux rompre tous les honteux liens qui m'abaissaient au-dessous de moi-même. Mon cœur s'épanouit ; ce n'est point la poursuite pénible d'une grandeur déniée. Tant il est vrai qu'il est seul heureux et grand, celui qui n'a besoin ni d'obéir ni de commander pour être quelque chose ! (Entre Franz.)

FRANZ.

Dieu vous garde, monseigneur ! Je vous apporte tant de salutations, que je ne sais par où commencer. Bamberg et dix lieues à la ronde vous disent mille fois : Dieu vous garde !

WEISLINGEN.

Sois le bienvenu, Franz. Qu'apportes-tu de plus ?

FRANZ.

On garde de vous, à la cour et partout, un tel souvenir qu'on ne saurait le dire.

WEISLINGEN.

Il ne durera pas longtemps.

FRANZ.

Aussi longtemps que vous vivrez ! et, après votre mort, il brillera plus que les lettres de laiton sur un tombeau. Comme on a pris à cœur votre infortune !

WEISLINGEN.

Que disait l'évêque ?

FRANZ.

Il était si impatient d'être au fait, qu'avec la pressante vivacité de ses questions il m'empêchait de répondre. Il savait déjà la chose, c'est vrai, car Faerber, qui s'était échappé de Haslach, lui avait porté la nouvelle. Mais il a voulu tout savoir. Il demandait avec anxiété si vous n'étiez point blessé. Je lui ai répondu : « Il est sain et sauf, de la pointe des cheveux à l'ongle du petit orteil. »

WEISLINGEN.

Que disait-il touchant les propositions ?

FRANZ.

Il voulait d'abord tout donner, l'homme et de l'argent par-dessus, seulement pour vous délivrer. Mais, quand il sut que vous seriez relâché sans cela, et que votre seule parole répondrait du vassal, il voulut absolument différer avec Berlichingen. Il m'a dit pour vous mille choses… que j'ai oubliées. C'était un long sermon sur ce texte : Je ne puis me passer de Weislingen.

WEISLINGEN.

Il faudra qu'il apprenne à s'en passer.

FRANZ.

Comment l'entendez-vous ? Il m'a dit : « Fais qu'il se hâte ; tout le monde l'attend. »

WEISLINGEN.

On peut attendre. Je n'irai pas à la cour.

FRANZ.

Vous n'irez pas, monseigneur ! D'où vous vient cette idée ? Si vous saviez ce que je sais ! si vous pouviez seulement rêver ce que j'ai vu !

WEISLINGEN.

Que t'arrive-t-il ?

FRANZ.

Le simple souvenir me met hors de moi. Bamberg n'est plus Bamberg ; un ange, sous la figure d'une femme, en fait le parvis du ciel.

WEISLINGEN.

Rien de plus ?

FRANZ.

Je veux être un moine, si vous la voyez sans être hors de vous.

WEISLINGEN.

Qui donc ?

FRANZ.

Adélaïde de Walldorf.

WEISLINGEN.

Elle ! J'ai beaucoup entendu parler de sa beauté.

FRANZ.

Entendu ? C'est absolument comme si vous disiez : « J'ai vu de la musique. » Comment la parole pourrait-elle exprimer un trait de ses perfections, puisque l'œil même ne se suffit pas en sa présence ?

WEISLINGEN.

Tu n'es pas dans ton bon sens.

FRANZ.

Cela peut bien être. La dernière fois que je la vis, je n'avais pas plus ma tête qu'un homme ivre. Ou plutôt, puis-je dire, je sentis dans le moment ce que doivent éprouver les saints, à la vue des apparitions célestes : tous mes sens plus forts, plus élevés, plus parfaits, et pourtant je n'avais l'usage d'aucun.

WEISLINGEN.

Cela est étrange.

FRANZ.

Quand je pris congé de l'évêque, elle était assise auprès de lui. Ils jouaient aux échecs. Il fut très-gracieux, me donna sa main à baiser, et me dit beaucoup de choses, dont je n'entendis aucune, car je regardais sa voisine. Elle avait l'œil fixé sur l'échiquier, comme si elle méditait un grand coup. Une expression de finesse attentive autour de sa bouche et de ses joues !... J'aurais voulu être le roi d'ivoire. La noblesse et la douceur régnaient sur son front. Et comme la blancheur éblouissante du visage et du sein était relevée par les cheveux noirs !

WEISLINGEN.

Tu en es devenu vraiment poëte.

FRANZ.

Je sens donc en ce moment ce qui fait le poëte, un cœur plein, absolument plein d'un unique sentiment ! Comme l'évêque achevait et que je m'inclinais, elle me regarda et me dit : « De ma part aussi une salutation, bien que je lui sois inconnue ! Dis-lui de venir bientôt. De nouveaux amis l'attendent. Il ne doit pas les mépriser, bien qu'il en possède un si grand nombre d'anciens… » Je voulus répondre quelque chose, mais le passage du cœur à la langue était fermé. Je fis une révérence. J'aurais donné tout mon avoir pour baiser le bout de son petit doigt. Comme j'étais là immobile, l'évêque fit tomber un pion : je me baissai pour le ramasser, et, en le relevant, je touchai le bord du vêtement d'Adélaïde : un frisson parcourut tous mes membres, et je ne sais comment je suis arrivé à la porte.

WEISLINGEN.

Son mari est-il à la cour ?

FRANZ.

Voici déjà quatre mois qu'elle est veuve. C'est pour se distraire qu'elle séjourne à Bamberg. Vous la verrez. Quand elle vous regarde, c'est comme si l'on était caressé par le soleil du printemps.

WEISLINGEN.

Cela produirait sur moi une plus faible impression.

FRANZ.

J'apprends que vous êtes comme marié.

WEISLINGEN.

Je voudrais que la chose fût faite. Ma douce Marie fera le bonheur de mes jours. Son âme tendre se peint dans ses yeux bleus. Et, pure comme un ange du ciel, formée d'innocence et d'amour, elle appelle mon cœur au repos et à la félicité. Prépare nos effets ; et vite à mon château ! Je ne veux pas revoir Bamberg, quand Saint-Guy en personne me demanderait. (Il sort.)

FRANZ.

À Dieu ne plaise ! Je veux espérer mieux. Marie est aimable et belle, et je ne saurais blâmer un prisonnier, un malade, qui en devient amoureux. Dans ses yeux est la consolation, la bienveillante mélancolie… Mais autour de toi, Adélaïde, tout est vie, flamme et courage… Je serais… Je suis un fou… C'est l'œuvre d'un de ses regards. Mon maître ira ! J'irai ! Je veux, en la regardant, retrouver ou perdre tout à fait ma raison.

Acte II

L'ÉVÊQUE, ADÉLAÏDE, JOUANT AUX ÉCHECS, LIEBETRAUT, UNE GUITARE À LA MAIN, DAMES, COURTISANS, AUTOUR DE LUI, PRÈS DE LA CHEMINÉE.

LIEBETRAUT, IL CHANTE EN S'ACCOMPAGNANT.

Avec son arc et ses flèches
Cupidon prend son vol,
Le flambeau allumé ;
Il veut vaillamment combattre
Et bravement triompher
Par la force des armes.
Allons ! allons !
Ah ! ah !
Ses armes retentissent,
Ses ailes frémissent,
Ses yeux s'enflamment.
Il trouve les cœurs
Hélas ! sans défense ;
Toutes les belles s'empressent
De le prendre sur leurs genoux ;
Il jette ses flèches
Dans le feu ;
Les belles le caressent,
Le pressent, le bercent.
Hei ei o ! Popeyo !

ADÉLAÏDE.

Vous n'êtes pas à votre jeu. Échec au roi.

L'ÉVÊQUE.

Il y a encore de la ressource.

ADÉLAÏDE.

Vous n'irez pas loin. Échec au roi.

LIEBETRAUT.

Je ne jouerais pas ce jeu-là, si j'étais un grand seigneur, et je le défendrais à ma cour et dans tout le pays.

ADÉLAÏDE.

C'est vrai que ce jeu est la pierre de touche de l'esprit.

LIEBETRAUT.

Ce n'est pas pour cela ! J'aimerais mieux, troublé dans le plus profond sommeil, entendre le gémissement de la cloche funèbre et des oiseaux de mauvais présage, le cri de la conscience, ce chien de garde grondeur, que des fous, des cavaliers et d'autres bêtes criant sans cesse : « Échec au roi ! »

L'ÉVÊQUE.

Mais à qui viendront de pareilles idées ?

LIEBETRAUT.

Àun homme, par exemple, qui serait faible et qui aurait la conscience robuste, ce qui va le plus souvent ensemble. Ils appellent cela un jeu royal, et disent qu'on l'inventa pour un roi, qui récompensa l'inventeur par un océan de richesses. Si cela est vrai, il me semble que je vois l'homme. Il était mineur par l'esprit ou l'âge, sous la tutelle de sa mère ou de sa femme ; sa barbe n'était qu'un léger duvet, avec quelques poils jaunâtres autour des tempes ; il était souple comme un jeune saule, et jouait volontiers aux dames et avec les dames, non par passion, Dieu nous en garde ! mais par simple passe-temps. Son gouverneur, trop actif pour un savant, trop roide pour un homme du monde, inven-

ta, in usum Delphini, ce jeu si bien assorti à Sa Majesté… et ainsi du reste.

ADÉLAÏDE.

Mat !… Liebetraut, vous devriez combler les lacunes de nos chroniques. (Ils se lèvent.)

LIEBETRAUT.

Les lacunes de nos généalogies ! ce serait plus profitable. Depuis que les mérites de nos ancêtres servent au même usage que leurs portraits, à tapisser les vides de nos chambres et de notre caractère, il y aurait quelque chose à gagner.

L'ÉVÊQUE.

Il ne veut pas venir, disiez-vous !

ADÉLAÏDE.

Je vous en prie, ôtez-vous cela de l'esprit.

L'ÉVÊQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LIEBETRAUT.

Quoi donc ? Les raisons se défilent comme un chapelet. Il est tombé dans une sorte d'abattement, dont je saurais aisément le guérir.

L'ÉVÊQUE.

Faites ; courez chez lui.

LIEBETRAUT.

Ma commission !

L'ÉVÊQUE.

Je te donne des pouvoirs illimités. N'épargne rien, pourvu que tu le ramènes.

LIEBETRAUT.

Oserai-je vous mêler là dedans, madame ?

ADÉLAÏDE.

Avec discrétion.

LIEBETRAUT.

Voilà une commission bien large.

ADÉLAÏDE.

Me connaissez-vous assez peu, ou êtes-vous assez jeune, pour ne pas savoir sur quel ton vous devez parler de moi à Weislingen ?

LIEBETRAUT.

Sur le ton d'un appeau à cailles, je pense.

ADÉLAÏDE.

Vous ne deviendrez jamais sage !

LIEBETRAUT.

Le devient-on, madame ?

L'ÉVÊQUE.

Allez, allez ! Prenez le meilleur cheval de mon écurie ; choisissez vos gens et amenez-le-moi !

LIEBETRAUT.

Si je ne l'attire par magie, dites qu'une vieille femme, qui fait passer les verrues et les taches de rousseur, entend mieux la sympathie que moi.

L'ÉVÊQUE.

De quoi cela servira-t-il ? Berlichingen s'est emparé de lui. S'il vient nous voir, il voudra repartir.

LIEBETRAUT.

La question n'est pas de savoir s'il voudra, mais s'il pourra. Le serrement de main d'un prince et le sourire d'une belle femme ! Point de Weislingen qui s'en détache. J'y cours et me recommande à Votre Grâce.

L'ÉVÊQUE.

Bon voyage !

ADÉLAÏDE.

Adieu ! (Il sort.)

L'ÉVÊQUE.

S'il est une fois ici, je me repose sur vous.

ADÉLAÏDE.

Voulez-vous m'employer comme gluaux ?

L'ÉVÊQUE.

Non pas.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, comme chanterelle ?

L'ÉVÊQUE.

Non, c'est le rôle de Liebetraut. Je vous en prie, ne me refusez pas ce que nul autre ne peut faire pour moi.

ADÉLAÏDE.

Nous verrons !

JEAN DE SELBITZ, GŒTZ.

SELBITZ.

Tout le monde vous approuvera d'avoir déclaré la guerre à ceux de Nuremberg.

GŒTZ.

Cela m'aurait mangé le cœur, si j'avais tardé à leur solder ce compte. Il est manifeste qu'ils ont livré mon vassal aux Bambergeois. Je les ferai souvenir de moi.

SELBITZ.

Ils ont une vieille rancune contre vous.

GŒTZ.

Et moi contre eux : je suis charmé qu'ils aient commencé.

SELBITZ.

Les villes impériales et les prêtres sont ligués de tout temps.

GŒTZ.

Ils ont leurs motifs.

SELBITZ.

Il nous faut la leur donner chaude.

GŒTZ.

Je comptais sur vous. Plût à Dieu que le bourgmestre de Nuremberg, avec sa chaîne d'or autour du cou, tombât dans nos filets ! Avec tout son esprit, il aurait de quoi s'étonner.

SELBITZ.

J'apprends que Weislingen est de nouveau dans votre parti : se joindra-t-il à nous ?

GŒTZ.

Pas encore ; il a ses raisons pour n'oser pas de sitôt nous secourir ouvertement ; mais il suffit, pour le moment, qu'il ne soit pas contre nous. Le prêtre est sans lui comme la chasuble sans le prêtre.

SELBITZ.

Quand nous mettrons-nous en campagne ?

GŒTZ.

Demain ou après-demain. Il passera bientôt des marchands de Bamberg et de Nuremberg, venant de la foire de Francfort. Nous ferons une bonne prise.

SELBITZ.

Dieu le veuille ! (Ils sortent.)

ADÉLAÏDE, UNE FILLE D'HONNEUR.

ADÉLAÏDE.

Il est là, dis-tu ? J'ai peine à le croire.

LA FILLE D'HONNEUR.

Si je ne l'avais vu moi-même, je dirais que j'en doute.

ADÉLAÏDE.

L'évêque peut enchâsser Liebetraut dans l'or : il a fait un coup de maître.

LA FILLE D'HONNEUR.

Je l'ai vu, comme il allait entrer dans le château. Il montait un cheval blanc. L'animal s'est effrayé, au moment où il approchait du pont, et il refusait d'avancer. Le peuple était accouru de toutes les rues pour voir Weislingen, et se félicitait de l'indocilité de sa monture. On le saluait de tous côtés, et il saluait tout le monde. Il se tenait à cheval avec une agréable insouciance, et, par ses ca-

resses et ses menaces, il a fait passer enfin à son destrier la porte du château, avec Liebetraut et quelques hommes.

ADÉLAÏDE.

Comment te plaît-il ?

LA FILLE D'HONNEUR.

Comme il est rare qu'un homme m'ait plu. Il ressemble à l'empereur, (elle montre le portrait de Maximilien) comme s'il était son fils : seulement le nez un peu plus petit ; les mêmes yeux caressants, brun clair ; comme lui, de beaux cheveux blonds, et tourné comme une poupée ; un peu de tristesse sur le visage… Je ne sais… il m'a charmée.

ADÉLAÏDE.

Je suis impatiente de le voir.

LA FILLE D'HONNEUR.

Ce serait un mari fait pour vous.

ADÉLAÏDE.

Folle !

LA FILLE D'HONNEUR.

Les enfants et les fous… (Entre Liebetraut.)

LIEBETRAUT.

Àprésent, madame, que mérité-je ?

ADÉLAÏDE.

Des cornes de votre femme ! Car, à juger par ceci, vous avez déjà, par votre babil, détourné de son devoir l'honnête femme de plus d'un voisin.

LIEBETRAUT.

Non pas, madame, je l'ai ramenée à son devoir, voulez-vous dire : car, si cela est arrivé, je l'ai cajolée sur le lit de son mari.

ADÉLAÏDE.

Comment avez-vous fait pour l'amener ?

LIEBETRAUT.

Vous savez trop bien comme on prend les bécasses : dois-je encore vous enseigner mes ruses ?... J'ai fait d'abord comme si je ne savais rien, et n'avais rien appris de sa conduite ; et par là je l'ai mis dans la fâcheuse nécessité de me conter toute l'histoire. Je l'ai aussitôt considérée d'un tout autre côté que lui ; je ne pouvais deviner... je ne pouvais comprendre... et ainsi de suite. Après, j'ai parlé de Bamberg à tort et à travers, les grandes choses, les petites ; j'ai réveillé certains vieux souvenirs, et, quand j'eus occupé son imagination, je renouai effectivement une quantité de fils que je trouvais rompus. Il ne savait ce qui se passait en lui ; il sentait pour Bamberg un nouvel attrait ; il voulait... sans vouloir. Comme il descendait dans son cœur, et cherchait à débrouiller cela, beaucoup trop occupé en lui-même pour être sur ses gardes, je lui jetai autour du cou une corde formée de trois fils bien forts, faveur des dames, faveur des princes et flatterie, et voilà comme je l'ai traîné ici.

ADÉLAÏDE.

Que lui avez-vous dit de moi ?

LIEBETRAUT.

La pure vérité : que vous aviez des difficultés au sujet de vos biens… que vous aviez espéré, comme il avait tant de crédit auprès de l'empereur, qu'il pourrait aisément terminer cela.

ADÉLAÏDE.

Bien !

LIEBETRAUT.

L'évêque vous l'amènera.

ADÉLAÏDE.

Je les attends… (Liebetraut se retire) dans des dispositions avec lesquelles j'attends rarement une visite.

BERLICHINGEN, SELBITZ, GEORGE, EN CAVALIER.

GŒTZ.

Tu ne l'as pas trouvé, George ?

GEORGE.

Il était parti la veille pour Bamberg avec Liebetraut et deux serviteurs.

GŒTZ.

Je ne comprends pas où cela doit aboutir.

SELBITZ.

Moi, je le comprends : votre réconciliation a été un peu trop prompte pour être durable. Ce Liebetraut est un drôle rusé, par qui il s'est laissé enjôler.

GŒTZ.

Crois-tu qu'il viole notre alliance ?

SELBITZ.

Le premier pas est fait.

GŒTZ.

Je ne crois pas. Qui sait s'il n'était pas forcé d'aller à la cour ! On lui doit encore de l'argent. Espérons pour le mieux.

SELBITZ.

Plût à Dieu qu'il le méritât et qu'il agît pour le mieux !

GŒTZ.

J'imagine une ruse : nous habillerons George de la dépouille du cavalier bambergeois, et nous lui ferons prendre son sauf-conduit ; il ira jusqu'à Bamberg et verra ce qui se passe.

GEORGE.

Voilà ce que j'ai longtemps espéré !

GŒTZ.

C’est ta première course. Sois prudent, mon garçon : je serais fâché qu’il t’arrivât malheur.

GEORGE.

Laissez seulement ! Je ne serai pas embarrassé, quand même toute une troupe fourmillerait autour de moi ; je m’en inquiète comme si c’étaient des rats et des souris. (Ils sortent.)

L’ÉVÊQUE, WEISLINGEN.

L’ÉVÊQUE.

Tu ne veux pas te laisser retenir plus longtemps ?

WEISLINGEN.

Vous ne demanderez pas que je viole mon serment.

L’ÉVÊQUE.

J’aurais pu demander que tu ne le prêtasses pas. Quel esprit te guidait ? Ne pouvais-je te délivrer sans cela ? Ai-je si peu de crédit à la cour impériale ?

WEISLINGEN.

C’est fait : pardonnez-moi, si vous pouvez.

L’ÉVÊQUE.

Je ne puis comprendre ce qui t’obligeait le moins du monde de faire ce pas. Renoncer à moi ! N’y avait-il pas cent autres conditions pour ta délivrance ? Ne tenons-nous pas son vassal ? N’aurais-je pas assez donné d’argent, et ne l’aurais-je pas derechef

apaisé ? Nos projets contre lui et ses compagnons auraient suivi leur cours… Ah ! je ne songe pas que je parle à son ami, qui travaille maintenant contre moi, et qui peut aisément détruire l'effet des mines qu'il a lui-même creusées.

WEISLINGEN.

Monseigneur !

L'ÉVÊQUE.

Et pourtant… lorsque je revois ton visage, que j'entends ta voix… c'est impossible, impossible !

WEISLINGEN.

Adieu, monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Je te donne ma bénédiction. Autrefois, quand tu partais, je te disais : « Au revoir. » À présent !… puissions-nous ne nous revoir jamais !

WEISLINGEN.

Les choses peuvent beaucoup changer.

L'ÉVÊQUE.

Peut-être te reverrai-je une fois, comme ennemi, devant mes murailles, ravager les campagnes qui te doivent aujourd'hui leur état florissant.

WEISLINGEN.

Non, monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Tu ne peux dire non. Les États séculiers, mes voisins, ont tous une dent contre moi. Aussi longtemps que je t'avais… Allez, Weislingen ! Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez mis à néant un grand ouvrage ! Allez !

WEISLINGEN.

Et je ne sais que répondre. (L'évêque sort. Franz entre en scène.)

FRANZ.

Adélaïde vous attend. Elle est souffrante, et ne veut pas néanmoins vous laisser partir sans adieu.

WEISLINGEN.

Viens.

FRANZ.

Il est donc certain que nous partons ?

WEISLINGEN.

Dès ce soir.

FRANZ.

C'est pour moi comme si je devais quitter ce monde.

WEISLINGEN.

Pour moi aussi, et, de plus, sans savoir où je vais.

ADÉLAÏDE, LA FILLE D'HONNEUR.

LA FILLE D'HONNEUR.

Vous semblez pâle, madame.

ADÉLAÏDE.

Je ne l'aime pas, et pourtant je voudrais qu'il restât. Vois-tu, je pourrais vivre avec lui, quoique je n'en voulusse pas pour mari.

LA FILLE D'HONNEUR.

Croyez-vous qu'il parte ?

ADÉLAÏDE.

Il est chez l'évêque pour lui faire ses adieux.

LA FILLE D'HONNEUR.

Plus tard il lui reste encore à soutenir un pénible combat.

ADÉLAÏDE.

Que veux-tu dire ?

LA FILLE D'HONNEUR.

Que demandez-vous, madame ? Vous avez pris son cœur à l'hameçon, et, s'il veut se dégager, il saignera. (La fille d'honneur se retire. Entre Weislingen.)

WEISLINGEN.

Vous êtes souffrante, madame ?

ADÉLAÏDE.

Cela doit vous être indifférent. Vous nous quittez, vous nous quittez pour toujours : que vous importe si nous vivons ou mourons ?

WEISLINGEN.

Vous me méconnaissez.

ADÉLAÏDE.

Je vous prends tel que vous vous donnez.

WEISLINGEN.

L'apparence trompe.

ADÉLAÏDE.

Ainsi vous êtes un caméléon ?

WEISLINGEN.

Si vous pouviez voir dans mon cœur !

ADÉLAÏDE.

Il s'offrirait à mes yeux de belles choses.

WEISLINGEN.

Assurément ! Vous y trouveriez votre image.

ADÉLAÏDE.

Dans quelque recoin, avec les portraits de familles éteintes. Je vous en prie, Weislingen, songez que vous parlez à moi. Les fausses paroles ont beaucoup de pouvoir, quand elles sont le masque de nos actions. Un masque qui est reconnaissable joue un triste rôle. Vous ne désavouez pas vos actions, et vos paroles y sont contraires : que faut-il penser de vous ?

WEISLINGEN.

Ce que vous voudrez. Je me sens si excédé de ce que je suis, que je m'inquiète peu de ce qu'on pensera de moi.

ADÉLAÏDE.

Vous venez prendre congé ?

WEISLINGEN.

Permettez-moi de vous baiser la main, et je vous dis adieu ! Vous m'en faites souvenir ! Je ne songeais pas... Je suis importun, madame.

ADÉLAÏDE.

Vous l'entendez mal : je voulais vous mettre à l'aise, car vous désirez partir.

WEISLINGEN.

Oh ! dites que je le dois. Si le devoir de chevalier, si une promesse sacrée ne m'entraînait pas...

ADÉLAÏDE.

Allez ! allez ! contez cela aux jeunes filles qui lisent le Theuerdank, et qui souhaitent un époux de ce caractère. Devoir de chevalier, jeu d'enfant !

WEISLINGEN.

Vous ne pensez pas ainsi.

ADÉLAÏDE.

Sur ma parole, vous dissimulez ! Qu'avez-vous promis ? Et à qui ? Engager votre foi à un homme qui manque à la sienne envers l'empereur et l'Empire ; l'engager, dans l'instant même où il encourt la peine du ban pour vous avoir fait prisonnier ! Engager votre foi, qui ne peut être plus valable qu'un serment injuste et forcé ! Nos lois ne délient-elles pas de pareilles promesses ? Persuadez cela aux enfants qui croient au Rubezahl. Il y a d'autres choses là-dessous. Devenir l'ennemi de l'Empire ! l'ennemi de la paix et de la félicité publique ! l'ennemi de l'empereur ! le complice d'un brigand ! Toi, Weislingen, avec ton cœur tendre !

WEISLINGEN.

Si vous le connaissiez…

ADÉLAÏDE.

Je voudrais lui rendre justice. Il a une âme grande, indomptable. Et justement pour cela, malheur à toi, Weislingen ! Va, et figure-toi que tu es son compagnon. Va, et laisse-toi gouverner. Tu es amical, obligeant…

WEISLINGEN.

Il l'est aussi.

ADÉLAÏDE.

Mais tu es flexible et il ne l'est pas. Insensiblement, il t'entraînera ; tu deviendras l'esclave d'un gentilhomme, quand tu pourrais commander à des princes… Mais c'est une barbarie de te faire prendre en dégoût ta condition future.

WEISLINGEN.

Si tu avais vu quel aimable accueil il m'a fait !

ADÉLAÏDE.

Aimable ! Tu lui en sais gré ? C'était son devoir. Et qu'aurais-tu perdu, s'il t'avait rebuté ? Cela aurait dû m'être plus agréable. Un homme orgueilleux comme lui !

WEISLINGEN.

Vous parlez de votre ennemi.

ADÉLAÏDE.

Je parlais pour votre liberté… et ne sais après tout quel intérêt j'y prends. Adieu.

WEISLINGEN.

Permettez encore un moment ! (Il prend la main d'Adélaïde et se tait.)

ADÉLAÏDE.

Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

WEISLINGEN, APRÈS UN MOMENT DE SILENCE.

Je dois partir.

ADÉLAÏDE.

Allez.

WEISLINGEN.

Madame… je ne puis.

ADÉLAÏDE.

Vous le devez.

WEISLINGEN.

Est-ce là votre dernier regard ?

ADÉLAÏDE.

Allez, je suis malade, fort à contre-temps.

WEISLINGEN.

Ne me regardez pas ainsi.

ADÉLAÏDE.

Veux-tu donc être notre ennemi et que l'on te sourie ? Va.

WEISLINGEN.

Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Je vous hais. (Entre Franz.)

FRANZ.

Monseigneur, l'évêque vous fait demander.

ADÉLAÏDE.

Allez ! allez !

FRANZ.

Il vous prie de venir au plus tôt.

ADÉLAÏDE.

Allez ! allez !

WEISLINGEN.

Je ne vous fais pas mes adieux. Je vous reverrai. (Il sort.)

ADÉLAÏDE.

Me revoir ! Nous ne le permettrons pas. Marguerite, s'il vient, renvoie-le. Je suis malade, j'ai la migraine, je dors… Renvoie-le. Si l'on peut le gagner encore, c'est par cette voie. (Elle sort.)

WEISLINGEN, FRANZ.

WEISLINGEN.

Elle ne veut pas me voir ?

FRANZ.

Il se fait nuit : dois-je seller les chevaux ?

WEISLINGEN.

Elle ne veut pas me voir ?

FRANZ.

Pour quelle heure monseigneur commande-t-il les chevaux ?

WEISLINGEN.

Il est trop tard ! Nous restons ici.

FRANZ.

Dieu soit loué ! (Il sort.)

WEISLINGEN.

Tu restes ! Sois sur tes gardes : la tentation est grande. Mon cheval s'est effrayé, comme je voulais franchir la porte du château : mon bon génie se plaçait devant lui ; il connaissait les dangers qui m'attendaient ici… Mais ces nombreuses affaires de l'évêque, que je laissais inachevées, n'est-il pas juste au moins de les mettre en ordre, afin qu'un successeur puisse les reprendre où je les ai laissées ? Je puis faire tout cela sans offenser Berlichingen et notre alliance. Car ils ne doivent pas me retenir ici… Il vaudrait mieux cependant n'être pas venu. Mais je partirai demain… ou après-demain. (Il sort.)

GŒTZ, SELBITZ, GEORGE.

SELBITZ.

Vous le voyez, il en est allé comme j'ai dit.

GŒTZ.

Non ! non ! non !

GEORGE.

Croyez que je vous fais un rapport véritable. J'ai fait comme vous l'avez ordonné : j'ai pris le sarrau du Bambergeois et son sauf-conduit, et, pour gagner du moins de quoi boire et manger, j'ai escorté jusqu'à Bamberg des paysans de Reineck.

SELBITZ.

Sous ton déguisement ? Cela aurait pu mal tourner pour toi.

GEORGE.

C'est aussi à quoi je songe après coup. Un cavalier qui réfléchit d'avance à ces choses-là ne fera pas beaucoup de chemin. J'arrivai à Bamberg, et tout de suite j'entendis raconter dans l'auberge, que Weislingen et l'évêque étaient réconciliés, et qu'on parlait beaucoup d'un mariage avec la veuve du seigneur de Walldorf.

GŒTZ.

Bavardages !

GEORGE.

Je le vis comme il la conduisait à table. Elle est belle, par ma foi, elle est belle ! Nous saluâmes tous, elle nous rendit notre salut ; il fit un signe de tête, et paraissait fort joyeux. Ils passèrent, et le peuple disait tout bas : « Quel beau couple ! »

GŒTZ.

Cela peut être.

GEORGE.

Écoutez la suite. Le lendemain, comme il allait à la messe, je pris mon temps. Il était seul avec un page. Je me plaçai auprès de l'escalier, et lui dis doucement : « Deux mots, de la part de votre Berlichingen. » Il fut troublé ; je vis sur son visage l'aveu de son crime ; il eut à peine le cœur de me regarder, moi, mauvais apprenti cavalier.

SELBITZ.

Cela prouve que sa conscience était encore plus mauvaise que ta condition.

GEORGE.

« Tu es Bambergeois ? dit-il. — Je vous apporte les salutations du chevalier Berlichingen, lui dis-je, et je dois vous demander… — Viens demain matin chez moi, reprit-il, nous en dirons davantage. »

GŒTZ.

Yes-tu allé ?

GEORGE.

Certainement, j'y suis allé, et j'ai dû attendre dans l'antichambre longtemps, longtemps. Et les pages vêtus de soie me regardaient par devant et par derrière. Je disais en moi-même : « Regardez… » Enfin on me fit entrer ; il paraissait mécontent : ça m'était égal. Je m'avançai vers lui et fis ma commission. Il prit

un air fâché, comme un homme qui n'a point de cœur et ne veut pas qu'on s'en aperçoive. Il s'étonna que vous lui fissiez demander compte par un novice comme moi. Cela me fâcha. Je lui dis qu'il n'y avait que deux sortes de gens, les honnêtes et les fourbes, et que je servais Gœtz de Berlichingen. Alors il se mit à enfiler toutes sortes de propos détournés, qui finirent par ceci, que vous l'aviez surpris, qu'il ne vous devait rien, et qu'il ne voulait rien avoir à faire avec vous.

GŒTZ.

Tiens-tu cela de sa bouche ?

GEORGE.

Cela et bien d'autres choses… Il m'a menacé…

GŒTZ.

Il suffit ! Ce serait encore un de perdu ! Loyauté, confiance, vous m'avez de nouveau trompé ! Pauvre Marie ! Comment t'apprendrai-je cela ?

SELBITZ.

J'aimerais mieux perdre mon autre jambe que d'être un pareil faquin. (Ils s'éloignent.)

ADÉLAÏDE, WEISLINGEN.

ADÉLAÏDE.

Le temps commence à me devenir d'une longueur insupportable ; je ne puis parler, et je rougis de feindre avec vous. Ennui, tu es plus dévorant qu'une fièvre lente.

WEISLINGEN.

Êtes-vous déjà lasse de moi ?

ADÉLAÏDE.

De vous moins que de votre société. Je voudrais que vous fussiez où vous vouliez aller, et que nous ne vous eussions pas retenu.

WEISLINGEN.

Telle est la faveur des femmes ! Elle couve d'abord, avec un zèle maternel, nos plus chères espérances ; puis, comme une poule inconstante, elle déserte le nid, et abandonne sa postérité, déjà près d'éclore, à la mort et à la pourriture.

ADÉLAÏDE.

Médisez des femmes ! Le joueur imprudent déchire et foule aux pieds les cartes, cause innocente de sa perte. Mais laissez-moi vous parler un peu des hommes. Qu'êtes-vous donc, vous autres, pour parler d'inconstance, vous qui êtes rarement ce que vous voulez, et jamais ce que vous devriez être ? Rois en ornements de fêtes, enviés de la foule ! Que donnerait la femme d'un tailleur pour avoir autour du cou un fil des perles, cousues au bas de votre manteau, que vos talons repoussent dédaigneusement !

WEISLINGEN.

Vous êtes amère.

ADÉLAÏDE.

C’est l’antistrophe de votre chant. Avant que je vous connusse, Weislingen, il m’est arrivé comme à la femme du tailleur. La renommée aux cent voix, soit dit sans métaphore, vous avait si étrangement préconisé, que je me laissai séduire, et souhaitai que cette quintessence du sexe mâle, ce Weislingen, ce phénix, parût devant mes yeux. Mon souhait fut accompli.

WEISLINGEN.

Et le phénix se trouva être tout simplement un coq domestique.

ADÉLAÏDE.

Non, Weislingen, je pris intérêt à vous.

WEISLINGEN.

Il semblait…

ADÉLAÏDE.

Et c’était vrai ; car, en vérité, vous surpassiez votre renommée. La foule n’apprécie que le reflet du mérite. Mais, comme il est dans mon caractère de ne pouvoir approfondir les personnes auxquelles je veux du bien, nous avons vécu quelque temps près l’un de l’autre ; il me manquait quelque chose, et je ne savais ce que je regrettais de ne pas trouver en vous. Enfin mes yeux s’ouvrirent. Je voyais, au lieu de l’homme actif, qui imprimait la vie aux affaires d’une principauté, qui n’oubliait, à côté de cela, ni lui ni sa renommée, qui sur cent grandes entreprises, comme sur des montagnes entassées, s’était élevé jusqu’aux nues : je voyais tout à coup un homme gémissant comme un poëte malade, mélancolique comme une fraiche jeune fille, et plus oisif qu’un vieux gar-

çon. D'abord je l'attribuai à votre malheur, qui, récent encore, vous pesait sur le cœur, et je vous excusais de mon mieux. Mais à présent, que votre état semble empirer de jour en jour, vous devez me pardonner, si je vous retire ma faveur. Vous la possédez sans titre ; je l'avais donnée pour la vie à un autre, qui ne pouvait vous la transmettre.

WEISLINGEN.

Ainsi vous m'abandonnez !

ADÉLAÏDE.

Non pas avant que toute espérance soit perdue. Dans ces circonstances, la solitude est dangereuse… Pauvre malheureux ! Vous êtes aussi découragé qu'un amant à qui sa première maîtresse devient infidèle, et c'est justement pourquoi je ne vous abandonne pas. Donnez-moi la main, et pardonnez-moi ce que l'amour m'a fait dire.

WEISLINGEN.

Si tu pouvais m'aimer, si tu pouvais accorder à mon ardeur brûlante quelque rafraîchissement ! Adélaïde, tes reproches sont souverainement injustes. Si tu pouvais soupçonner la centième partie de ce qui se passe en moi depuis quelque temps, tu ne m'aurais pas si impitoyablement tourmenté par la prévenance, l'indifférence et le mépris… Tu souris !… Pour me remettre d'accord avec moi-même, après ma démarche précipitée, il m'a fallu plus d'un jour. Travailler contre l'homme dont le souvenir a réveillé chez moi une si vive affection !

ADÉLAÏDE.

Homme étrange, qui peux aimer celui que tu envies ! C'est comme si je portais des munitions à mon ennemi.

WEISLINGEN.

Je le sens bien, il n'y a plus à différer. Il est informé que je suis redevenu Weislingen, et il choisira son temps pour nous prendre à son avantage. Et nous ne sommes pas, Adélaïde, aussi négligents que tu l'imagines. Nos cavaliers sont renforcés et sur leurs gardes ; nos négociations se poursuivent, et la diète d'Augsbourg doit, je l'espère, amener nos projets à maturité.

ADÉLAÏDE.

Vous irez ?

WEISLINGEN.

Si je pouvais emporter une espérance ! (Il lui baise la main.)

ADÉLAÏDE.

Oh ! les incrédules ! Toujours des gages et des miracles ! Va, Weislingen, et achève l'ouvrage. L'intérêt de l'évêque, le tien, le mien, sont tellement entremêlés, que, même par simple politique…

WEISLINGEN.

Tu railles peut-être.

ADÉLAÏDE.

Je ne raille point. Mes biens sont dans les mains de ce duc orgueilleux ; Gœtz ne laissera pas longtemps les tiens sans insulte ;

et, si nous ne restons pas ligués comme nos ennemis, si nous ne mettons pas l'empereur de notre côté, nous sommes perdus.

WEISLINGEN.

Je suis sans inquiétude. La plus grande partie des princes pensent comme nous. L'empereur demande des secours contre les Turcs, et, en échange, il est juste qu'il nous soutienne à son tour. Quelle joie pour moi d'arracher tes biens à d'insolents ennemis, de mettre sur l'oreiller ces têtes turbulentes de Souabe, d'assurer le repos de l'évêché, de nous tous, et puis ?…

ADÉLAÏDE.

Un jour amène l'autre, et l'avenir est dans les mains de la destinée.

WEISLINGEN.

Mais il faut vouloir.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, nous voulons.

WEISLINGEN.

Certainement ?

ADÉLAÏDE.

Eh oui ! Partez !

WEISLINGEN.

Enchanteresse !

LE BEAU-PÈRE, GŒTZ, SELBITZ, À TABLE ; LE GENDRE VIENT À EUX.

GŒTZ.

C'était le plus sage de terminer ainsi heureusement et joyeusement votre querelle par un mariage.

LE BEAU-PÈRE.

C'est mieux que je n'aurais pu le rêver. Le repos et la paix avec mon voisin, et, avec cela, une fille bien pourvue.

LE GENDRE.

Et moi, en possession du fonds en litige et, par-dessus, du plus joli minois de tout le village. Plût à Dieu que vous vous y fussiez décidé plus tôt !

SELBITZ.

Combien de temps avez-vous plaidé ?

LE BEAU-PÈRE.

Près de huit années. J'aimerais mieux avoir la fièvre le double de ce temps-là que de recommencer. C'est un tiraillement que vous ne pouvez croire, jusqu'à ce qu'on ait arraché à ces perruques une sentence. Et qu'avons-nous ensuite ? Le diable emporte l'assesseur Sapoupi ! C'est un damné Italien à face noire !

LE GENDRE.

Oui, c'est un furieux drôle. J'y suis allé deux fois.

LE BEAU-PÈRE.

Et moi trois. Et voyez-vous, messieurs, nous obtenons enfin une sentence, qui me donne droit autant qu'à lui, et à lui autant qu'à moi ; et nous restions là comme deux niais, jusqu'à ce qu'enfin notre Seigneur Dieu m'ait inspiré de lui donner ma fille et l'objet en litige par surcroît.

GŒTZ. Il boit.

Bon accord à l'avenir !

LE BEAU-PÈRE.

Dieu nous le donne ! Mais, quoi qu'il arrive, je ne plaiderai plus de ma vie. Que d'argent cela coûte ! Chaque révérence que vous fait un procureur, vous devez la payer.

SELBITZ.

Vous avez pourtant chaque année les inspections de la justice impériale.

LE BEAU-PÈRE.

Je n'en ai rien aperçu. Maints beaux écus m'ont glissé des doigts. C'est inouï ce qu'il faut débourser !

GŒTZ.

Comment cela ?

LE BEAU-PÈRE.

Ah ! tous vous tendent la main. L'assesseur, à lui seul, Dieu le lui pardonne ! m'a pris dix-huit florins d'or.

LE GENDRE.

Qui ?

LE BEAU-PÈRE.

Qui d'autre que ce Sapoupi ?

GŒTZ.

C'est infâme.

LE BEAU-PÈRE.

Bon ! je devais lui en payer vingt. Et, lorsque je les lui eus comptés, dans la grande salle de sa maison de campagne, qui est magnifique, je sentis mon cœur presque brisé de chagrin. Car, voyez-vous, une maison et une basse-cour, c'est bien : mais d'où faut-il tirer de l'argent comptant ? J'étais là, Dieu sait dans quel état ! Je n'avais pas dans ma bourse un rouge liard pour la route. Enfin je pris courage, et le lui représentai. Quand il vit que l'eau m'en venait aux yeux, il me rejeta deux florins et me renvoya.

LE GENDRE.

Ce n'est pas possible ! Sapoupi !

LE BEAU-PÈRE.

Pourquoi t'étonner ? Certainement. Point d'autre.

LE GENDRE.

Que le diable l'emporte ! Il m'a pris aussi quinze florins d'or.

LE BEAU-PÈRE.

Malédiction !

SELBITZ.

Gœtz !... Et nous sommes des brigands !

LE BEAU-PÈRE.

Voilà pourquoi la sentence était si louche ! Le chien !

GŒTZ.

Il ne faut pas laisser cela impuni.

LE BEAU-PÈRE.

Que devons-nous faire ?

GŒTZ.

Rendez-vous à Spire. C'est justement le temps de l'inspection. Faites votre déclaration : ils devront examiner la chose, et vous feront rendre votre argent.

LE GENDRE.

Croyez-vous que nous en venions à bout ?

GŒTZ.

Si je pouvais lui donner sur les oreilles, j'oserais vous le promettre.

SELBITZ.

La somme vaut bien une tentative.

GŒTZ.

Il m'est arrivé de monter à cheval pour le quart de cela.

LE BEAU-PÈRE, AU GENDRE.

Qu'en penses-tu ?

LE GENDRE.

Essayons ! advienne que pourra. (Entre George.)

GEORGE.

Les Nurembergeois sont en marche.

GŒTZ.

Où ?

GEORGE.

Si nous partons sans aucun bruit, nous les surprendrons entre Beerheim et Muhlbach, dans la forêt.

SELBITZ.

Àmerveille !

GŒTZ.

Venez, enfants. (Au beau-père et au gendre.) Dieu vous garde, mes amis ! Qu'il nous aide tous à soutenir nos droits !

LES PAYSANS.

Grand merci ! Vous ne voulez pas rester à souper ?

GŒTZ.

Impossible. Adieu.

Acte III

DEUX MARCHANDS DE NUREMBERG.

PREMIER MARCHAND.

Attendons ici, car l'empereur doit y passer. Il monte justement par la grande allée.

DEUXIÈME MARCHAND.

Qui est avec lui ?

PREMIER MARCIAND.

Adelbert de Weislingen.

DEUXIÈME MARCHAND.

L'ami de Bamberg ? C'est bon.

PREMIER MARCHAND.

Nous nous jetterons à ses pieds, et je porterai la parole.

DEUXIÈME MARCHAND.

Bien ! les voici.

PREMIER MARCHAND.

Il a l'air de mauvaise humeur. (L'empereur et Weislingen approchent.)

L'EMPEREUR.

Je suis mécontent, Weislingen, et, quand je jette un regard sur ma vie passée, je me sens près de perdre courage. Tant d'entreprises inachevées ! tant d'autres malheureuses ! Et tout cela, parce qu'il n'est dans l'Empire si petit prince, qui n'attache plus d'importance à ses chimères qu'à mes pensées. (Les marchands se jettent à ses pieds.)

LE MARCHAND.

Très-illustre, très-puissant empereur !

L'EMPEREUR.

Qui êtes-vous ? qu'y a-t-il ?

LE MARCHAND.

Nous sommes de pauvres marchands de Nuremberg, sujets de Votre Majesté, et nous implorons son assistance. Gœtz de Berlichingen et Jean de Selbitz nous ont battus et pillés, nous trente, comme nous revenions de la foire de Francfort avec une escorte de Bambergeois. Nous implorons l'aide et le secours de Votre Majesté Impériale, autrement nous sommes tous ruinés et forcés de mendier notre pain.

L'EMPEREUR.

Juste ciel ! juste ciel ! qu'est-ce que cela ? L'un n'a qu'une main, l'autre n'a qu'une jambe : que feriez-vous donc, s'ils

avaient deux jambes et deux mains ?

LE MARCHAND.

Nous prions humblement Votre Majesté de jeter sur notre détresse un regard de compassion.

L'EMPEREUR.

Comme les choses vont !... Si un marchand vient à perdre un ballot de poivre, il faut appeler aux armes tout l'Empire ; et, s'il se présente des affaires de grande importance pour la majesté impériale et l'Empire, en sorte que royaumes, principautés, duchés et autres États y soient intéressés, personne ne peut vous rassembler.

WEISLINGEN, AUX MARCHANDS.

Vous venez dans un mauvais moment. Allez et restez quelques jours ici.

LES MARCHANDS.

Nous implorons Votre Grâce. (Ils s'éloignent.)

L'EMPEREUR.

Encore de nouvelles affaires ! Elles se succèdent comme les têtes de l'hydre.

WEISLINGEN.

Et ne peuvent être extirpées que par le fer et le feu et une courageuse résolution.

L'EMPEREUR.

Croyez-vous ?

WEISLINGEN.

Je ne vois rien de plus faisable, si Votre Majesté et les princes pouvaient s'entendre sur un autre démêlé insignifiant. Ce n'est point toute l'Allemagne qui se plaint de troubles. La Souabe et la Franconie couvent seules encore les restes de la fatale guerre intestine. Et là même il se trouve beaucoup de nobles et d'hommes libres qui soupirent après le repos. Si nous pouvions une fois nous délivrer de Sickingen, de Selbitz… de Berlichingen, le reste se dissiperait bientôt de soi-même. Car c'est eux dont l'esprit anime la multitude rebelle.

L'EMPEREUR.

Je voudrais ménager ces gens-là : ils sont nobles et vaillants ; si je faisais la guerre, j'aurais besoin d'eux en campagne.

WEISLINGEN.

Il serait à désirer qu'ils eussent dès longtemps appris à écouter leur devoir. Et puis il serait extrêmement dangereux de récompenser par des postes d'honneur leurs entreprises rebelles. Car c'est justement de cette douceur et de cette clémence impériale qu'ils ont si horriblement abusé jusqu'à ce jour ; et leur parti, qui fonde là-dessus sa confiance et son espoir, ne sera pas dompté, avant que nous les ayons fait disparaître de la face du monde, et que nous leur ayons enlevé absolument toute espérance de se relever jamais.

L'EMPEREUR.

Vous conseillez donc la rigueur ?

WEISLINGEN.

Je ne vois pas d'autre moyen de réprimer l'esprit de vertige qui s'empare de provinces entières. N'entendons-nous pas çà et là les nobles se plaindre, avec la plus grande amertume, que leurs sujets, leurs serfs, se révoltent contre eux et contestent avec eux, menacent de restreindre leur souveraineté héréditaire, en sorte qu'il en faut craindre les suites les plus funestes ?

L'EMPEREUR.

L'occasion serait belle maintenant pour agir contre Berlichingen et Selbitz : je voudrais seulement qu'on ne leur fît aucun mal. Je voudrais les tenir prisonniers, et puis ils devraient jurer de renoncer à toute vengeance, de rester tranquilles dans leurs châteaux et de ne pas rompre leur ban. À la prochaine session, je veux le proposer.

WEISLINGEN.

Une joyeuse et favorable acclamation épargnera à Votre Majesté la fin de son discours. (Ils s'éloignent.)

SICKINGEN, BERLICHINGEN.

SICKINGEN.

Oui, je viens demander à votre noble sœur son cœur et sa main.

GŒTZ.

En ce cas, je voudrais que vous fussiez venu plus tôt. Je dois vous dire que, pendant sa captivité, Weislingen a gagné son amour, l'a demandée en mariage, et je la lui ai promise. J'ai relâché l'oiseau, et il méprise la main secourable qui l'a nourri dans le besoin. Il voltige de côté et d'autre pour chercher sa pâture, Dieu sait sur quel buisson.

SICKINGEN.

Est-ce possible ?

GŒTZ.

Comme je vous le dis.

SICKINGEN.

Il a rompu un double lien. Je vous félicite de ne vous être pas unis plus étroitement avec le traître.

GŒTZ.

La pauvre fille, seule à l'écart, passe sa vie à prier et gémir.

SICKINGEN.

Nous la ferons chanter.

GŒTZ.

Quoi ! vous résolvez-vous à épouser une fille délaissée ?

SICKINGEN.

Cela vous fait honneur à tous deux d'avoir été trompés par lui. La pauvre fille devra-t-elle s'enfermer dans un couvent, parce

que le premier homme qu'elle a connu était un infâme ? Non pas, je persiste ; elle sera la reine de mes châteaux.

GŒTZ.

Je vous dis qu'elle ne le voyait pas avec indifférence.

SICKINGEN.

Ne me crois-tu pas en état de chasser l'ombre d'un misérable ? Allons auprès d'elle. (Ils sortent.)

UN CAPITAINE, OFFICIERS.

LE CAPITAINE.

Avançons prudemment, et ménageons nos gens le plus possible. Nous avons d'ailleurs l'ordre précis de le réduire à l'extrémité et de le prendre vivant. Ce sera difficile. En effet, qui osera s'attaquer à lui ?

PREMIER OFFICIER.

Sans doute ! Et il se défendra comme un sanglier. En somme, il ne nous a fait de sa vie aucun tort, et chacun se refusera à risquer, dans cette entreprise, bras et jambes pour l'empereur et l'Empire.

DEUXIÈME OFFICIER.

Ce serait une honte, si nous ne le prenions pas. Si seulement je le tiens une fois par son pourpoint, il n'échappera plus.

PREMIER OFFICIER.

N’allez pourtant pas le prendre avec les dents : il pourrait vous emporter les mâchoires. Bon jeune homme, de pareils personnages ne s’empoignent pas comme un voleur fugitif.

DEUXIÈME OFFICIER.

Nous verrons !

LE CAPITAINE.

Il doit avoir notre lettre à présent. Plus de lenteurs : envoyons une troupe pour l’observer.

DEUXIÈME OFFICIER.

Laissez-moi la conduire.

LE CAPITAINE.

Vous ne connaissez pas la contrée.

DEUXIÈME OFFICIER.

Un de mes gens est un enfant du pays.

LE CAPITAINE.

Soit, je le veux bien. (Ils s’éloignent.)

SICKINGEN, SEUL.

Tout marche à souhait. Elle a été un peu troublée de ma proposition… et m’a regardé des pieds à la tête. Je gage qu’elle me comparait avec son damoisea. Dieu merci, j’ose me présenter ! Elle a répondu peu de chose et confusément. Tant mieux ! Il faut que cela cuise quelque temps. Chez les jeunes filles qu’un chagrin

d'amour a blessées, une proposition de mariage vient bientôt à point. (Entre Gœtz.)

SICKINGEN.

Quelles nouvelles, beau-frère ?

GŒTZ.

Mis au ban de l'Empire.

SICKINGEN.

Quoi !

GŒTZ.

Tenez, lisez cette lettre édifiante ! L'empereur a ordonné contre moi une exécution, qui doit livrer mon corps en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs.

SICKINGEN.

Il faut d'abord qu'ils mettent la main à l'œuvre. Je me trouve ici très-à-propos.

GŒTZ.

Non, Sickingen, il vous faut partir… Vos grands projets pourraient être anéantis, si vous vous déclariez si mal à propos ennemi de l'Empire. Vous me serez à moi-même bien plus utile, si vous paraissez neutre. L'empereur vous aime, et ce qui peut m'arriver de pire est d'être fait prisonnier ; alors votre entremise me servira, et me tirera d'une détresse dans laquelle votre secours intempestif pourrait nous précipiter tous deux. Qu'arriverait-il en

effet ? L'expédition actuelle est dirigée contre moi : s'ils apprennent que tu es auprès de moi, ils enverront plus de troupes, et nous n'y gagnerons rien. L'empereur est à la source, et je serais dès à présent irrévocablement perdu, s'il était aussi aisé d'inspirer le courage, que de convoquer une troupe de gens.

SICKINGEN.

Je peux du moins vous faire joindre secrètement par une vingtaine de cavaliers.

GŒTZ.

Bien ! J'ai déjà dépêché George à Selbitz et mes cavaliers dans le voisinage. Cher beau-frère, quand mes gens seront rassemblés, cela fera une petite troupe, telle que peu de princes en ont vu réunie.

SICKINGEN.

Vous serez peu de gens contre une multitude.

GŒTZ.

C'est trop d'un loup pour un troupeau de moutons.

SICKINGEN.

Mais s'ils ont un bon berger ?

GŒTZ.

Cela t'inquiète ! Ce sont tous mercenaires. Et d'ailleurs le meilleur chevalier ne peut rien faire, quand il n'est pas maître de ses actions. C'est aussi de la sorte qu'ils vinrent à moi, un jour

que j'avais promis au comte palatin de servir contre Conrad Schotten ; il me présenta une instruction de la chancellerie, portant la manière dont je devais marcher et me conduire. Alors je rejetai le papier aux conseillers, et je dis : « Je ne saurais me conformer à cet ordre : j'ignore ce qui peut m'arriver ; cela ne se trouve pas dans l'instruction. Il faut que j'ouvre moi-même les yeux, et voie ce que j'ai à faire.

SICKINGEN.

Bon succès, frère ! Je veux partir sur-le-champ et t'envoyer ce que je pourrai rassembler à la hâte.

GŒTZ.

Viens encore auprès de nos femmes ; je les ai laissées ensemble. Je voudrais que tu eusses leur parole avant de partir. Ensuite envoie-moi les cavaliers, et reviens en secret chercher Marie ; car mon château, je le crains, ne sera bientôt plus une résidence convenable pour des femmes.

SICKINGEN.

Ayons bonne espérance. (Ils sortent.)

ADÉLAÏDE, FRANZ.

ADELAÏDE.

Ainsi les deux armées d'exécution sont déjà en chemin ?

FRANZ.

Oui, et mon maître a la joie de marcher contre vos ennemis. Je voulais le suivre d'abord, si volontiers que je vienne auprès de

vous. Et je vais repartir à présent, afin de revenir bientôt avec d'heureuses nouvelles. Mon maître me l'a permis.

ADÉLAÏDE.

Comment se porte-t-il ?

FRANZ.

Il est joyeux. Il m'a ordonné de vous baiser la main.

ADÉLAÏDE.

La voici… Tes lèvres sont brûlantes.

FRANZ, à part, posant la main sur son cœur.

Je brûle ici plus encore. (Haut.) Madame, vos serviteurs sont les plus heureux des hommes.

ADÉLAÏDE.

Qui commande contre Berlichingen ?

FRANZ.

Le seigneur de Sirau. Adieu, excellente dame ! Je pars. Ne m'oubliez pas.

ADÉLAÏDE.

Il te faut manger et boire et te reposer.

FRANZ.

Àquoi bon ? Je vous ai vue. Je ne sens ni la fatigue ni la faim.

ADÉLAIDE.

Je connais ta fidélité.

FRANZ.

Ah ! madame !

ADÉLAÏDE.

Tu n'y tiendras pas : repose-toi, et prends quelque nourriture.

FRANZ.

Vous prenez soin d'un pauvre jeune homme ! (Il sort.)

ADÉLAÏDE.

Il a les larmes aux yeux. Je l'aime de tout mon cœur. Personne n'eut jamais pour moi un aussi vif et aussi sincère attachement. (Elle sort.)

GŒTZ, GEORGE.

GEORGE.

Il veut vous parler lui-même. Je ne le connais pas ; c'est un homme de haute taille, aux yeux noirs et ardents.

GŒTZ.

Fais-le entrer. (Entre Lerse.)

GŒTZ.

Dieu vous garde ! Qu'est-ce que vous m'apportez ?

LERSE.

Ma personne. C'est peu de chose, mais tout ce que je suis, je vous l'offre.

GŒTZ.

Vous êtes le bienvenu chez moi, doublement bienvenu, un brave, et dans ce temps, où je n'espérais pas gagner de nouveaux amis, où je craignais plutôt d'heure en heure de perdre les anciens. Dites-moi votre nom.

LERSE.

Franz Lerse.

GŒTZ.

Je vous remercie, Franz, de m'avoir fait connaître un brave.

LERSE.

Une fois déjà je me suis fait connaître à vous, mais alors vous ne m'en avez pas remercié.

GŒTZ.

Je ne me souviens pas de vous.

LERSE.

J'en serais fâché. Vous souvient-il que vous étiez contre Conrad Schotten pour le comte palatin, et que vous voulûtes aller à Hassfurt pour le carnaval ?

GŒTZ.

Je m'en souviens.

LERSE.

Vous souvient-il d'avoir rencontré en chemin, près d'un village, vingt-cinq cavaliers ?

GŒTZ.

Très-bien. Je crus d'abord qu'ils n'étaient que douze, et je partageai ma troupe. Nous étions seize ; et je me postai près du village, derrière la grange, dans l'intention de les laisser passer outre. Je voulais ensuite les prendre à dos, comme j'en étais convenu avec le reste de la troupe.

LERSE.

Mais nous vous aperçûmes, et nous montâmes sur une hauteur près du village. Vous vous approchâtes et vous restiez en bas. Quand nous vîmes que vous ne vouliez pas monter, nous descendîmes.

GŒTZ.

Alors seulement je vis que j'avais mis la main dans la braise. Vingt-cinq contre huit. Il ne s'agissait pas de chômer. Ehrard Truchses me tua un homme : moi, je le renversai de cheval. S'ils s'étaient tous conduits comme lui et un de ses cavaliers, moi et ma petite troupe nous nous en serions mal trouvés.

LERSE.

L'homme dont vous parliez…

GŒTZ.

C'était le plus brave que j'eusse rencontré. Il me pressait vivement. Quand je croyais m'en être délivré, et voulais en attaquer un autre, il revenait à la charge et frappait rudement. Il me porta même un coup à travers mon brassard, et me blessa légèrement.

LERSE.

Lui avez-vous pardonné ?

GŒTZ.

Il ne me plaisait que trop bien.

LERSE.

Eh bien, j'espère que vous serez content de moi. J'ai fait mes preuves sur vous-même.

GŒTZ.

Est-ce toi ? Oh ! bienvenu, bienvenu ! Peux-tu dire, Maximilien, que tu as enrôlé dans tes troupes un homme pareil ?

LERSE.

Je suis surpris que vous ne m'ayez pas reconnu d'abord.

GŒTZ.

Pouvais-je imaginer que celui-là viendrait m'offrir ses services, qui, avec tant d'acharnement, avait tâché de me vaincre ?

LERSE.

C'est justement cela, monseigneur. Je sers comme cavalier dès ma jeunesse, et j'ai été aux prises avec maint chevalier. Quand

nous tombâmes sur vous, cela me réjouit. Je connaissais votre nom, et j'appris à vous connaître vous-même. Vous vous souvenez que je ne tenais pas ferme ; vous vîtes que ce n'était pas frayeur, car je revenais. Bref, j'appris à vous connaître, et dès ce moment je résolus de servir sous vous.

GŒTZ.

Combien de temps voulez-vous rester avec moi ?

LERSE.

Une année, sans solde.

GOTZ.

Non, vous serez traité comme un autre, et de plus en homme qui m'a donné à faire près de Remlin. (Entre George.)

GEORGE.

Jean de Selbitz vous salue. Il sera ici demain avec cinquante hommes.

GŒTZ.

Bien.

GEORGE.

Une troupe de soldats de l'Empire descend le long du Kocher, sans doute pour vous observer.

GOSTZ.

Combien sont-ils ?

GEORGE.

Cinquante.

GŒTZ.

Pas plus ! Viens, Lerse ; allons les écraser : quand Selbitz viendra, qu'il trouve déjà un peu d'ouvrage fait.

LERSE.

Ce sera un beau commencement de vendange.

GŒTZ.

Àcheval ! (Ils sortent.)

DEUX CAVALIERS DE L'EMPIRE SE RENCONTRENT.

PREMIER CAVALIER.

Que fais-tu ici ?

DEUXIÈME CAVALIER.

J'ai demandé la permission d'aller au plus pressé. Depuis la fausse alarme d'hier au soir, j'ai si mal aux entrailles, qu'il me faut à tout moment descendre de cheval.

PREMIER CAVALIER.

La troupe est-elle près d'ici ?

DEUXIÈME CAVALIER.

Àpeu près à une lieue, en remontant la forêt.

PREMIER CAVALIER.

Pourquoi te sauver jusqu'ici ?

DEUXIÈME CAVALIER.

Je t'en priée, ne me trahis pas. Je veux aller au prochain village, et voir si je ne peux guérir mon mal avec des applications chaudes. D'où viens-tu ?

PREMIER CAVALIER.

Du prochain village. J'ai été chercher du pain et du vin pour notre officier.

DEUXIÈME CAVALIER.

Bien ! il se régale à notre face, et il nous faut jeûner ! Le bel exemple !

PREMIER CAVALIER.

Reviens avec moi, drôle !

DEUXIÈME CAVALIER.

Je serais un fou ! Il y en a bien d'autres dans la troupe, qui jeûneraient volontiers, s'ils en étaient aussi loin que moi.

PREMIER CAVALIER.

Entends-tu ? des chevaux !

DEUXIÈME CAVALIER.

Oh ! malheur !

PREMIER CAVALIER.

Je grimpe sur un arbre.

DEUXIÈME CAVALIER.

Je me cache dans les roseaux. (Gols, Lerse, George et des cavaliers paraissent.)

GŒTZ.

Ici, le long de l'étang, et, à main gauche, dans le bois ; comme cela, nous les prendrons à dos. (Ils passent.)

PREMIER CAVALIER. Il descend de l'arbre.

Il ne fait pas bon ici. Michel !... Il ne répond pas ? Michel, ils sont partis. (Il s'avance vers le marais.) Michel ! Miséricorde ! Il est noyé. Michel ! Il ne m'entend pas ; il est mort. Te voilà donc crevé, poltron ! Nous sommes battus. Des ennemis, partout des ennemis ! (Gatz, George, paraissent à cheval.)

GŒTZ.

Halte-là, drôle, ou tu es mort !

LE CAVALIER.

Laissez-moi la vie.

GŒTZ.

Ton épée ! George, mène-le vers les autres prisonniers, que Lerse garde là-bas près du bois. Je veux atteindre leur officier fugitif. (Ils s'éloignent.)

LE CAVALIER.

Qu'est devenu le chevalier qui nous commandait ?

GEORGE.

Mon maître l'a renversé de cheval la tête la première, en sorte que son panache s'est planté dans la boue. Ses gens l'ont remis à cheval, et ils ont fui comme des possédés. (Ils s'éloignent.)

LE CAPITAINE, PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

Ils fuient de loin vers le camp.

LE CAPITAINE.

Il sera sur leurs talons. Faites avancer cinquante hommes jusqu'au moulin ; s'il se risque trop loin, vous l'attraperez peut-être. (Le chevalier s'éloigne. On amène le deuxième chevalier.)

LE CAPITAINE.

Comment va-t-il, jeune homme ? Avez-vous perdu en courant quelques andouillers ?

DEUXIÈME CHEVALIER.

Que la peste t'étouffe ! La plus forte ramure serait brisée comme verre. Diable d'homme ! Il s'est élancé sur moi : il m'a semblé que la foudre m'avait fait entrer sous terre.

LE CAPITAINE.

Remerciez seulement Dieu d'en être revenu.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Il n'y a pas de quoi remercier : j'ai deux côtes rompues. Où est le chirurgien ? (Ils s'éloignent.)

GŒTZ, SELBITZ.

GŒTZ.

Que dis-tu, Selbitz, de cette mise au ban de l'Empire ?

SELBITZ.

C'est un trait de Weislingen.

GŒTZ.

Le crois-tu ?

SELBITZ.

Je ne le crois pas, je suis certain.

GŒTZ.

Comment ?

SELBITZ.

Il était à la diète, te dis-je, et tournait autour de l'empereur.

GŒTZ.

Bien ! Encore un projet que nous ferons échouer !

SELBITZ.

Je l'espère.

GŒTZ.

Partons ! et ouvrons la chasse aux lièvres.

LE CAPITAINE, CHEVALIERS.

LE CAPITAINE.

Avec cela rien n'avance, messieurs. Il nous bat un détachement après l'autre, et ce qui n'est pas pris ou tué fuirait en Turquie, Dieu me pardonne, plutôt que de rentrer au camp. De la sorte nous devenons plus faibles tous les jours. Il faut, une fois pour toutes, en venir aux prises avec lui, et cela sérieusement. J'y serai en personne, et il verra avec qui il a affaire.

LE CHEVALIER.

C'est notre désir à tous ; seulement il connaît si bien le pays, il sait si bien tous les passages et les détours de la montagne, qu'il est aussi difficile à prendre qu'une souris dans un grenier.

LE CAPITAINE.

Nous le prendrons bien. Marchons d'abord sur Jaxthausen. Qu'il le veuille ou non, il faudra bien qu'il vienne défendre son château.

LE CHEVALIER.

Toute la troupe doit-elle marcher ?

LE CAPITAINE.

Sans doute ! Savez-vous qu'elle est déjà diminuée de cent soldats ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! hâtons-nous avant que tout le bloc de glace soit fondu ; il fait chaud dans le voisinage, et nous sommes là comme du beurre au soleil. (Ils s'éloignent.)

GŒTZ, SELBITZ, CAVALIERS.

GŒTZ.

Ils viennent en masse. Il était bien temps que les cavaliers de Sickingen se joignissent à nous.

SELBITZ.

Il faut nous partager. Je prendrai à main gauche et tournerai la colline.

GŒTZ.

Bien ! Et toi, Franz, mène-moi les cinquante, par la droite, à travers la forêt. Ils viennent par la bruyère ; je les recevrai de front. George, tu resteras avec moi. Et, quand vous verrez qu'ils m'attaquent, tombez aussitôt sur leurs flancs. Nous les attraperons. Ils ne croient pas que nous puissions leur faire tête. (Ils s'éloignent.)

LE CAPITAINE, LES TROUPES D'EXÉCUTION.

LE CAPITAINE.

Il tient dans la bruyère ! Voilà qui est impertinent. Il en sera puni. Quoi ! ne pas craindre le torrent qui se précipite sur lui ?

LE CHEVALIER.

Je ne voudrais pas vous voir à la tête de la troupe ; il a l'air de vouloir planter en terre, la tête en bas, le premier qui osera l'attaquer. Passez derrière.

LE CAPITAINE.

C'est à contre-cœur.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie. Vous êtes encore le lien de ce faisceau de baguettes : si vous le détachez, il vous les brisera comme des roseaux.

LE CAPITAINE.

Sonne, trompette, et vous, sonnez sa déroute. (Ils s'éloignent.)

SELBITZ, ACCOURANT AU GALOP, DE DERRIÈRE LA COLLINE.

Suivez-moi ! Qu'ils crient à leurs mains : Multipliez-vous ! (Il s'éloigne.)

LERSE, SORTANT DU BOIS.

Au secours de Gœtz ! Il est presque enveloppé. Brave Selbitz, tu l'as déjà un peu dégagé. Nous sèmerons la bruyère de ces têtes de chardons. (Ils passent. Tumulte.)

SELBITZ, BLESSÉ, CAVALIERS.

SELBITZ.

Posez-moi ici, et retournez à Gœtz.

PREMIER CAVALIER.

Permettez-nous de rester, monseigneur : vous avez besoin de nous.

SELBITZ.

Que l'un de vous monte sur la tour et voie ce qui se passe.

PREMIER CAVALIER.

Comment parviendrai-je là-haut ?

DEUXIÈME CAVALIER.

Monte sur mes épaules, tu pourras atteindre la brèche, et t'élever jusqu'au bord de la tour.

PREMIER CAVALIER. Il monte.

Ah ! monseigneur !

SELBITZ.

Que vois-tu ?

PREMIER CAVALIER.

Vos cavaliers fuient vers la colline.

SELBITZ.

Damnés coquins ! Je voudrais qu'ils tinssent, quand je devrais avoir une balle dans la tête. Qu'un de vous y coure et fulmine contre eux et les ramène. (Le cavalier part.) Vois-tu Gœtz ?

LE CAVALIER.

Je vois les trois plumes noires au milieu de la mêlée.

SELBITZ.

Nage, brave nageur ! Me voilà gisant !

LE CAVALIER.

Un panache blanc ! Qui est-il ?

SELBITZ.

Le capitaine.

LE CAVALIER.

Gœtz pousse à lui… Pouf ! Il tombe.

SELBITZ.

Le capitaine ?

LE CAVALIER.

Oui, monseigneur.

SELBITZ.

Bien ! bien !

LE CAVALIER.

Malheur ! malheur ! Je ne vois plus Gœtz.

SELBITZ.

Alors, meure Selbitz !

LE CAVALIER.

Quelle horrible mêlée, à la place où il était ! Et le panache bleu de George disparaît aussi.

SELBITZ.

Descends. Ne vois-tu pas Lerse ?

LE CAVALIER.

Rien. Tout est en confusion.

SELBITZ.

Il suffit. Viens. Comment se comportent les cavaliers de Sickingen ?

LE CAVALIER.

Bien. En voilà un qui fuit vers le bois. Encore un ! Un peloton tout entier ! Gœtz est perdu.

SELBITZ.

Descends.

LE CAVALIER.

Je ne puis... Bien ! bien ! Je vois Gœtz ! Je vois George !

SELBITZ.

Àcheval ?

LE CAVALIER.

Oui, à cheval ! Victoire ! victoire ! Ils fuient.

SELBITZ.

Les Impériaux ?

LE CAVALIER.

Le drapeau au milieu, Gœtz à leurs trousses… Ils se dispersent. Gœtz atteint l'enseigne… Il tient le drapeau. Il le tient. Une poignée de gens autour de lui… Mon camarade arrive jusqu'à Gœtz… Ils viennent. (Surviennent Gœtz, George, Lerse et une troupe de cavaliers.)

SELBITZ.

Bravo, Gœtz ! Victoire ! victoire !

GŒTZ. Il descend de cheval.

Elle est chère ! bien chère ! Tu es blessé, Selbitz ?

SELBITZ.

Tu es vivant et vainqueur ! J'ai fait peu de chose. Et mes chiens de cavaliers ! Comment t'en es-tu tiré ?

GŒTZ.

Cette fois il en a coûté de la peine. Et je dois ici la vie à George ; je la dois à Lerse. J'avais renversé le capitaine de son cheval. Ils tuent le mien et m'attaquent. George se fait jour jusqu'à moi, saute à bas de son cheval, et, comme l'éclair, je prends sa place ; lui, comme le tonnerre, il monte aussi sur un autre. (À George.) Comment t'es-tu retrouvé à cheval ?

GEORGE.

Au moment où un soldat allait vous frapper, je lui ai donné de l'épée dans le ventre, comme sa cuirasse se haussait. Il tombe, et, en vous délivrant d'un ennemi, je me fournis d'un cheval.

GŒTZ.

Alors nous fûmes arrêtés, jusqu'au moment où Franz se fit jour et nous joignit, et nous fauchâmes du milieu pour nous dégager.

LERSE.

Les chiens que je conduisais auraient dû faucher aussi par dehors, jusqu'à ce que nos faux se fussent rencontrées, mais ils se sont enfuis comme des Impériaux.

GŒTZ.

Tous fuyaient, amis et ennemis. Toi seule, petite troupe, tu as protégé mes derrières. J'avais assez à faire avec les drôles qui me tenaient tête. La chute de leur capitaine m'aida à les ébranler et ils s'enfuirent. J'ai leur drapeau et quelques prisonniers.

SELBITZ.

Le capitaine vous a échappe ?

GŒTZ.

Ils l'avaient sauvé sur l'entrefaite. Venez, enfants ! Venez, Selbitz !... Faites une civière de branchages... tu ne peux monter à cheval. Viens dans mon château. Ils sont dispersés. Mais nous sommes en petit nombre, et je ne sais s'ils n'ont point de réserve à faire avancer. Je veux vous régaler, mes amis. Un verre de vin fait plaisir après une pareille rencontre.

LE CAPITAINE, CAVALIERS.

Je voudrais vous égorger tous de ma main ! Pourquoi s'enfuir ? Il ne lui restait pas une poignée de monde. Fuir devant un seul homme ! Personne ne le croira que ceux qui se plairont à rire de nous. Allez courir les environs, vous, et vous, et vous. Si vous trouvez de nos cavaliers dispersés, ramenez-les ou tuez-les. Nous devons réparer ces brèches, quand il faudrait y briser nos épées.

GŒTZ, LERSE, GEORGE.

GŒTZ.

Nous n'avons pas un instant à perdre. Pauvres garçons, je ne puis vous donner aucun repos. Faites vite la chasse aux environs, et tâchez de relancer encore des cavaliers. Donnez-leur à tous rendez-vous à Weilern : c'est là qu'ils seront le plus en sûreté. Si nous tardons, ils marcheront droit à mon château. (Lerse et George s'en vont.) Il faut que j'envoie quelqu'un à la découverte. Cela commence à s'échauffer, et si c'étaient seulement de braves compagnons !... mais ce n'est qu'un ramassis. (Il sort.)

SICKINGEN, MARIE.

MARIE.

Je vous en prie, cher Sickingen, ne vous éloignez pas de mon frère. Ses cavaliers, ceux de Selbitz, les vôtres, sont dispersés, Il est seul ; on a rapporté Selbitz blessé dans son château, et je crains tout.

SICKINGEN.

Soyez tranquille, je ne partirai pas. (Entre Gœtz.)

GŒTZ.

Venez à l'église : le prêtre attend. Je veux que dans un quart d'heure vous soyez unis.

SICKINGEN.

Permettez que je reste ici.

GŒTZ.

C'est à l'église que vous devez venir à présent.

SICKINGEN.

Volontiers… et après ?

GŒTZ.

Après, vous vous mettrez en route.

SICKINGEN.

Gœtz !

GŒTZ.

Ne voulez-vous pas venir à l'église ?

SICKINGEN.

Allons ! allons !

LE CAPITAINE, UN CAVALIER.

LE CAPITAINE.

Combien sont-ils en tout ?

LE CAVALIER.

Cent cinquante.

LE CAPITAINE.

De quatre cents ! Cela est dur. À présent marchons sans délai sur Jaxthausen, avant qu'il se remette et s'oppose encore à notre marche.

GŒTZ, ÉLISABETH, MARIE, SICKINGEN.

GŒTZ.

Que Dieu vous bénisse, qu'il vous donne d'heureux jours, et, ceux qu'il vous retranchera, qu'il les garde pour vos enfants !

ÉLISABETH.

Et ces enfants, que Dieu en fasse d'honnêtes gens, tels que vous êtes : et puis laissez-les devenir ce qu'ils voudront !

SICKINGEN.

Je vous rends grâces, et à vous aussi, Marie. Je vous ai conduite à l'autel, à vous de me conduire au bonheur.

MARIE.

Nous entreprendrons ensemble un pèlerinage à cette terre promise étrangère.

GŒTZ.

Bon voyage !

MARIE.

Nous ne l'entendons pas ainsi ; nous ne vous quittons pas.

GŒTZ.

Il le faut, ma sœur.

MARIE.

Tu es bien cruel, mon frère.

GŒTZ.

Et vous êtes plus tendres que prévoyants. (Entre George.)

GEORGE, BAS À GŒTZ.

Je ne peux entraîner personne. Un seul y était disposé ; ensuite il a changé d'avis et n'a plus voulu.

GŒTZ, BAS À GEORGE.

Bien, George. La fortune commence à m'être contraire. Mais je le prévoyais. (Haut.) Sickingen, je vous en prie, partez dès ce

soir ; persuadez Marie. Elle est votre femme : faites-le-lui sentir. Si les femmes traversent nos entreprises, notre ennemi est plus tranquille en rase campagne qu'il ne serait sans cela dans son château. (Entre un cavalier.)

LE CAVALIER, BAS À GŒTZ.

Monseigneur, l'étendard impérial marche droit à nous en grande hâte.

GŒTZ.

Je les ai éveillés à coups de verges ! Combien sont-ils ?

LE CAVALIER.

Environ deux cents. Ils ne peuvent être à plus de deux lieues d'ici.

GŒTZ.

Encore de l'autre côté de la rivière ?

LE CAVALIER.

Oui, monseigneur.

GŒTZ.

Si j'avais seulement cinquante hommes, ils ne la passeraient pas. N'as-tu pas vu Lerse ?

LE CAVALIER.

Non, monseigneur.

GŒTZ.

Commande à tout le monde de se tenir prêt… Il faut nous séparer, mes amis. Pleure, ma bonne Marie. Il viendra des moments où tu pourras te réjouir. Il vaut mieux pleurer le jour de tes noces, que si une joie excessive était le présage d'un prochain malheur. Adieu, Marie ! Adieu, mon frère !

MARIE.

Je ne puis me séparer de vous, ma sœur. Cher frère, souffre-nous ! Estimes-tu si peu mon mari, que de mépriser son secours dans cette extrémité ?

GŒTZ.

Oui, mes affaires sont en fâcheux état. Peut-être suis-je près de ma ruine. Vous commencez à vivre, et vous devez séparer votre sort du mien. J'ai fait seller vos chevaux : il faut que vous partiez sur-le-champ.

MARIE.

Non frère ! mon frère !

ÉLISABETH, à SICKINGEN.

Cédez-lui. Partez.

SICKINGEN.

Chère Marie, partons.

MARIE.

Toi aussi ? Mon cœur se brisera.

GŒTZ.

Eh bien, reste ! Dans quelques heures mon château sera cerné.

MARIE.

Malheur ! malheur !

GŒTZ.

Nous nous défendrons aussi bien que nous pourrons.

MARIE.

Mère de Dieu, aie pitié de nous !

GŒTZ.

Et à la fin nous devrons périr ou nous rendre… Et tes larmes auront entraîné ton noble époux dans ma ruine.

MARIE.

Tu me mets au martyre.

GŒTZ.

Reste, reste ! nous serons pris ensemble, Sickingen ; tu tomberas avec moi dans la fosse ! J'espérais que tu pourrais m'en tirer.

MARIE.

Partons. Ma sœur ! ma sœur !

GŒTZ, à SICKINGEN.

Mettez-la en sûreté, et alors souvenez-vous de moi.

SICKINGEN.

Je n'entrerai pas dans son lit avant de vous savoir hors de danger.

GŒTZ.

Ma sœur, ma chère sœur ! (Il l'embrasse.)

SICKINGEN.

Partons ! partons !

GŒTZ.

Encore un moment… Je vous reverrai. Consolez-vous ! Nous nous reverrons. (Sickingen et Marie s'en vont.) Je la chassais, et, à présent qu'elle s'en va, je voudrais la retenir. Élisabeth, tu restes auprès de moi ?

ÉLISABETH.

Jusqu'à la mort. (Elle se retire.)

GŒTZ.

Que Dieu donne une femme comme elle à ceux qu'il aime ! (Entre George.)

GEORGE.

Ils sont dans le voisinage ; je les ai vus de la tour. Le soleil se levait, et je voyais briller leurs piques. En les voyant, je n'ai pas senti plus de crainte qu'un chat devant une armée de souris. C'est vrai que nous jouons les rats.

GŒTZ.

Verrouillez la porte. Barricadez-la intérieurement avec des poutres et des pierres. (George sort.) Nous réduirons leur patience à bout, et je les ferai repentir de leur vaillance. (Un trompette au dehors.) Ah ! ah ! un coquin en habit rouge, qui vient nous demander si nous voulons être des poltrons. (Il s'approche de la fenêtre.) Qu'y a-t-il ? (On entend parler dans l'éloignement.)

GŒTZ, À PART LUI.

Une corde autour de ton cou ! (Le trompette continue à parler.)

GŒTZ.

Coupable de lèse-majesté !... C'est un prêtre qui a rédigé la sommation. (Le trompette achève.)

GŒTZ.

Il répond : Me rendre ! à discrétion ! À qui parlez-vous ? Suis-je un brigand ? Dis à ton capitaine que je garde, comme toujours, à Sa Majesté impériale le respect que je lui dois. Pour lui-même, dis-lui qu'il peut me... (Il ferme violemment la fenêtre.)

ÉLISABETH, GŒTZ.

GŒTZ.

Tu as bien de la besogne, pauvre femme.

ÉLISABETH.

Je voudrais en avoir longtemps. Nous aurons de la peine à tenir.

GŒTZ.

Nous n'avons pas eu le temps de nous approvisionner.

ÉLISABETH.

Et tout ce monde que vous avez nourri depuis quelque temps ! Le vin commence aussi à manquer.

GŒTZ.

Si seulement nous tenons jusqu'à ce qu'ils proposent une capitulation ! Nous leur faisons bien du mal. Ils tirent tout le jour, et blessent nos murailles et brisent nos vitraux. Lerse est un brave garçon ; il circule avec son arquebuse : si quelqu'un se risque de trop près, paf ! il est à bas !

LE SOLDAT.

Du charbon, madame !

GŒTZ.

Qu'y a-t-il ?

LE SOLDAT.

Nous n'avons plus de balles ; nous voulons en fondre de nouvelles.

GŒTZ.

Où en est la poudre ?

UN SOLDAT.

Il en reste passablement. Nous ménageons nos coups.

LERSE, TENANT UN MOULE À BALLES, UN SOLDAT, PORTANT DU CHARBON.

LERSE.

Posez-le ici, et voyez où vous trouverez du plomb dans la maison. En attendant, je veux m'emparer de ceci. (Il enlève une fenêtre et en casse les vitres.) Tout secours vaut son prix. Ainsi va le monde : nul ne sait ce que les choses peuvent devenir. Le vitrier qui posa ce vitrage ne songeait certainement pas que le plomb pourrait causer à quelqu'un de ses petits-fils un affreux mal de tête ! Et, quand mon père m'engendra, il ne songeait pas quel oiseau du ciel ou quel ver de terre me mangerait. (George arrive, portant une gouttière.)

GEORGE.

Voici du plomb. Si tu ajustes seulement avec la moitié, aucun n'échappera pour aller dire à Sa Majesté ; « Sire, nous avons mal réussi. »

LERSE. IL EN COUPE UNE PARTIE.

Voici un bon morceau.

GEORGE.

Que la pluie se cherche un autre chemin ! Je n'en suis pas en peine. Un brave cavalier et une bonne pluie se font partout passage.

LERSE. Il verse.

Tiens la cuiller. (Il s'approche de la fenêtre.) Voilà un de ces Impériaux qui se promène avec son arquebuse ; ils croient que nous avons épuisé nos munitions. Il va tâter de la balle, toute chaude, comme elle sort du poêlon. (Il charge.)

GEORGE, posant la cuiller.

Laisse-moi voir !

LERSE. Il tire.

Le moineau est à bas.

GEORGE. (Ils fondent des balles.)

C'est lui qui venait de tirer sur moi, comme je sortais par la lucarne et voulais enlever la gouttière. Il a frappé un pigeon, qui était posé assez près de moi ; le pigeon est tombé dans la gouttière ; j'ai remercié l'homme de ce rôti, et je suis rentré avec mon double butin.

LERSE.

Maintenant nous allons charger à souhait, et tourner dans tout le château pour mériter notre dîner. (Entre Gœtz)

GŒTZ.

Reste ici, Lerse. J'ai à te parler. Toi, George, je ne veux pas t'empêcher de poursuivre ta chasse. (George sort.) Ils m'offrent une capitulation.

LERSE.

J'irai auprès d'eux savoir ce que c'est.

GŒTZ.

Ce sera de me rendre, sous condition, dans une prison de chevalier.

LERSE.

C'est ne rien obtenir. Mais que faire, s'ils nous accordaient la libre sortie, puisque vous n'attendez de Sickingen aucun secours ? Nous cacherions l'or et l'argent en lieu où nulle baguette divinatoire ne pourrait les trouver, nous leur laisserions le château, et nous en sortirions honorablement.

GŒTZ.

Ils ne le souffriront pas.

LERSE.

Il ne s'agit que d'essayer. Demandons un sauf-conduit, et je sortirai. (Ils sortent.)

GŒTZ, ÉLISABETH, GEORGE, SOLDATS, À TABLE.

C'est ainsi que le danger nous rassemble. Régalez-vous, mes amis. N'oubliez pas de boire ! La bouteille est vide ! Encore une, chère femme. (Élisabeth hausse les épaules.) N'y en a-t-il plus ?

ÉLISABETH, À VOIX BASSE.

Encore une : je l'ai mise à part pour toi.

GŒTZ.

Non pas, ma chère ! Donne-la. Ils ont besoin de stimulant, non pas moi : il s'agit de ma cause.

ÉLISABETH.

Allez la prendre dans le buffet.

GŒTZ.

C'est la dernière ; et je me sens comme si nous n'avions pas sujet d'épargner. Il y a longtemps que je n'ai été aussi joyeux. (Il verse à boire.) Vive l'empereur !

TOUS.

Qu'il vive !

GŒTZ.

Ce doit être notre avant-dernière parole, quand il faudra mourir ! Oui, je l'aime ; car nous avons le même sort, et je suis encore plus heureux que lui. Il est obligé de prendre les souris pour les États de l'Empire, et, pendant ce temps, les rats dévorent ses possessions. Je sais que parfois il aimerait mieux mourir que d'être plus longtemps l'âme d'un corps si mutilé. (Il verse à boire.) Il y a tout juste encore de quoi faire le tour de la table. Et, quand notre sang commencera à s'épuiser, comme le vin baisse d'abord dans cette bouteille, puis coule goutte à goutte, (il fait égoutter la bouteille dans son verre) quelle sera notre dernière parole ?

GEORGE.

Vive la liberté !

GŒTZ.

Vive la liberté !

TOUS.

Vive la liberté !.

GŒTZ.

Et, si elle nous survit, nous pouvons mourir en paix ; car nous voyons en esprit nos descendants heureux, et heureux aussi les empereurs de nos descendants. Quand les vassaux des princes les serviront aussi noblement et aussi librement que vous me servez ; quand les princes serviront l'empereur, comme je voudrais le servir…

GEORGE.

Les choses iraient bien autrement.

GŒTZ.

Pas autant qu'on pourrait croire. N'ai-je pas connu, parmi les princes, des hommes excellents, et la race en serait-elle éteinte ? Hommes bienveillants, qui trouvaient le bonheur en eux-mêmes et dans leurs sujets ; qui pouvaient souffrir à côté d'eux un noble et libre voisin, et ne le craignaient ni ne l'enviaient ; dont le cœur se dilatait, quand ils voyaient beaucoup de leurs égaux autour de leur table ; et qui n'avaient pas besoin de façonner d'abord les chevaliers en courtisans, pour vivre avec eux.

GEORGE.

Avez-vous connu de pareils seigneurs ?

GŒTZ.

Sans doute ! je me souviendrai toute ma vie d'une chasse que donna le landgrave de Hanau, et du repas que les princes et les seigneurs qui y assistèrent prirent en plein air, et de la foule des paysans accourus pour les voir. Ce n'était pas une mascarade, qu'il eût arrangée pour en tirer vanité. Mais ces têtes rondes des jeunes garçons et des jeunes filles, toutes ces joues vermeilles, et ces hommes à leur aise, et ces beaux vieillards, et tous ces joyeux visages !... Et comme ils prenaient part à la magnificence de leur maître, qui se réjouissait au milieu de son peuple sur la terre de Dieu !

GEORGE.

C'était là un seigneur accompli, comme vous !

GŒTZ.

Nous est-il défendu d'espérer que plusieurs princes tels que celui-là pourront régner en même temps ; que le respect de l'empereur, la paix et l'amitié des voisins, et l'amour des sujets, seront le plus précieux trésor de famille, qui se transmettra aux neveux et aux arrière-neveux ? Chacun garderait son bien et l'augmenterait par ses propres ressources, au lieu que maintenant on ne croit pas s'enrichir, si l'on ne ruine pas les autres.

GEORGE.

Après cela, monterions-nous encore à cheval ?

GŒTZ.

Plût à Dieu qu'il n'y eût pas dans toute l'Allemagne une seule tête turbulente ! Nous trouverions encore assez d'ouvrage. Nous purgerions les montagnes de loups ; tandis que notre voisin ferait

tranquillement son labour, nous irions lui chercher un rôti dans la forêt, et, en échange, nous viendrions manger la soupe avec lui. Si cela ne nous suffisait pas, nous irions, comme des chérubins aux épées flamboyantes, camper avec nos frères aux frontières de l'Empire, pour faire tête aux loups, les Ottomans, aux renards, les Français, et protéger à la fois les domaines très-menacés de notre cher empereur et le repos de l'Empire. Ce serait là une vie, George ! Risquer sa peau pour la félicité générale ! (George se lève brusquement.) Où vas-tu ?

GEORGE.

Ah ! j'oubliais que nous sommes emprisonnés… Et c'est l'empereur qui nous emprisonne !… Et c'est pour sauver notre peau que nous la risquons !

GŒTZ.

Aie bon courage. (Entre Lerse.)

LERSE.

Liberté ! liberté ! Ce sont de pauvres sires, des ânes irrésolus et craintifs. Vous pouvez vous retirer avec armes, chevaux et bagages. Vous devrez laisser les provisions.

GŒTZ.

Elles ne leur feront pas mal aux dents.

LERSE, BAS À GŒTZ.

Avez-vous caché l'argenterie ?

GŒTZ.

Non !... Femme, va avec Franz : il a quelque chose à te dire. (Ils sortent tous.)

GEORGE, DANS L'ÉCURIE. IL CHANTE.

Un enfant prit un oisillon.
Hem ! Hem !
Il riait, regardant la cage.
Hem ! Hem !
Bon ! Bon !
Hem ! Hem !

Il en joua si niaisement,
Hem ! Hem !
Le prit si maladroitement,
Hem ! Hem !
Bon ! Bon !
Hem ! Hem !
L'oiseau sur un toit s'envola,
Hem ! Hem !
Et du sot enfant se moqua.
Hem ! Hem !
Bon ! Bon !
Hem ! Hem !

GŒTZ.

Où en es-tu ?

GEORGE, FAISANT SORTIR SON CHEVAL.

Ils sont sellés.

GŒTZ.

Tu es agile.

GEORGE.

Comme l'oiseau hors de sa cage. (Tous les assiégés entrent.)

GŒTZ.

Vous avez vos arquebuses ? Non ! Montez et prenez les meilleures dans l'armoire aux armes : il n'en coûtera pas plus. Sortons à cheval.

GEORGE.

Hem ! Hem !
Bon ! Bon !
Hem ! Hem !

(Ils sortent.)

DEUX CAVALIERS, PRÈS DE L'ARMOIRE AUX ARMES.

PREMIER CAVALIER.

Je prends celle-ci.

DEUXIÈME CAVALIER.

Moi celle-ci… En voici une plus belle.

PREMIER CAVALIER.

Mais non ! Hâte-toi de venir.

DEUXIÈME CAVALIER.

Écoute.

PREMIER CAVALIER. Il court à la fenêtre.

Àl'aide ! Bon Dieu ! Ils égorgent notre maître. Il est à bas de son cheval. George tombe.

DEUXIÈME CAVALIER.

Où nous sauver ? Par le noyer, près du mur, descendons en plaine ! (Il sort.)

PREMIER CAVALIER.

Franz résiste encore : je vais le joindre. S'ils meurent, je ne veux plus vivre. (Il sort.)

Acte IV

GŒTZ.

Il me semble que je suis comme le malin esprit, que le capucin conjura et enferma dans un sac. Je me travaille et n'aboutis à rien. Les parjures ! (Entre Élisabeth.) Quelles nouvelles, Élisabeth, de mes fidèles amis ?

ÉLISABETH.

Rien de certain. Quelques-uns sont tués, quelques-uns sont enfermés dans la tour. Personne n'a pu ou n'a voulu m'en dire davantage.

GŒTZ.

Est-ce là le prix de la fidélité, de l'obéissance filiale ?… « Afin que tu sois heureux, et que tu vives longuement sur la terre ! »

ÉLISABETH.

Cher mari, ne blasphème pas contre notre Père céleste. Ils ont leur récompense ; elle était née avec eux : c'est un libre et noble cœur. Va, ils sont prisonniers, mais ils sont libres. Considère les conseillers délégués ! Ces grandes chaînes d'or vont à leurs figures…

GŒTZ.

Comme au pourceau le collier. Je voudrais bien voir George et Franz enfermés !

ÉLISABETH.

Ce serait un spectacle à faire pleurer les anges.

GŒTZ.

Je ne pleurerais pas : je grincerais les dents, et je rongerais mon frein. Dans les fers !… Les prunelles de mes yeux ! Chers jeunes gens, si vous ne m'aviez pas aimé !… Je ne pourrais me rassasier de les voir… Se parjurer au nom de l'empereur !

ÉLISABETH.

Défaites-vous de ces pensées. Songez que vous devez paraître devant les conseillers. Vous n'êtes pas disposé à les ménager et je crains tout.

GŒTZ.

Que me veulent-ils ?

ÉLISABETH. Elle entend venir quelqu'un.

L'huissier de justice !

GŒTZ.

L'âne de justice ! Il traîne leurs sacs au moulin et leurs balayures aux champs. Qu'y a-t-il ? (Entre l'huissier.)

L'HUISSIER.

Messieurs les commissaires sont assemblés à l'hôtel de ville, et vous appellent devant eux.

GŒTZ.

J'y vais.

L'HUISSIER.

Je vous accompagnerai.

GŒTZ.

C'est beaucoup d'honneur.

ÉLISABETH.

Modérez-vous.

GŒTZ.

Sois sans inquiétude. (Ils sortent.)

CONSEILLERS IMPÉRIAUX, UN CAPITAINE, SÉNATEURS DE HEILBRONN.

UN SÉNATEUR.

Sur vos ordres, nous avons rassemblé les bourgeois les plus vigoureux et les plus braves. Ils attendent ici près votre signal pour se saisir de Berlichingen.

PREMIER CONSEILLER.

Nous saurons, avec beaucoup de plaisir, vanter à Sa Majesté Impériale votre empressement à exécuter ses ordres souverains… Ce sont des artisans ?

LE SÉNATEUR.

Des forgerons, des tonneliers, des charpentiers, tous gens aux poings exercés et ici (montrant sa poitrine) bien cuirassés.

LE CONSEILLER.

Bon. (Entre l'huissier.)

L'HUISSIER.

Gœtz de Berlichingen attend à la porte.

UN CONSEILLER.

Faites-le entrer. (Entre Gœtz.)

GŒTZ.

Dieu vous garde, messieurs ! Que voulez-vous de moi ?

LE CONSEILLER.

Que vous songiez d'abord où vous êtes et devant qui.

GŒTZ.

Par ma foi, messieurs, je suis loin de vous méconnaître.

LE CONSEILLER.

Vous faites votre devoir.

GŒTZ.

De tout mon cœur.

LE CONSEILLER.

Asseyez-vous.

GŒTZ.

Là-bas ?... Je puis me tenir debout. Ce tabouret sent les pauvres coupables, comme au reste toute la salle.

LE CONSEILLER.

Eh bien, restez debout.

GOSTZ.

Au fait, s'il vous plaît.

LE CONSEILLER.

Nous procéderons dans l'ordre.

GŒTZ.

J'en suis charmé : je voudrais qu'il en eût toujours été de même.

LE CONSEILLER.

Vous savez comme vous êtes tombé à discrétion dans nos mains.

GŒTZ.

Que me donnerez-vous pour que je l'oublie ?

LE CONSEILLER.

Si je pouvais vous donner de la réserve, je rendrais votre cause bonne.

GŒTZ.

La rendre bonne ? Si vous le pouviez ! Il y faut sans doute plus de peine que pour la rendre mauvaise.

LE GREFFIER.

Dois-je mettre tout cela par écrit ?

LE CONSEILLER.

Ce qui appartient à l'affaire.

GŒTZ.

Pour ce qui me regarde, vous pouvez le faire imprimer.

LE CONSEILLER.

Vous étiez au pouvoir de l'empereur, dont la bonté paternelle a pris la place de sa justice auguste, et vous a assigné pour demeure, au lieu d'une prison, Heilbronn, une de ses bonnes villes. Vous avez promis, avec serment, de vous présenter comme il convient à un chevalier, et d'attendre la suite avec soumission.

GŒTZ.

Bien, et me voici et j'attends.

LE CONSEILLER.

Et nous sommes ici pour vous annoncer la grâce et la faveur de Sa Majesté Impériale. Elle vous pardonne vos transgressions, vous relève du ban et de tous vos châtiments bien mérités ; ce que vous recevrez avec une humble reconnaissance, et prêterez en revanche le serment de paix, dont lecture vous sera faite.

GŒTZ.

Je suis, comme toujours, le fidèle sujet de Sa Majesté. Encore un mot, avant que vous alliez plus loin : mes gens, où sont-ils ? Que deviendront-ils ?

LE CONSEILLER.

Cela ne vous regarde pas.

GŒTZ.

Que l'empereur détourne ainsi de vous sa face, quand vous serez dans le malheur ! Ils étaient mes compagnons et le sont toujours. Où les avez-vous conduits ?

LE CONSEILLER.

Nous ne vous en devons aucun compte.

GŒTZ.

Ah ! je ne songeais pas que vous n'êtes pas même obligés par vos promesses, bien loin…

LE CONSEILLER.

Notre commission est de vous faire prêter le serment de paix. Soumettez-vous à l'empereur, et vous trouverez un moyen d'obtenir par prière la vie et la liberté de vos compagnons.

GŒTZ.

Votre papier !

LE CONSEILLER.

Greffier, lisez.

LE GREFFIER.

« Moi, Gœtz de Berlichingen, je reconnais publiquement par cet écrit, que, m'étant dernièrement soulevé, avec rébellion, contre l'empereur et l'Empire… »

GŒTZ.

Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas un rebelle ; je n'ai commis aucun crime contre Sa Majesté Impériale, et je n'ai rien à démêler avec l'Empire.

LE CONSEILLER.

Modérez-vous et écoutez la suite.

GŒTZ.

Je n'en veux pas entendre davantage. Que quelqu'un s'avance et m'accuse ! Ai-je fait un seul pas contre l'empereur, contre la maison d'Autriche ? N'ai-je pas, de tout temps, prouvé par toutes mes actions que je sens mieux que personne ce que l'Allemagne doit à ses souverains ; et particulièrement ce que les faibles, les chevaliers et les hommes libres doivent à leur empereur ? Je serais un faquin, si je pouvais me laisser persuader de signer cela.

LE CONSEILLER.

Et pourtant nous avons l'ordre précis de vous persuader par la douceur, ou, en cas de résistance, de vous jeter dans la tour.

GŒTZ.

Dans la tour ! moi ?

LE CONSEILLER.

Et vous y pourrez attendre votre sort de la justice, si vous ne voulez pas le recevoir des mains de la grâce.

GŒTZ.

Dans la tour ! Vous abusez de l'autorité impériale. Dans la tour ! Ce n'est pas son ordre. Les traîtres ! Quoi ! me tendre d'abord un piége, et y suspendre, pour amorce, leur serment, leur parole de chevalier, me promettre ensuite prison de chevalier, et violer encore cette promesse !

LE CONSEILLER.

Nous ne devons aucune foi à un brigand.

GŒTZ.

Si tu ne portais l'image de l'empereur, que je respecte dans sa plus vile empreinte, je te le ferais avaler le brigand, ou tu en suffoquerais. Je suis engagé dans une querelle honorable. Tu pourrais remercier Dieu, et te glorifier devant le monde, si tu avais fait, de ta vie, une aussi noble action que celle pour laquelle je me vois prisonnier. (Le conseiller fait un signe au sénateur, qui tire le cordon de la sonnette.) Ce n'est pas pour un gain déshonnête, pour enlever aux petits sans défense des terres et des serfs, que je me suis mis en campagne. C'était pour délivrer mon vassal et pour défendre ma peau. Voyez-vous là quelque chose d'injuste ? L'empereur et l'Empire ne se seraient pas aperçus de notre querelle sur leur oreiller. J'ai, Dieu merci, encore une main et j'ai bien fait de l'employer. (Des bourgeois entrent, armés de bâtons et l'épée au côté.) Que signifie cela ?

LE CONSEILLER.

Vous ne voulez rien entendre ? (Aux bourgeois.) Prenez-le.

GŒTZ.

Est-ce là votre dessein ? Que celui qui n'est pas un bœuf de Hongrie n'approche pas trop de moi ! Il recevrait de ma main droite, de cette main de fer, un soufflet, qui le guérirait à fond de maux de tête, maux de dents et de tous les maux de la terre. (Ils s'avancent vers lui, il en renverse un par terre et arrache à un autre son épée : ils reculent.) Venez ! venez ! Je serais bien aise d'apprendre à connaître le plus brave d'entre vous.

LE CONSEILLER.

Rendez-vous !

GŒTZ.

L'épée à la main ! Savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi maintenant de me faire jour à travers tous ces poltrons et de gagner la rase campagne ? Mais je veux vous apprendre comme on tient parole. Promettez-moi prison de chevalier, et je jette mon épée ; et je suis, comme auparavant, votre prisonnier.

LE CONSEILLER.

Prétendez-vous, l'épée à la main, contester avec l'empereur ?

GŒTZ.

Le ciel m'en préserve ! Avec vous seulement et votre noble compagnie… Vous pouvez retourner chez vous, bonnes gens. Si vous tardez, vous n'y gagnerez rien, et n'attraperez ici que des bosses.

LE CONSEILLER.

Arrêtez-le ! Votre amour pour votre empereur ne vous donne-t-il pas plus de courage ?

GŒTZ.

Pas plus que l'empereur ne leur donnera d'emplâtres pour guérir les blessures que leur courage pourrait s'attirer. (Entre l'huissier.)

L'HUISSIER.

Le guet de la tour crie en ce moment qu'une troupe de plus de deux cents hommes marche sur la ville. Ils se sont avancés à l'improviste, derrière le coteau des vignes, et menacent nos murailles.

LE SÉNATEUR.

Malheur à nous ! Qu'est cela ? (Entre un garde.)

LE GARDE.

Franz de Sickingen se présente devant la barrière, et vous fait dire qu'il a appris comme on s'est montré indignement parjure envers son beau-frère, comme messieurs de Heilbronn ont fourni tous les secours. Il en demande compte ; sinon, dans une heure, il mettra le feu aux quatre coins de la ville, et la livrera au pillage.

GŒTZ.

Brave frère !

LE CONSEILLER.

Gœtz, retirez-vous ! (Gœtz sort.) Que faut-il faire ?

LE SÉNATEUR.

Ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie ! Sickingen est intraitable dans sa colère ; il est homme à tenir parole.

LE CONSEILLER.

Devons-nous abandonner nos droits et ceux de l'empereur ?

LE CAPITAINE.

Si nous avions seulement des gens pour les soutenir ! Mais à présent nous pourrions périr, et l'affaire n'en serait que plus mauvaise. Nous gagnerons à céder.

LE SÉNATEUR.

Demandons à Gœtz de parler en notre faveur. Il me semble déjà voir la ville en flammes.

LE CONSEILLER.

Faites entrer Gœtz.

GŒTZ.

Que veut-on ?

LE CONSEILLER.

Tu ferais bien de détourner ton beau-frère de son entreprise séditieuse. Au lieu de t'arracher à ta perte, il te précipite plus avant, en s'associant à ta chute.

GŒTZ, BAS À ÉLISABETH, QU'IL A APERÇUE À LA PORTE.

Va ! Dis-lui de forcer l'entrée sur-le-champ, et de venir ici, mais sans faire aucun dommage à la ville. Si les coquins font résistance, qu'il emploie la force. Peu m'importe de périr, s'ils sont tous égorgés avec moi.

SICKINGEN, GŒTZ.

TOUT L'HÔTEL DE VILLE EST OCCUPÉ PAR LES CAVALIERS DE SICKINGEN.

GŒTZ.

C'est un secours du ciel ! Cher beau-frère, comment viens-tu donc, si désiré et si inattendu ?

SICKINGEN.

Ce n'est pas un sortilége. J'avais envoyé deux, trois messagers, pour apprendre ce que tu devenais : à la nouvelle de leur parjure, je me suis mis en marche. Maintenant nous les tenons.

GŒTZ.

Je ne demande rien que la prison de chevalier.

SICKINGEN.

Tu es trop loyal. Ne pas même te servir de l'avantage que l'honnête homme a sur le parjure ! Ils sont couchés dans l'injustice : ne plaçons pas sous eux des coussins. Ils ont abusé honteusement des ordres de l'empereur. Et, comme je connais Sa Majesté, tu peux sûrement exiger davantage. C'est trop peu.

GŒTZ.

J'ai toujours été content de peu.

SICKINGEN.

Et tu en as toujours été victime. Mon avis est qu'ils doivent, sur ton serment, faire sortir tes gens de prison et te laisser retourner avec eux dans ton château. Tu peux promettre de ne pas sortir de tes limites, et tu seras toujours mieux qu'ici.

GŒTZ.

Ils diront que mes biens sont dévolus à l'empereur.

SICKINGEN.

Nous dirons que tu veux les prendre à bail, jusqu'à ce que l'empereur t'en rende l'investiture. Laisse-les s'agiter comme les anguilles dans la nasse ; ils ne nous échapperont pas. Ils parleront de la majesté impériale, de leur commission : cela nous peut être égal. Moi aussi je connais l'empereur, et j'ai auprès de lui quelque crédit. Il a toujours souhaité de t'avoir dans son armée. Tu ne seras pas longtemps retiré dans ton château, avant que l'on t'appelle aux armes.

GŒTZ.

Plaise à Dieu que ce soit avant que j'aie désappris de combattre !

SICKINGEN.

On ne désapprend pas le courage, comme il ne s'apprend pas non plus. Ne t'inquiète de rien. Quand tes affaires seront en ordre, j'irai à la cour ; car mon entreprise commence à mûrir. Des pressentiments favorables me disent : « C'est le moment d'éclater ! » Il ne me reste plus qu'à sonder les sentiments de l'empereur. Trèves et le Palatinat s'attendent plutôt à la chute du ciel qu'à me voir fondre sur leurs têtes. Et j'arriverai comme un orage de grêle ! Et, si nous pouvons faire notre destinée, tu seras bientôt le beau-frère d'un électeur. Je comptais sur ton bras pour cette entreprise.

GŒTZ, REGARDANT SA MAIN.

Ah ! voilà le sens du rêve que je fis, la veille du jour où je promis Marie à Weislingen. Il me promettait sa foi, et me serra si

fort la main droite, qu'elle se détacha du brassard, comme brisée. Ah ! je suis maintenant plus désarmé que le jour où elle me fut emportée. Weislingen ! Weislingen !

SICKINGEN.

Oublie un traître. Nous saurons anéantir ses projets, miner son crédit, et le remords et la honte le consumeront jusqu'à le faire mourir. Je vois, je vois en esprit mes ennemis, tes ennemis, écrasés. Gœtz, je ne veux que six mois.

GŒTZ.

Ton âme prend un essor sublime. Je ne sais, depuis quelque temps, il ne s'ouvre dans la mienne aucune riante perspective. J'ai été déjà plus malheureux, j'ai été prisonnier, et je n'éprouvai jamais ce que j'éprouve à présent.

SICKINGEN.

Bonheur donne courage. Allons voir ces perruques. Elles ont eu la parole assez longtemps : prenons-en la charge une fois. (Ils sortent.)

ADÉLAÏDE, WEISLINGEN.

ADÉLAÏDE.

C'est odieux.

WEISLINGEN.

J'en ai grincé les dents. Un si beau projet, si heureusement accompli, et, à la fin, le laisser dans son château ! Maudit Sickingen !

ADÉLAÏDE.

Ils n'auraient pas dû céder.

WEISLINGEN.

Ils étaient cernés. Que pouvaient-ils faire ? Sickingen, l'homme orgueilleux et colère, menaçait du fer et du feu ! Je le hais. Son crédit s'accroît, comme une rivière qui a englouti deux ou trois ruisseaux : les autres suivent d'eux-mêmes.

ADÉLAÏDE.

N'avaient-ils pas un empereur ?

WEISLINGEN.

Chère femme, ce n'en est plus que l'ombre. Il devient âgé et chagrin. Lorsqu'il apprit ce qui était arrivé, comme je m'échauffais avec les autres conseillers : « Laissez-les en repos, dit-il, je puis bien accorder au vieux Gœtz cette petite place, et, s'il y reste tranquille, qu'avez-vous à lui reprocher ? » Nous parlâmes du bien de l'État. « Ah ! dit-il, je voudrais avoir eu toujours des conseillers qui eussent tourné davantage l'activité de mon esprit vers le bonheur des individus ! »

ADÉLAÏDE.

Il perd le sens du souverain.

WEISLINGEN.

Nous nous déchaînâmes contre Sickingen… « C'est mon fidèle sujet, dit-il : s'il n'a pas agi par mon ordre, il a du moins mieux

accompli ma volonté que mes fondés de pouvoir, et je puis l'approuver avant ou après, »

ADÉLAÏDE.

Il y a de quoi se désespérer.

WEISLINGEN.

Je n'ai pas encore abandonné pour cela toute espérance. On le laisse dans son château, sur sa parole de chevalier qu'il s'y tiendra tranquille. Cela lui est impossible ; nous aurons bientôt un sujet de plainte contre lui.

ADÉLAÏDE.

D'autant plus vite que nous pouvons espérer de voir bientôt l'empereur sortir de ce monde, et Charles, son excellent successeur, annonce de plus royales inclinations.

WEISLINGEN.

Charles ?... Il n'est encore ni élu ni couronné.

ADÉLAÏDE.

Qui ne le souhaite et ne l'espère ?

WEISLINGEN.

Tu as une grande idée de ses qualités : on serait tenté de croire que tu le vois avec d'autres yeux.

ADÉLAÏDE.

Tu m'offenses, Weislingen. Est-ce ainsi que tu me connais ?

WEISLINGEN.

Je ne l'ai pas dit pour t'offenser ; mais je ne puis me taire là-dessus. L'empressement extraordinaire de Charles auprès de toi m'inquiète.

ADÉLAÏDE.

Et ma conduite ?

WEISLINGEN.

Tu es femme. Vous ne haïssez jamais qui vous fait la cour.

ADÉLAÏDE.

Mais vous ?

WEISLINGEN.

Elle me ronge le cœur, cette horrible pensée !... Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Puis-je guérir ta folie ?

WEISLINGEN.

Si tu voulais ! Tu pourrais t'éloigner de la cour.

ADÉLAÏDE.

Dis le moyen et la manière. N'es-tu pas à la cour ? Dois-je te quitter, quitter mes amis, pour m'entretenir dans mon château avec les hiboux ? Non, Weislingen, il n'en sera rien. Tranquillise-toi ! Tu sais comme je t'aime.

WEISLINGEN.

C'est l'ancre de salut dans cet orage, aussi longtemps que le câble ne rompt pas. (Il sort.)

ADÉLAÏDE.

Tu le prends ainsi ! Il ne manquait plus que cela. Les desseins de mon cœur sont trop grands pour que tu doives y faire obstacle. Charles ! Grand homme ! homme excellent, et quelque jour empereur ! Et devrait-il être le seul de tous les hommes que ne flatterait pas la possession de ma faveur ? Weislingen, ne songe pas à m'arrêter, autrement tu seras renversé, et je passerai sur ton corps. (Arrive Franz, portant une lettre.)

FRANZ.

Voici, noble dame.

ADÉLAÏDE.

Est-ce Charles lui-même qui te l'a remise ?

FRANZ.

Oui.

ADÉLAÏDE.

Qu'as-tu donc ? Tu parais bien affligé !

FRANZ.

C'est votre volonté que je périsse de langueur : dans les années de l'espérance, vous me réduisez au désespoir.

ADÉLAÏDE, à part.

Il m'afflige… et qu'il m'en coûterait peu pour le rendre heureux ! (Haut.) Bon courage, mon enfant. Je sens ton amour et ta foi, et ne serai jamais ingrate.

FRANZ, saisi d'émotion.

Si vous en étiez capable, je mourrais. Mon Dieu, je n'ai pas en moi une goutte de sang qui ne soit à vous ; aucun sentiment, que pour vous aimer et pour faire ce qui vous plaît.

ADÉLAÏDE.

Cher enfant !

FRANZ.

Vous me flattez. (Il fond en larmes.) Si ce dévouement ne mérite rien de plus que de s'en voir préférer d'autres ; que de voir toutes vos pensées tournées vers Charles…

ADÉLAÏDE.

Tu ne sais ce que tu veux, moins encore ce que tu dis.

FRANZ, frappant du pied, de douleur et de colère.

Aussi je ne veux plus, je ne veux plus servir d'entremetteur.

ADÉLAÏDE.

Franz, tu t'oublies !

FRANZ.

Me sacrifier ! Et mon cher maître !

ADÉLAÏDE.

Sortez de ma présence.

FRANZ.

Madame !

ADÉLAÏDE.

Va, découvre à ton cher maître mon secret. J'étais folle de te prendre pour ce que tu n'es pas.

FRANZ.

Chère et noble dame, vous savez que je vous aime.

ADÉLAÏDE.

Et tu étais mon ami, tu étais bien près de mon cœur. Va, trahis-moi.

FRANZ.

Je m'arracherais plutôt la vie. Pardonnez-moi, madame. Mon cœur est trop plein ; mes sens ne peuvent résister.

ADÉLAÏDE.

Aimable, affectueux enfant !... (Elle lui prend les mains, l'attire à elle et leurs bouches se rencontrent. Il se jette à son cou en pleurant.)

ADÉLAÏDE.

Laisse-moi.

FRANZ, SANGLOTANT À SON COU.

Dieu ! Dieu !

ADÉLAÏDE.

Laisse-moi ; les murs sont traîtres : laisse-moi ! (Elle se dégage.) Que ton amour et ta foi ne chancellent jamais, et la plus belle récompense sera ton partage. (Elle sort.)

FRANZ.

La plus belle récompense ! Laisse-moi seulement vivre jusque-là ! Je tuerais mon père, s'il me disputait cette place.

GŒTZ, DEVANT UNE TABLE ; ÉLISABETH, AUPRÈS DE LUI, À SON OUVRAGE. SUR LA TABLE, UNE LUMIÈRE ET UNE ÉCRITOIRE.

GŒTZ.

L'oisiveté n'est nullement de mon goût, et ma prison me semble de jour en jour plus étroite. Je voudrais pouvoir dormir, ou du moins me figurer que le repos est quelque chose d'agréable.

ÉLISABETH.

Eh bien, achève d'écrire ton histoire, que tu as commencée. Dépose dans la main de tes amis un témoignage pour confondre tes ennemis. Assure à une noble postérité la joie de ne pas te méconnaître.

GŒTZ.

Hélas ! écrire est une oisiveté laborieuse ; cela m'est pénible. En écrivant ce que j'ai fait, je m'indigne de perdre le temps pendant lequel je pourrais faire quelque chose.

ÉLISABETH. Elle prend le manuscrit.

Ne sois pas bizarre ! Tu en es justement à ta première captivité de Heilbronn.

GŒTZ.

Ce fut pour moi de tout temps un lieu fatal.

ÉLISABETH. lit.

« Il y eut même quelques-uns des alliés qui me dirent que j'avais agi follement de me présenter devant mes plus cruels ennemis, puisque je pouvais supposer qu'ils n'useraient pas de ménagements avec moi : à quoi je répondis… » Eh bien, qu'est-ce que tu répondis ? Écris la suite.

GŒTZ.

Je dis : « Je risque ma peau si souvent pour l'avantage et l'argent des autres : ne devrais-je pas la risquer pour ma parole ? »

ÉLISABETH.

C'est bien ta renommée.

GŒTZ.

Ils ne me l'ôteront pas ! Ils m'ont tout pris, fortune, liberté…

ÉLISABETH.

C’est justement alors que je rencontrai dans la salle de l’auberge les seigneurs de Miltenberg et de Singlingen, qui ne me connaissaient pas. Je sentis une joie aussi grande que si j’avais mis au monde un fils. Ils te vantaient à l’envi, et disaient : « C’est le modèle d’un chevalier, brave et généreux dans la liberté, calme et fidèle dans le malheur. »

GŒTZ.

Qu’on me produise quelqu’un à qui j’aie manqué de parole ! Et Dieu sait que j’ai plus sué pour servir mon prochain que moi ; que j’ai travaillé pour acquérir le nom de brave et fidèle chevalier, non pour gagner de grandes richesses et dignités. Et, Dieu merci ! ce que j’ai poursuivi, je le possède. (Entrent Lerse et George, portant du gibier.) Fort bien, braves chasseurs !

GEORGE.

Oui ! de braves cavaliers que nous étions. Avec des bottes il est facile de faire des pantoufles.

LERSE.

La chasse est toujours quelque chose : c’est une espèce de guerre.

GEORGE.

Si seulement on n’avait pas toujours affaire dans le pays à des soldats de l’Empire ! Vous rappelez-vous, monseigneur, comme vous nous prédisiez que, si le monde se renversait, nous deviendrions chasseurs ? Nous le sommes sans cela.

GŒTZ.

Cela revient au même : nous sommes poussés hors de notre carrière.

GEORGE.

Les temps sont difficiles. Depuis huit jours se montre une épouvantable comète, et toute l'Allemagne tremble qu'elle n'annonce la mort de l'empereur, qui est très-malade.

GŒTZ.

Très-malade ? Notre carrière touche à sa fin.

LERSE.

Et il arrive dans notre voisinage des changements encore plus terribles : les paysans ont commencé une horrible révolte.

GŒTZ.

Où ?

LERSE.

Au cœur de la Souabe. Ils brûlent, ils égorgent. Je crains qu'ils ne ravagent tout le pays.

GEORGE.

C'est une affreuse guerre. Près de cent villages sont déjà soulevés, et cela augmente tous les jours. Dernièrement la tempête a déraciné des forêts entières, et, bientôt après, on a vu, dans la contrée où la révolte a commencé, deux épées de feu se croiser dans l'air.

GŒTZ.

Sans doute plus d'un bon seigneur de mes amis en est l'innocente victime !

GEORGE.

Quel dommage que nous ne puissions monter à cheval !

Acte V

FEMMES, VIEILLARDS, ENFANTS. (Ils fuient et emportent leurs effets.)

UN VIEILLARD.

Fuyons, fuyons, pour échapper à ces brigands.

UNE FEMME.

Grand Dieu, comme le ciel est rouge de sang ! Le soleil se couche rouge de sang !

UNE MÈRE.

C'est un signe de feu.

UNE FEMME.

Mon mari ! mon mari !

LE VIEILLARD.

Partons, partons !... Dans la forêt ! (Ils passent.)

LINK.

Ce qui résiste, égorgé ! Le village est à nous. Qu'aucune provision ne se perde, qu'il ne reste rien. Pillez à fond et vite ! Nous mettrons le feu aussitôt.

METZLER, ACCOURANT DE LA COLLINE.

Link, comment-cela va-t-il ?

LINK.

Sens dessus dessous, tu vois ; tu arrives pour la dernière danse. D'où viens-tu ?

METZLER.

De Weinsberg. C'était là une fête !

LINK.

Comment ?

METZLER.

Nous les avons massacrés, que c'était un plaisir.

LINK.

Qui donc ?

METZLER.

Didier de Weiler a commencé la danse. Le fat ! Nous étions alentour, avec une vive et furieuse troupe, et lui, là-haut sur le clocher, il voulait traiter avec nous à l'amiable : paff ! un coup de

feu lui casse la tête. Nous montons comme l'éclair, et nous jetons le drôle par la fenêtre.

LINK.

Ah !

METZLER, AUX PAYSANS.

Allons, chiens ! Faut-il que je vous donne des jambes ? Comme ils lanternent et barguignent, les ânes !

LINK.

Mettez le feu ! Qu'ils rôtissent dedans ! Partez ! Allez donc, paresseux !

METZLER.

Ensuite nous avons fait sortir Helfenstein, Eltershofen, environ treize de la noblesse, en tout quatre-vingts. Nous les avons menés dans la plaine près de Heilbronn. C'était chez les nôtres une jubilation et un tumulte, quand ces pauvres riches pécheurs passaient, en longue file, se regardaient les uns les autres et la terre et le ciel ! Ils furent entourés avant qu'ils s'y attendissent, et tous percés à coups de piques.

LINK.

Et je n'étais pas là !

METZLER.

Je n'ai pas eu de mes jours une joie pareille.

LINK.

Partez ! sortez !

UN PAYSAN.

Tout est vide.

LINK.

Eh bien ! mettez le feu à tous les coins.

METZLER.

Cela va faire un joli petit feu. Vois-tu, quand les drôles culbutaient les uns sur les autres et criaient comme les grenouilles… ça m'a réchauffé le cœur comme un verre d'eau-de-vie. Là se trouvait un certain Rixinger… Autrefois, quand le drôle partait à cheval pour la chasse, avec son panache et ses larges narines, il nous chassait devant lui avec ses chiens et comme des chiens !… Je ne l'avais pas vu depuis longtemps ; sa grimace me frappa. Paff ! ma lance entre ses côtes, et le voilà, les quatre membres étendus, couché sur ses camarades. Comme les lièvres dans une battue, les drôles gigotaient les uns sur les autres.

LINK.

Ça fume déjà bien.

METZLER.

Et là derrière ça brûle. Allons tranquillement rejoindre le gros de la troupe avec notre butin.

LINK.

Où est-elle ?

METZLER.

En deçà de Heilbronn. Ils sont embarrassés à trouver un chef, qui tienne tout le peuple en respect ; car, après tout, nous ne sommes que leurs égaux ; ils le sentent et deviennent indociles.

LINK.

Qui ont-ils en vue ?

METZLER.

Max Stumpf ou Gœtz de Berlichingen.

LINK.

Ce serait bon ; cela donnerait aussi à l'affaire une tournure, si Gœtz acceptait. Il a toujours passé pour un honnête chevalier... Allons ! allons ! Nous marchons sur Heilbronn. Appelez notre monde.

METZLER.

Le feu nous éclairera encore une bonne partie du chemin. As-tu vu la grande comète ?

LINK.

Oui, c'est un horrible, épouvantable signe ! Si nous marchons cette nuit, nous pourrons bien la voir. Elle se lève vers une heure.

METZLER.

Et ne reste que cinq quarts d'heure. Elle paraît comme un bras levé avec une épée, elle est jaune et rouge de sang.

LINK.

As-tu vu les trois étoiles, à la pointe et sur le plat de l'épée ?

METZLER.

Et cette large bande grisâtre, avec des milliers de raies comme des lances, et, entre deux, comme de petites épées ?

LINK.

J'en ai frémi. Comme tout cela est d'un rouge pâle, et, par-dessous, tant de flammes ardentes et claires, et ces affreuses figures, avec leurs têtes chevelues et leurs barbes !

METZLER.

Les as-tu aussi remarquées ? Et tout cela brille et se croise, comme si ça flottait sur une mer sanglante, et s'agite pêle-mêle, à vous faire évanouir de frayeur.

LINK.

Marchons ! marchons ! (Ils s'éloignent.)

KOHL, WILD, MAX STUMPF, PEUPLE.

MAX STUMPF.

Vous ne pouvez désirer que je sois votre capitaine. Cela ne serait bon ni pour vous ni pour moi. Je suis sujet du comte palatin :

comment vous mènerais-je contre mon seigneur ? Vous supposeriez toujours que je n'agis pas de bon gré.

KOHL.

Nous savions bien que tu trouverais une excuse. (Arrivent Gœtz, Lerse et George.)

GŒTZ.

Que voulez-vous de moi ?

KOHL.

Soyez notre chef.

GŒTZ.

Dois-je violer ma parole de chevalier, donnée à l'empereur, et rompre mon ban ?

WILD.

Ce n'est pas une excuse.

GŒTZ.

Et, quand je serais parfaitement libre, si vous vouliez traiter les nobles et les seigneurs comme à Weinsberg, et continuer ces horreurs, comme vous mettez alentour le pays à feu et à sang, et qu'il me fallût seconder votre infâme et furieuse conduite… vous m'assommeriez comme un chien enragé, avant de me voir votre chef.

KOHL.

Si cela n'était pas arrivé, peut-être cela n'arriverait-il jamais.

STUMPF.

Le malheur a été précisément qu'ils n'avaient point de chef qu'ils respectassent, et qui pût mettre un terme à leur furie. Prends le commandement, Gœtz, je t'en prie. Les princes, toute l'Allemagne, t'en sauront gré. Ce sera pour le bien et le profit de tous. Les hommes et le pays seront épargnés.

GŒTZ.

Pourquoi ne t'en charges-tu pas ?

STUMPF.

Je m'en suis excusé.

KOHL.

Nous n'avons pas le temps de pendre nos selles et d'écouter de longs et frivoles discours. En deux mots, Gœtz, sois notre chef, ou prends garde à ton château et à ta peau. Nous te laissons deux heures de réflexion… Gardez-le.

GŒTZ.

Àquoi bon ? Je suis aussi bien résolu à présent que plus tard. Pourquoi avez-vous pris les armes ? Afin de recouvrer vos droits et libertés. Que sert de vous déchaîner et de ravager le pays ? Voulez-vous renoncer à tout acte criminel, et vous conduire comme de braves gens, qui savent ce qu'ils veulent, je consens à soutenir vos prétentions, et je serai votre chef pour huit jours.

WILD.

Ce qui est arrivé s'est fait dans la première chaleur, et nous n'avons pas besoin de toi pour nous arrêter à l'avenir.

KOHL.

Il faut t'engager à nous au moins pour trois mois.

STUMPF.

Dites quatre semaines, pour que vous soyez satisfaits de part et d'autre.

GŒTZ.

J'y consens.

KOHL.

Votre main.

GŒTZ.

Et promettez-moi d'envoyer par écrit à tous les corps la convention que vous avez faite avec moi, et de la faire exécuter à la rigueur, sous menace de châtiment.

WILD.

Soit ! On y pourvoira.

GŒTZ.

Je m'engage donc à vous pour quatre semaines.

STUMPF.

Bravo ! Dans tes entreprises, épargne notre seigneur le comte palatin.

KOHL, à voix basse.

Surveillez-le ! Que nul ne lui parle hors de votre présence.

GŒTZ.

Lerse, retourne vers ma femme. Ne la quitte pas. Elle aura bientôt de mes nouvelles. (Gœtz, Stumpf, George, Lerse, quelques paysans s'éloignent ; Metzler, Link surviennent.)

METZLER.

Qu'est-ce qu'on nous dit d'une convention ? Que signifie cette convention ?

LINK.

C'est infâme de faire une convention pareille !

KOHL.

Nous savons aussi bien que vous ce que nous voulons, et ce que nous avons à faire et à laisser.

WILD.

La fureur, l'incendie et le meurtre devaient enfin cesser aujourd'hui ou demain : avec cela, nous avons gagné un brave capitaine.

METZLER.

Comment, cesser ? Traître ! Pourquoi sommes-nous là ? Pour nous venger de nos ennemis, pour nous relever… C'est un valet de prince qui vous a donné ce conseil.

KOHL.

Viens, Wild, il est comme une brute. (Kohl et Wild s'éloignent.)

METZLER.

Allez ! Seulement pas une troupe ne vous suivra. Les misérables ! Link, allons exciter les autres à brûler là-bas Miltenberg, et, si l'on fait des chicanes à cause de ce contrat, nous casserons la tête aux contractants.

LINK.

Nous aurons toujours le grand nombre de notre côté.

UNE TROUPE DE CAVALIERS, WEISLINGEN, SORTANT DU MOULIN AVEC FRANZ ET UN MESSAGER.

WEISLINGEN.

Mon cheval !… Vous avez averti les autres seigneurs ?

LE MESSAGER.

Sept enseignes au moins se joindront à vous, dans le bois derrière Miltenberg. Les paysans tournent au-dessous. Partout des messagers sont envoyés ; toute la ligue sera bientôt réunie. Le succès est infaillible : on dit que la discorde est entre eux

WEISLINGEN.

Tant mieux… Franz !

FRANZ.

Monseigneur ?

WEISLINGEN.

Exécute ponctuellement mes ordres. Je m'en repose sur ta conscience. Remets-lui la lettre. Il faut qu'elle se retire de la cour dans mon château ! sur-le-champ ! Tu la verras partir et tu viendras me l'annoncer.

FRANZ.

Il sera fait comme vous l'ordonnez.

WEISLINGEN.

Dis-lui qu'il faut qu'elle veuille. (Au messager.) Conduisez-nous maintenant par le plus court et le meilleur chemin.

LE MESSAGER.

Nous sommes forcés de faire un détour. À la suite de ces affreuses pluies, tous les ruisseaux sont débordés.

ÉLISABETH, LERSE.

LERSE.

Rassurez-vous, noble dame.

ÉLISABETH.

Ah ! Lerse, il avait les larmes aux yeux en prenant congé de moi. C'est cruel ! bien cruel !

LERSE.

Il reviendra.

ÉLISABETH.

Ce n'est pas cela. Quand il partait pour marcher à une glorieuse victoire, mon cœur n'était pas affligé ; je me réjouissais de son retour, qui m'inquiète aujourd'hui.

LERSE.

Un homme si généreux !

ÉLISABETH.

Ne l'appelle pas ainsi, cela renouvelle ma douleur. Les scélérats ! Ils menaçaient de l'égorger et de brûler son château... Quand il reviendra... je le vois sombre, sombre !... Ses ennemis forgeront des accusations calomnieuses, et il ne pourra pas dire : non !

LERSE.

Il pourra le dire et le dira.

ÉLISABETH.

Il a rompu son ban. Ose dire que non !

LERSE.

Non ! Il a été contraint. Où est la raison pour le condamner ?

ÉLISABETH.

La méchanceté ne cherche pas des raisons, mais des prétextes. Il s'est associé à des rebelles, des malfaiteurs, des meurtriers ; il s'est mis à leur tête. Ose dire que non !

LERSE.

Cessez de vous tourmenter et moi avec vous. Ne lui ont-ils pas promis solennellement de ne plus entreprendre d'exécutions comme celle de Weinsberg ? Ne les ai-je pas entendus eux-mêmes dire, à demi repentants : « Si ce n'était pas fait, peut-être cela ne se ferait-il jamais ? » Les princes et les seigneurs ne devraient-ils pas lui savoir gré de s'être fait volontairement le chef d'une multitude effrénée, pour contenir sa fureur et sauver tant d'hommes et de propriétés ?

ÉLISABETH.

Tu es un bienveillant avocat… S'ils le faisaient prisonnier, s'ils le traitaient comme rebelle, et que sa tête grise… Lerse, j'en perdrais la raison.

LERSE, à part.

Tendre Père des hommes, envoie le sommeil à ses membres, si tu ne veux donner aucune consolation à son âme !

ÉLISABETH.

George a promis d'apporter des nouvelles. Mais il n'osera pas faire comme il veut. Ils sont moins libres que des prisonniers. Je sais qu'on les observe comme des ennemis. Le bon George ! Il n'a pas voulu se séparer de son maître.

LERSE.

Le cœur m'a saigné, quand il m'a renvoyé. Si vous n'aviez pas besoin de mon secours, tous les dangers de la mort la plus honteuse ne m'auraient pas séparé de lui.

ÉLISABETH.

Je ne sais où est Sickingen. Si je pouvais seulement envoyer un messager à Marie !

LERSE.

Écrivez toujours, je me chargerai de la lettre. (Ils sortent.)

GŒTZ, GEORGE.

GŒTZ.

Vite à cheval, George. Je vois Miltenberg brûler. Voilà comme ils observent la convention ! Va, dis-leur ma résolution ! Les incendiaires ! Je les abandonne. Qu'ils prennent pour chef un bohémien et non pas moi. Vite, George ! (George s'éloigne.) Je voudrais être à mille lieues d'ici, et couché dans la plus profonde prison de la Turquie. Si je pouvais sortir de leurs mains avec honneur ! Tous les jours je les contrecarre ; je leur dis les plus dures vérités, pour qu'ils se lassent de moi et me laissent aller. (Un inconnu survient.)

L'INCONNU.

Dieu vous garde, noble seigneur !

GŒTZ.

Dieu vous le rende ! Que m'apportez-vous ? Votre nom ?

L'INCONNU.

Il ne fait rien à la chose. Je viens vous dire que votre vie est en danger. Les chefs sont las d'essuyer de vous des paroles dures ; ils ont résolu de vous assassiner. Modérez-vous ou voyez à vous échapper, et Dieu veuille vous conduire ! (Il s'éloigne.)

GŒTZ.

Quitter la vie de la sorte, Gœtz, et finir ainsi ! Eh bien, soit ! Ma mort sera pour le monde le plus sûr témoignage que je n'ai rien eu de commun avec ces chiens. (Quelques paysans arrivent.)

PREMIER PAYSAN.

Seigneur, seigneur ! Ils sont battus ; ils sont pris.

GŒTZ.

Qui ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Ceux qui ont brûlé Miltenberg. Une troupe de la ligue s'est montrée derrière la montagne, et les a surpris tout à coup.

GŒTZ.

Leur récompense les attend… Ô George ! George !… Ils t'ont pris avec ces malfaiteurs… Mon George ! Mon George !… (Arrivent des chefs.)

LINK.

En avant, monsieur le capitaine ! En avant ! Il n'est pas temps d'hésiter : l'ennemi est dans le voisinage et en force.

GŒTZ.

Qui a brûlé Miltenberg ?

METZLER.

Si vous voulez faire des façons, on vous montrera comme on n'en fait point.

KOHL.

Veillez sur notre peau et sur la vôtre. Marchons !

GŒTZ, à METZLER.

Tu me menaces ? Toi, misérable vaurien ! Crois-tu me sembler plus redoutable, parce que le sang du comte de Helfenstein souille tes habits ?

METZLER.

Berlichingen !

GŒTZ.

Tu peux prononcer mon nom : mes enfants n'en rougiront pas.

METZLER.

Lâche drôle que tu es ! Valet de princes !... (Gœtz lui décharge sur la tête un coup qui l'étend par terre. Les autres se jettent entre eux.)

KOHL.

Vous êtes fous. L'ennemi débouche de tous côtés et vous querellez !

LINK.

En avant ! en avant ! (Tumulte et combat.)

WEISLINGEN, CAVALIERS.

WEISLINGEN.

Sus ! Sus ! Ils fuient. Que la pluie et la nuit ne vous arrêtent pas. On dit que Gœtz est avec eux. Tâchez de le prendre. Il est grièvement blessé, disent les nôtres. (Les cavaliers s'éloignent.) Et, si je te tiens !... Ce sera une grâce encore, si nous exécutons en secret, dans la prison, ta sentence de mort... Alors il est effacé de la mémoire des hommes, et tu peux battre plus librement, cœur insensé ! (Il s'éloigne.)

UNE MÈRE BOHÉMIENNE, AUPRÈS DU FEU.

Ma fille, raccommode le toit de chaume sur le fossé ; il pleuvra encore assez cette nuit. (Entre un petit garçon.)

L'ENFANT.

Un hamster, ma mère, et deux souris des champs !

LA MÈRE.

Je vais te les écorcher et les rôtir, et de la peau je te ferai un bonnet... Tu saignes ?

L'ENFANT.

Le hamster m'a mordu.

LA MÈRE.

Va chercher du bois sec ; que le feu brûle clair quand ton père viendra : il sera mouillé jusqu'aux os. (Une autre bohémienne arrive, un enfant sur le dos.)

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

As-tu fait bonne quête ?

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Assez pauvre. Le pays d'alentour est si plein de tumulte, qu'on n'est pas sûr de sa vie. Deux villages flambent.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Est-ce un incendie, cette lueur là-bas ? Il y a longtemps que je la vois. On est si accoutumé, depuis quelque temps, à voir au ciel des signes de feu ! (Arrivent le chef des bohémiens et trois compagnons.)

LE CHEF.

Entendez-vous le chasseur sauvage ?

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Il passe droit sur nos têtes.

LE CHEF.

Comme les chiens aboient ! Oua ! Qua !

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Les fouets claquent.

TROISIÈME BOHÉMIENNE.

Les chasseurs crient : holla ! ho !

LA MÈRE.

Je crois vraiment que vous apportez le bagage du diable !

LE CHEF.

Nous avons pêché en eau trouble ; les paysans pillent eux-mêmes : ça nous est bien permis.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Qu'as-tu, Wolf ?

WOLF.

Un lièvre ici et un coq, une broche, un paquet de toile, trois cuillers à pot et une bride de cheval.

STICKS.

Moi j'ai une couverture de laine, une paire de bottes et de l'amadou et des allumettes.

LA MÈRE.

Tout ça est plein d'eau ; il faut le faire sécher. Donnez.

LE CHEF.

Écoutez ! un cheval ! Allez ! Voyez ce que c'est. (Arrive Gœtz à cheval.)

GŒTZ.

Dieu soit loué ! Je vois du feu. Ce sont des bohémiens. Mes blessures saignent, les ennemis me suivent. Grand Dieu, quelle horrible fin tu m'envoies !

LE CHEF.

Est-ce la paix que tu nous apportes ?

GŒTZ.

J'implore vos secours. Mes blessures m'épuisent. Aidez-moi à descendre de cheval.

LE CHEF.

Aidez-lui ! Un noble seigneur, à son air et à son langage !

WOLF, BAS.

C'est Gœtz de Berlichingen.

LE CHEF.

Soyez le bienvenu ! Tout ce que nous possédons est à vous.

GŒTZ.

Je vous remercie.

LE CHEF.

Venez dans ma tente.

LE CHEF, GŒTZ.

LE CHEF.

Appelez la mère. Qu'elle apporte des vulnéraires et des emplâtres. (Gœtz ôte sa cuirasse.) Voici mon pourpoint de fête.

GŒTZ.

Dieu vous récompense ! (La mère vient et bande ses plaies.)

LE CHEF.

C'est une grande joie pour moi de vous posséder.

GŒTZ.

Me connaissez-vous ?

LE CHEF.

Qui pourrait ne pas vous connaître ? Gœtz, nous donnerons pour vous notre sang et notre vie. (Entre Schricks.)

SCHRICKS.

Des cavaliers traversent la forêt. Ils sont de la ligue.

LE CHEF.

Ils vous poursuivent !... Ils n'arriveront pas jusqu'à vous. En avant, Schricks ! Appelle les autres. Nous connaissons mieux les détours : nous les tuerons avant qu'ils nous aperçoivent.

GŒTZ, SEUL.

Ôempereur, empereur ! Des brigands protégent tes enfants. (On entend une vive fusillade.) Des sauvages… obstinés et fidèles ! (Entre une bohémienne.)

LA BOHÉMIENNE.

Sauvez-vous, les ennemis l'emportent.

GŒTZ.

Où est mon cheval ?

LA BOHÉMIENNE.

Ici près.

GŒTZ. Il ceint son épée et monte à cheval sans cuirasse.

Pour la dernière fois, ils sentiront mon bras. Je ne suis pas encore si faible. (Il s'éloigne.)

LA BOHÉMIENNE.

Il court joindre les nôtres. (Fuite.)

WOLF.

Partez ! partez ! Tout est perdu. Notre chef est tué, Gœtz est pris. (Cris de femmes et fuite.)

ADÉLAÏDE, tenant une lettre.

Lui ou moi ! L'insolent ! Me menacer !… Nous te préviendrons. Qui se glisse dans la salle ? (On frappe.) Qui est là ?

FRANZ, à voix basse.

Ouvrez-moi, madame !

ADÉLAÏDE.

Franz ! Il mérite bien que je lui ouvre. (Elle le fait entrer.)

FRANZ. Il se jette à son cou.

Chère dame !

ADÉLAÏDE.

Téméraire ! Si quelqu'un t'avait entendu !

FRANZ.

Oh ! tout dort ! tout le monde !

ADÉLAÏDE.

Que veux-tu ?

FRANZ.

Je n'ai plus de repos. Les menaces de mon maître, votre sort, mon cœur…

ADÉLAÏDE.

Il était bien en colère, quand tu l'as quitté ?

FRANZ.

Comme je ne l'avais jamais vu. « Il faut qu'elle se rende dans mes terres, disait-il ; il faut qu'elle le veuille. »

ADÉLAÏDE.

Et nous obéirons ?

FRANZ.

Je n'en sais rien, madame.

ADÉLAÏDE.

Enfant crédule, insensé ! Tu ne vois pas où cela mène. Ici il me sait en sûreté : car dès longtemps il en veut à ma liberté. Il veut me tenir dans ses terres. Là il pourra me traiter comme sa haine le lui conseille.

FRANZ.

Il ne pourra.

ADÉLAÏDE.

L'empêcheras-tu ?

FRANZ.

Il ne pourra.

ADÉLAÏDE.

Je prévois toute ma misère. Il m'arrachera de son château par violence ; il m'enfermera dans un cloître.

FRANZ.

L'enfer ! la mort !...

ADÉLAÏDE.

Me sauveras-tu ?

FRANZ.

Ah ! tout ! Je ferai tout !

ADÉLAÏDE. Elle l'embrasse en pleurant.

Franz ! Ah ! pour nous sauver !…

FRANZ.

Il tombera. Je lui mettrai le pied sur la gorge.

ADÉLAÏDE.

Point de fureur. Tu lui remettras une lettre pleine de soumission, portant que j'obéis… Et verse cette fiole dans sa boisson.

FRANZ.

Donnez. Vous serez libre.

ADÉLAÏDE.

Libre ! Quand tu ne te glisseras plus chez moi en tremblant, sur la pointe du pied ; quand je ne te dirai plus avec anxiété : « Va-t'en, Franz ; voici le matin. »

ÉLISABETH, LERSE.

LERSE.

Dieu veuille vous délivrer de vos peines, madame ! Marie est ici.

ÉLISABETH.

Dieu soit loué ! Lerse, nous sommes plongés dans une affreuse douleur. Tout est maintenant comme je l'avais prévu. Prisonnier, comme rebelle et malfaiteur ; jeté dans le plus profond cachot !…

LERSE.

Je sais tout.

ÉLISABETH.

Rien, tu ne sais rien : le malheur est trop grand ! Son âge, ses blessures, une fièvre lente, et, plus que tout cela, sa noire tristesse de devoir finir ainsi.

LERSE.

Ajoutez que Weislingen est commissaire.

ÉLISABETH.

Weislingen ?

LERSE.

On a procédé par des exécutions inouïes. Metzler a été brûlé vif. On les a roués, empalés, décapités, écartelés, par centaines. Tout le pays d'alentour ressemble à une boucherie, où l'on vend à bon marché la chair humaine.

ÉLISABETH.

Weislingen commissaire ! Ô Dieu ! Un rayon d'espérance ! Il faut que Marie se rende chez lui : il ne peut rien lui refuser. Il eut toujours le cœur tendre, et, lorsqu'il la verra, elle, qu'il a tant aimée, elle, qui est si malheureuse par lui… Où est-elle ?

LERSE.

Encore à l'auberge.

ÉLISABETH.

Conduis-moi près d'elle. Il faut qu'elle parte à l'instant. Je crains tout.

WEISLINGEN, SEUL.

Je suis si malade, si faible… Tous mes os sont desséchés. Une fièvre cruelle en a dévoré la moelle. Point de repos, point de trêve, ni jour ni nuit. Dans un demi-sommeil, des rêves empoisonnés. La nuit dernière, je rencontrai Gœtz dans la forêt. Il tira son épée et me défia. Je voulus saisir la mienne : ma main s'y refusa. Alors il remit la sienne dans le fourreau, me regarda avec mépris, et passa derrière moi… Il est prisonnier et je tremble devant lui. Misérable ! Ta parole l'a condamné à mort, et tu frémis devant son fantôme, comme un malfaiteur !… Et doit-il mourir ?… Gœtz ! Gœtz !… Nous ne sommes pas maîtres de nos actions, nous autres hommes ; nous sommes livrés au pouvoir de mauvais génies, qui exercent pour notre perte leur malice infernale. (Il s'assied.) Faible ! faible !… Comme mes ongles sont bleus !… Une sueur froide, froide, dévorante, paralyse tous mes membres. Tout tourne devant mes yeux. Si je pouvais dormir ! Ah ! (Entre Marie.)

WEISLINGEN.

Jésus, Marie !… Laisse-moi en paix ! Laisse-moi en paix !… Cette vision manquait encore ! Elle meurt, Marie meurt, et se

montre à moi… Laisse-moi, esprit bienheureux ! Je suis assez misérable.

MARIE.

Weislingen, je ne suis pas un esprit ; je suis Marie.

WEISLINGEN.

C'est sa voix.

MARIE.

Je viens implorer de toi la grâce de mon frère. Il est innocent, si coupable qu'il paraisse.

WEISLINGEN.

Silence, Marie ! Ange du ciel, tu apportes avec toi les tourments de l'enfer. Ne dis rien de plus.

MARIE.

Et mon frère devra mourir ? Weislingen, c'est affreux que j'aie besoin de te dire : « Il est innocent ! » que je doive pleurer, pour te détourner du meurtre le plus abominable. Ton âme est possédée, jusqu'en ses dernières profondeurs, par des puissances ennemies. Et voilà Adelbert !

WEISLINGEN.

Tu le vois, le souffle dévorant de la mort a passé sur moi ; mes forces penchent vers la tombe. Je mourais misérable, et tu viens me précipiter dans le désespoir. Si je pouvais parler, ta haine la

plus forte se fondrait en pitié et en gémissements. Ô Marie ! Marie !

MARIE.

Weislingen, mon frère est malade en prison. Ses graves blessures, son âge !... Et, si tu pouvais souffrir que sa tête grise... Weislingen, nous serions au désespoir.

WEISLINGEN.

Il suffit. (Il sonne. Franz se présente dans une extrême agitation.)

FRANZ.

Monseigneur ?...

WEISLINGEN.

Ces papiers-là, Franz. (Franz les lui remet.)

WEISLINGEN. Il ouvre un paquet et montre un papier à Marie.

Voici la sentence de mort de ton frère : elle est signée.

MARIE.

Dieu du ciel !

WEISLINGEN.

Et je la déchire. Il vivra. Mais puis-je faire revivre ce que j'ai détruit ? Franz, ne pleure pas ainsi. Bon jeune homme, ma souffrance te touche profondément. (Franz se prosterne devant lui et lui embrasse les genoux.)

MARIE, À PART.

Il est très-malade. Sa vue me déchire le cœur. Comme je l'aimais ! Et maintenant, que je m'approche de lui, je sens comme vivement…

WEISLINGEN.

Franz, lève-toi et cesse de pleurer ! Je puis en revenir. L'espérance est pour les vivants.

FRANZ.

Vous n'en reviendrez pas. Il vous faut mourir.

WEISLINGEN.

Il le faut ?

FRANZ, HORS DE LUI.

Du poison ! du poison !… de votre femme !… Moi ! moi !… (Il s'enfuit.)

WEISLINGEN.

Marie, suis-le. Il est hors de lui. (Marie sort.) Du poison, de ma femme ? Malheur ! malheur ! Je le sens. Mort et martyre

MARIE, SANS ÊTRE VUE.

Au secours ! au secours !

WEISLINGEN, IL ESSAYE DE SE LEVER.

Dieu ! je ne puis. (Marie rentre.)

MARIE.

Il est perdu. Le furieux s'est précipité dans le Mein, de la fenêtre du salon.

WEISLINGEN.

Il est heureux… Ton frère est hors de danger. Les autres commissaires, surtout Seckendorf, sont ses amis. Ils lui accorderont sans délai, sur sa parole, prison de chevalier. Adieu, Marie ! Éloigne-toi.

MARIE.

Je veux rester près de toi, pauvre délaissé.

WEISLINGEN.

Oui, délaissé et pauvre ! Tu es un terrible vengeur, ô Dieu !… Ma femme…

MARIE.

Délivre-toi de ces pensées. Tourne ton cœur vers le Dieu de miséricorde.

WEISLINGEN.

Va, chère âme, laisse-moi à ma misère… C'est horrible ! Ta présence, Marie, ma dernière consolation, est elle-même un tourment.

MARIE, à part.

Ô Dieu, fortifie-moi. Mon âme succombe avec la sienne.

WEISLINGEN.

Hélas ! hélas ! du poison de ma femme… Mon Franz, séduit par l'abominable ! Comme elle attend, comme elle épie le messager qui doit lui porter la nouvelle : « Il est mort ! » Et toi, Marie, Marie, pourquoi es-tu venue éveiller tous les souvenirs de mes crimes ? Laisse-moi, laisse-moi mourir !

MARIE.

Permets que je reste ! Tu es seul. Suppose que je suis ta garde. Oublie tout. Dieu veuille oublier toutes tes offenses comme je les oublie !

WEISLINGEN.

Âme pleine d'amour, prie pour moi, prie pour moi ! Mon cœur est fermé.

MARIE.

Il aura pitié de toi… Tu es épuisé.

WEISLINGEN.

Je meurs, je meurs et ne puis exhaler le dernier souffle. Et, dans ce combat terrible de la vie et de la mort, je sens les tourments de l'enfer.

MARIE.

Prends pitié, prends pitié de lui ! Un seul regard de ton amour dans son cœur, afin qu'il s'ouvre à la consolation, et que son âme emporte dans la mort l'espérance, l'espérance de la vie !

LES JUGES DU TRIBUNAL SECRET, TOUS MASQUÉS.

L'ANCIEN.

Juges du tribunal secret, vous avez juré, sur la corde et le glaive, d'être irréprochables, de juger en secret, de punir en secret, comme Dieu ! Si vos mains, si vos cœurs sont purs, levez les bras et prononcez sur les coupables : Malheur ! malheur !

TOUS.

Malheur ! malheur !

L'ANCIEN.

Crieur, commence le jugement.

LE CRIEUR.

Moi, crieur, je forme la plainte contre le malfaiteur. Que celui dont le cœur est pur, dont les mains sont pures, pour jurer sur la corde et le glaive, que celui-là accuse par la corde et le glaive ! qu'il accuse ! qu'il accuse !

L'ACCUSATEUR, S'AVANÇANT.

Mon cœur est pur de crimes, mes mains, de sang innocent. Dieu, pardonne-moi les mauvaises pensées, et ferme le chemin à la volonté. Je lève la main et j'accuse ! j'accuse ! j'accuse !

L'ANCIEN.

Qui accuses-tu ?

L'ACCUSATEUR.

J’accuse, sur la corde et le glaive, Adélaïde de Weislingen. Elle s’est rendue coupable d’adultère ; elle a empoisonné son mari par les mains de son écuyer. L’écuyer s’est fait justice lui-même ; le mari est mort.

L’ANCIEN.

Tu jures, par le Dieu de vérité, que tu accuses selon la vérité !

L’ACCUSATEUR.

Je le jure.

L’ANCIEN.

Si cela était trouvé faux, offres-tu ta vie au châtiment du meurtre et de l’adultère ?

L’ACCUSATEUR.

Je l’offre.

L’ANCIEN.

Vos suffrages ! (Les juges parlent bas à l’ancien.)

L’ACCUSATEUR.

Juges du tribunal secret, quelle est votre sentence sur Adélaïde de Weislingen, accusée de meurtre et d’adultère ?

L’ANCIEN.

Elle doit mourir, mourir d’une mort terrible, d’une double mort ; expier doublement, par la corde et le glaive, son double

forfait. Levez vos mains et criez malheur sur elle ! Malheur ! malheur ! Qu'elle soit remise aux mains du vengeur,

TOUS.

Malheur ! malheur ! malheur !

L'ANCIEN.

Vengeur, vengeur, avance-toi. (Le vengeur paraît.)

L'ANCIEN.

Prends ici la corde et le glaive, pour la faire disparaître de la face du ciel, dans l'espace de huit jours. Où que tu la trouves, couche-la dans la poussière !... Juges, qui jugez en secret et punissez en secret, comme Dieu, préservez vos cœurs du crime et vos mains du sang innocent.

MARIE, LERSE.

MARIE.

Les chevaux se sont assez rafraîchis ; Lerse, poursuivons notre chemin.

LERSE.

Reposez-vous du moins jusqu'au matin. La nuit est tout à fait mauvaise.

MARIE.

Lerse, je n'aurai point de repos jusqu'à ce que j'aie vu mon frère. Partons. Le temps s'éclaircit : nous pouvons espérer un

beau jour.

LERSE.

Comme vous l'ordonnerez.

GŒTZ, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Je t'en prie, mon cher mari, parle-moi. Ton silence m'inquiète. Tu te consumes en toi-même. Viens, visitons tes blessures ; elles vont beaucoup mieux. Dans ce sombre découragement, je ne te reconnais plus.

GŒTZ.

Est-ce que tu cherchais Gœtz ? Il y a longtemps qu'il n'est plus. Ils m'ont mutilé pièce à pièce, ma main, ma liberté, mes biens et ma bonne renommée… Ma tête, qu'importe ?… Qu'avez-vous appris de George ? Lerse est-il allé chercher George ?

ÉLISABETH.

Oui, mon bien-aimé ! Relevez-vous ! Bien des choses peuvent changer.

GŒTZ.

Celui que Dieu abat ne se relève pas lui-même. Je sais parfaitement ce qui pèse sur mes épaules. Je suis accoutumé à supporter le malheur. Et maintenant ce n'est pas seulement Weislingen ; ce ne sont pas seulement les paysans, ni la mort de l'empereur et mes blessures… c'est tout ensemble. Mon heure est

venue. J'espérais qu'elle serait telle que ma vie… Que sa volonté soit faite !

ÉLISABETH.

Ne veux-tu pas prendre quelque chose ?

GŒTZ.

Rien, ma femme. Vois comme le soleil brille là dehors.

ÉLISABETH.

Un beau jour de printemps.

GŒTZ.

Ma chère, si tu pouvais persuader au gardien de me souffrir dans son petit jardin une demi-heure, afin que je jouisse du doux soleil, du ciel serein et de l'air pur

ÉLISABETH.

J'y vais. Il y consentira sans doute.

MARIE, LERSE.

MARIE.

Entre et vois ce qui se passe. (Lerse entre dans la tour. Élisabeth paraît avec le gardien.)

ÉLISABETH.

Dieu vous rende votre affection et votre fidélité pour mon époux ! (Le gardien se retire.) Marie, qu'apportes-tu ?

MARIE.

La sûreté de mon frère. Mais, hélas ! mon cœur est brisé. Weislingen est mort, empoisonné par sa femme. Mon mari est en danger. Les princes sont trop puissants pour lui : on dit qu'il est bloqué et assiégé.

ÉLISABETH.

Ne croyez pas à ce bruit, et n'en laissez rien paraître à Gœtz.

MARIE.

Comment va-t-il ?

ÉLISABETH.

Je craignais qu'il ne pût vivre jusqu'à ton retour. La main du Seigneur s'appesantit sur lui, et George est mort.

MARIE.

George ! L'aimable enfant !

ÉLISABETH.

Quand les brigands brûlaient Miltenberg, son maître l'envoya pour les retenir. À ce moment, une troupe de la ligue tomba sur eux... George !... Se fussent-ils conduits tous comme lui ! Mais il aurait fallu qu'ils eussent tous sa bonne conscience. Beaucoup furent tués, et George avec eux. Il est mort en brave guerrier.

MARIE.

Gœtz le sait-il ?

ÉLISABETH.

Nous le lui cachons. Il me demande dix fois le jour, et, dix fois le jour, il m'envoie savoir ce que George devient. Je crains de porter à son cœur ce dernier coup.

MARIE.

Ô Dieu, que sont les espérances de cette terre ? (Gœtz, Lerse, le gardien paraissent.)

GŒTZ.

Dieu tout-puissant, que l'on est bien sous ton ciel ! qu'on est libre !... Les arbres poussent des bourgeons et tout le monde espère... Adieu, mes amis ! Mes racines sont coupées, mes forces déclinent vers la tombe.

ÉLISABETH.

Dois-je envoyer Lerse chercher ton fils au couvent, afin que tu le voies et le bénisses encore une fois ?

GŒTZ.

Laisse-le : il est plus saint que moi, et n'a pas besoin de ma bénédiction... Le jour de notre noce, Élisabeth, je ne prévoyais pas que je mourrais ainsi... Mon vieux père nous bénit, et de sa prière découlait une postérité de fils nobles et vaillants... Tu ne l'as pas exaucé, et je suis le dernier !... Lerse, ton visage me réjouit à l'heure de la mort plus que dans la plus chaude mêlée. Alors mon esprit guidait le vôtre ; maintenant c'est toi qui me soutiens. Ah ! si je voyais George encore une fois, si je me réchauffais à son regard ! Vous baissez les yeux et vous pleurez... Il est mort... George

est mort… Meurs, Gœtz !… Tu t'es survécu à toi-même, tu as survécu à ces braves… Comment est-il mort ? Ah ! ils l'ont pris au milieu des incendiaires et l'ont exécuté ?

ÉLISABETH.

Non, il est tombé près de Miltenberg, en combattant comme un lion pour sa liberté.

GŒTZ.

Dieu soit loué !… C'était le meilleur jeune homme qui fût sous le soleil, et le plus brave… Délivre mon âme à présent… Pauvre femme, je te laisse dans un monde corrompu. Lerse, ne l'abandonne pas… Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes. Voici les temps de la fraude ; la carrière lui est ouverte. Les méchants régneront par la ruse, et le noble cœur tombera dans leurs filets. Marie, Dieu te rende ton époux ! Puisse-t-il ne pas tomber aussi bas qu'il est monté haut ! Selbitz est mort et le bon empereur et mon George… Donnez-moi un peu d'eau… Air céleste… Liberté ! liberté ! (Il meurt.)

ÉLISABETH.

Là-haut seulement, là-haut, près de toi !… Le monde est une prison.

MARIE.

Homme généreux ! homme généreux ! Malheur au siècle qui t'a repoussé !

LERSE.

Malheur à la postérité qui te méconnaîtra !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/G%C5%93tz_de_Berlichingen_%C3%A0_-la_main_de_fer. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.